This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN

848
D476
F58
Vol 4

# ŒUVRES
## DRAMATIQUES
DE
## *NÉRICAULT DESTOUCHES,*

De l'Académie Françoiſe.

NOUVELLE ÉDITION,

Revûe, corrigée, augmentée de quatre Piéces, & toute ſemblable à l'Édition de l'Imprimerie Royale, in-4°. 4 vol.

*TOME QUATRIÉME.*

A PARIS,
Chez PRAULT pere, Quai de Gêvres.

M. DCC. LVIII.
*Avec Approbation & Privilége du Roi.*

## *TABLE DES PIÉCES*

*contenues dans ce quatriéme Volume.*

LA FAUSSE AGNÉS.

LE GLORIEUX.

249754

# LE TRIOMPHE DE L'AUTOMNE, *PROLOGUE* DE LA FAUSSE AGNÉS, *OU* DU POËTE CAMPAGNARD.

## *ACTEURS DU PROLOGUE.*

MERCURE.

L'AMOUR.

LA SAISON DU PRINTEMPS.

LA SAISON DE L'ÉTÉ.

LA SAISON DE L'AUTOMNE.

LA SAISON DE L'HYVER.

L'OPERA.

LA COMÉDIE FRANÇOISE.

LA COMÉDIE ITALIENNE.

Plusieurs AUTEURS D'ÉTÉ qui ne disent rien.

UN POETE TRAGIQUE, suivi de plusieurs autres.

UN POETE COMIQUE.

TROUPE de Plaisirs, de Ris, & de Jeux.

*La scène est à Paris.*

# PROLOGUE
## DE
# LA FAUSSE AGNÉS.

### *SCENE PREMIÈRE.*

MERCURE, LA SAISON DU PRINTEMPS *coëffée en fleurs*, LA SAISON DE L'ÉTÉ *couronnée d'épis, avec une faucille à la main*, LA SAISON DE L'AUTOMNE *couronnée de pampres, avec un tyrse à la main*, LA SAISON DE L'HYVER *habillée en vieille, & couverte de fourures, ses mains dans un gros manchon.*

MERCURE.

MESDAMES les Saisons, soyez plus pacifiques;
Le grand dieu Jupiter, instruit de vos débats,
Vient de me commander de descendre ici bas,
Pour redresser vos écarts lunatiques.
Quand ce dieu forma l'univers,

Pour régner tour-à-tour, il vous fit toutes quatre,
Voulant qu'à même fin, par des effets divers,
Vous tendissiez toujours, sans jamais vous combattre,
Et que l'une après l'autre, en vertu de ses loix,
Vous régnassiez sur la machine ronde
Pendant l'espace de trois mois.
Dans les premiers âges du monde,
Chacune de vous quatre a joui de ses droits,
Avec une équité comparable à la nôtre;
Et nulle n'a tenté d'empiéter sur l'autre.
Le Printemps produisoit les feuilles & les fleurs;
L'Été combloit toujours l'espoir des laboureurs;
L'Automne, de ses fruits, de sa liqueur charmante,
Donnoit exactement la récolte abondante;
Et l'Hyver, par ses noirs frimats,
Et par son utile froidure,
Faisant reposer la nature,
Des impures vapeurs purgeoit tous les climats.
Par vos dissentions maintenant aveuglées,
Vous êtes toutes déréglées;
Et l'on ne voit plus de Printemps,
Que dans quelques fades romans.
La Saison de l'Été, couverte de nuages,
Est froide, ou féconde en orages;
L'Automne, au grand regret des malheureux humains,
Paroît, depuis deux ans, sans porter de raisins;
Et l'Hyver, faisant l'agréable,
Laisse couler les eaux en pleine liberté,
Et prive les mortels du plaisir délectable
De boire frais pendant l'Été.
Jupiter, contre vous justement irrité,
Veut que vous rentriez chacune en vos limites
Et qu'avec régularité
Vous observiez les loix qu'il vous avoit prescrites.

LE PRINTEMPS.

Je ferai toujours mon plaisir

De régner avec le Zéphir :
[*montrant l'Hyver.*]
*Mais* cette âpre Saiſon qui cauſe nos divorces,
S'endort quand elle doit agir ;
Et, lorſque je dois revenir,
Se réveille & reprend ſes forces :
Ne pouvant réſiſter à ſes noirs aquilons,
Je fuis, & je fais place aux deux autres ſaiſons.

L'ÉTÉ.

Quand l'Hyver au Printemps a déclaré la guerre,
Le Printemps ne ſauroit me préparer la Terre ;
Et mes vives chaleurs ſuccédant aux frimats,
Cauſent en l'air mille combats,
D'où naiſſent, ou d'épais nuages,
Ou des brouillards, ou des orages,
Qui font périr les fruits, détruiſent la moiſſon,
Et laiſſent peu d'eſpoir au triſte vigneron.

L'AUTOMNE.

Leur apologie eſt la mienne.
Quand l'Hyver fait langoûr le Printemps & l'Été,
Que prétend-on que je devienne ?
Mes deux aimables ſœurs font ma fécondité.

MERCURE *à l'Hyver.*

Hé bien, vieille trembleuſe, il eſt temps de répondre :
Tant de juſtes griefs ont de quoi te confondre ;
Ils devroient t'accabler de honte & de douleur,
Mais rien ne peut émouvoir ta froideur.

L'HYVER.

Quoi que leur caquet vous impoſe,
Je ne répondrai qu'une choſe
A tous leurs frivoles diſcours.
Si parfois j'étens trop mon cours,
Les mortels ſeuls en ſont la cauſe ;
Ils me préferent aux beaux jours.

LE PRINTEMPS.

Toi, leur belle Saiſon ?

L'HYVER.

Oui, moi.

L'ÉTÉ.

Seigneur Mercure,
N'êtes-vous pas choqué d'une telle impoſture ?

MERCURE.

[*à l'Hyver.*]

Si je le ſuis ? Sans doute. Oſes-tu devant moi
Faire aux mortels cette injuſtice ?

L'HYVER.

Pour un dieu ſi ſubtil, vous êtes bien novice.
Autrefois aux mortels j'inſpirois de l'effroi,
Maintenant je fais leur délice.

MERCURE.

Leur délice ! Comment ? Pourquoi ?

L'HYVER.

Au bon vieux temps de l'INNOCENCE,
Chaque mortel étoit berger ou laboureur ;
Et, ſous ſon pauvre toît, tremblant en ma préſence,
Il attendoit avec impatience
Que le Printemps adoucît ma rigueur.
Depuis que de ſuperbes villes,
Raſſemblant les humains, leur ont ſervi d'aſyles
Contre la plus âpre froideur,
La Saiſon des frimats eſt pour eux la plus belle :
Les Plaiſirs & les Jeux annoncent mon retour,
Et, juſqu'à la Saiſon nouvelle,
Tout rit à la ville, à la cour.
Je fais ceſſer la guerre & ſes triſtes alarmes.
Je donne tous les jours des ſpectacles nouveaux ;
Et mon temps a bien plus de charmes
Que n'en ont les jours les plus beaux.

L'ÉTÉ.

Oui, par une indulgence outrée,
Pour de foibles mortels livrés à leurs deſirs,
Elle éterniſe ſa durée,

Pour éterniser leurs plaisirs.

MERCURE.

Ce désordre est intolérable.
Il faut que tes trois sœurs rentrent dans tous leurs droits;
Tel est de Jupiter l'arrêt irrévocable.

L'HYVER.

Hé bien, pour observer ses loix,
Nous ne nous ferons plus la guerre :
Mais, dès que le Printemps rajeunira la Terre,
Si-tôt qu'on sentira les chaleurs de l'Été,
La plûpart des mortels s'enfuyant loin des villes,
Redeviendront grossiers, farouches, indociles;
Plus de commerce entr'eux, plus de société.

MERCURE.

Tu les rassembleras aussi-tôt que l'Automne
De son divin nectar aura rempli la tonne.

L'HYVER.

Mon cours sera trop limité,
Pour réparer le mal qu'aura fait mon absence.

MERCURE.

Je vais punir ta vanité,
Et te prouver que ta présence
N'est point nécessaire aux Plaisirs,
Et qu'ils peuvent régner avec les doux Zéphirs.
Oui, tes aimables sœurs que ton orgueil irrite,
Vont avoir, comme toi, tous les Jeux à leur suite;
Et, fixés par mes soins dans ce fameux séjour,
Ils n'attendront plus ton retour.
Ame de l'univers, Amour, source féconde
Des Plaisirs, des Ris & des Jeux,
Par l'ordre du Maître du monde,
Viens les rassembler en ces lieux;
Prens soin qu'ils y régnent sans cesse,
Qu'ils en fassent toujours la gloire & l'ornement,
Et que chaque Saison, mere de l'allégresse,
Les y présente également.

## SCENE II.

MERCURE, LES QUATRE SAISONS, L'AMOUR, LES JEUX, LES RIS, & LES PLAISIRS.

*Marche de l'Amour conduiſant les Jeux, les Ris, & les Plaiſirs.*

L'AMOUR *à Mercure.*

POur obéir à l'ordre de ton pere,
J'améne ma ſuite ordinaire.

UN PLAISIR *à Mercure.*

Pour nous faire venir, quel temps choiſiſſez-vous?
Pendant le ſéjour de l'Automne,
Ce ſéjour eſt-il fait pour nous?
Bacchus & l'aimable Pomone,
De nos plus zélés partiſans
Peuplent les campagnes fertiles.
Nous fuyons à préſent les villes,
Et nous allons courir les champs.

MERCURE *l'arrêtant.*

Il faut réformer cet uſage.
Par un motif prudent & ſage,
Jupiter veut qu'ici vous régniez en tout temps.

UN AUTRE PLAISIR.

Quoi, veut-il nous fixer dans une ſolitude?
Attendez que l'Hyver raméne l'Aquilon.

MERCURE.

Les Jeux & les Plaiſirs ſont de toute ſaiſon:
Ce n'eſt qu'une vieille habitude
Qui les écarte à préſent de ces lieux:
Mais, pour fixer les cœurs, ils ont de fortes armes;

Et les mortels voluptueux
Viendront se rassembler, & trouveront des charmes
Par tout où régneront les Plaisirs & les Jeux.

L'HYVER.

Si vous réussissez, vous ferez des miracles.

L'AUTOMNE.

Orgueilleuse Saison, pour t'égaler au moins,
Je forcerai tous les obstacles.

MERCURE *à l'Automne.*

Pour tenter les mortels, n'épargnez aucuns soins;
Sur-tout, ranimez les spectacles.
Les humains sont toujours flattés
Par d'agréables nouveautés.

L'HYVER.

C'est à moi qu'elles appartiennent;
C'est par moi qu'elles se soutiennent:
Bien-tôt on les voit se flétrir,
Quand l'une de mes sœurs s'empresse à les offrir,
Si vous ne voulez pas m'en croire,
Les spectacles & les auteurs
Vont vous dire qu'elle est celle des quatre sœurs
Qui leur procure plus de profit & de gloire.

MERCURE.

Nous allons voir. Parlons aux Spectacles d'abord;
Et tâchons d'animer leur zéle,
Puis avec les auteurs nous ferons notre accord.

L'AMOUR.

Spectacles, paroissez, Mercure vous appelle.

## SCENE III.

MERCURE, L'AMOUR, LES QUATRE SAISONS, L'OPERA *habillé en danseur, & ayant par-dessus cet habit une mante & un casque de héros; d'une main il tient un masque, & de l'autre un livre de musique.* LA COMÉDIE FRANÇOISE *habillée moitié à la Romaine, & moitié à la Comique.* LA COMÉDIE ITALIENNE *vêtue en Arlequine, ayant le masque sur le visage.* L'OPERA *s'avance le premier.*

MERCURE *à l'Amour.*

Quel est ce poupin si paré,
Qui de blanc & de rouge a plâtré son visage,
Et qui, d'un air délibéré,
Vient offrir à nos yeux un triple personnage?

L'AMOUR.

C'est l'Opera.

MERCURE *souriant.*

Comme il est accoutré!

L'AMOUR.

Son habillement est bizarre;
Mais il indique au spectateur
Les différens plaisirs que lui seul lui prépare:
Par cet emblême, il se déclare
Musicien, héros, danseur.

MERCURE.

Voilà bien des métiers qu'à la fois il exerce!
J'aime sa figure diverse:
Elle donne au public un plaisir singulier,
Sans doute?

L'AMOUR.

Elle a ſouvent l'honneur de l'ennuyer.

MERCURE.

En vérité, cela m'étonne!
Je veux l'interroger, afin d'en juger mieux.
Quelle douce langueur eſt peinte dans ſes yeux?
[*à l'Opera.*]
Pour relever la gloire de l'Automne,
Veux-tu faire un effort utile & glorieux?

L'OPERA *chante en héros, & avec feu.*

Pendant l'Automne, juſtes Dieux!
Quel effort veut-on que je faſſe?
Ah! ſi même en Hyver je parois ennuyeux,
En toute autre ſaiſon, j'en atteſte les cieux,
Mes auteurs plus froids que la glace,
Ne me font eſperer qu'une affreuſe diſgrace.

MERCURE *ſe bouchant les oreilles.*

Prenez un ton moins éclatant.
A quoi bon, s'il vous plaît, me répondre en chantant?

L'OPERA *chantant d'un ton doucereux.*

La ſaiſon de l'Hyver eſt la ſaiſon charmante
Qui fait briller tous mes talens;
Si-tôt que le roſſignol chante,
On n'eſt plus attentif à mes tendres accens.
J'ai beau chanter les douces chaînes,
Les inquiétudes, les peines,
Et les agréables tourmens
De mes inſipides amans.
Au retour du Printemps
On ſe dégoûte de mes charmes,
De mes craintes, de mes alarmes,
De mes plaiſirs,
De mes ſoupirs,
De mes tendres deſirs,
Et du doux & tendre murmure
D'une onde claire & pure.

MERCURE.

Si l'on vous traite ainſi, c'eſt par bonnes raiſons.
Renvoyons à l'Hyver ce diſeur de chanſons.

L'OPERA *d'un air de mouvement.*

Ah! Si vous entendiez mes douces chanſonnettes!...

MERCURE.

J'ai le cœur affadi de tes tendres ſornettes.
Ou parle comme un autre, ou finis tes diſcours.

L'OPERA *chantant.*

Je ne dis jamais rien, mais je chante toujours.

MERCURE.

On peut aimer un temps ta douce mélodie,
Mais à la continue, elle endort, elle ennuie.
Adieu, tu nous ſerois d'un trop foible ſecours.
Il faut toucher l'eſprit auſſi bien que l'oreille,
Et la variété les frappe & les réveille.

[*L'Opera danſe un air vif & court, & le finit bruſquement, en faiſant la révérence à Mercure, & cinq ou ſix révérences à l'Hyver.*]

L'AMOUR *amenant la Comédie Italienne.*

Venez, c'eſt vous qu'on veut interroger.

MERCURE.

Elle eſt brune, & ſon air me paroît étranger.

[*La Comédie Italienne tourne autour de Mercure, en faiſant pluſieurs lazzi.*]

Finirez-vous bien-tôt vos ſingeries?

[*Elle redouble ſes lazzi.*]

Ouais! Je ris malgré moi de ſes bouffonneries.
Elles ont du brillant, de la vivacité,
Mais j'aime en tout la vérité.
L'art m'offre en vain une figure
Que le caprice anime, & non pas la nature:
Le vrai ſeul peut toucher un goût fin, délicat,
Et le bouffon eſt toujours plat.
Mais comme il eſt grande abondance

De partisans zélés de ce comique outré,
L'Automne peut sur vous fonder quelque espérance.
Ma brune ; n'avez-vous encor rien préparé ?

LA COMÉDIE ITALIENNE.

Signor nò. Chacun m'abandonne
Pour aller pressourer le doux fruit de l'Automne ;
Cette ingrate saison m'accable de chagrin ;
[*Elle pleure à l'Arlequine.*]
Car moi, z'aime l'arzent beaucoup plu ché le vin.
Z'ai beau m'efforcer, z'ai beau dire
*Havete voi veduta*,
*La mia bella perruca ?*
Ze pleure sous le masque en voulant faire rire ;
Et cette saison qui me berd
Mi fa prècher dans oun desert.
Vainement z'ai tassé de m'animer pour elle.
Desormais quand z'aurai quelque farce nouvelle,
Ze la garderai pour l'hyver.

[*Elle danse une Chaconne, & témoigne en dansant, par plusieurs lazzi, beaucoup de haine & de mépris à l'Automne, & à ses deux autres sœurs, & beaucoup d'amitié à l'Hyver.*]

L'HYVER *à Mercure.*

Vous voyez si je suis menteuse.

MERCURE.

Hé bien ; ga de pour toi cet e baragouineuse.

[*La Comédie Italienne se retire en se moquant de Mercure.*]

L'AMOUR *présentant la Comédie Françoise.*

Avancez. Celle-ci va parler purement,
Elle est Françoise de naissance.

MERCURE.

Ah ! C'est la Comédie ! On le voit aisément
A son aimable contenance,
Et par son double habillement.

L'AMOUR.

Cet habillement vous indique
Qu'elle eſt ſérieuſe & comique.

LA COMÉDIE FRANÇOISE.

Il eſt vrai : Dans ce double emploi,
Imiter la nature eſt ma ſuprême loi :
Tantôt je fais pleurer, & tantôt je fais rire.
Les yeux baignés de pleurs, ou remplis de fureur,
J'inſpire tour à tour la pitié, la terreur :
Et bien ſouvent auſſi le ſel de ma ſatyre,
En badinant, inſtruit le ſpectateur,
A qui, ſans fiel & ſans malice,
J'offre dans un miroir le portrait peu flatteur
Et du ridicule, & du vice.

MERCURE.

Je connois vos talens, & les eſtime fort.
Ainſi donc obſervez ce que je vous ordonne ;
Je veux qu'en faveur de l'Automne
Vous vous donniez un noble eſſor.

LA COMÉDIE FRANÇOISE.

Et mon propre intérêt, & le deſir de plaire,
M'engagent à vous ſatisfaire.
Si j'avois quelque nouveauté,
Que l'on pût appeller nouvelle,
Je vous répondrois bien du ſuccès de mon zele ;
Mais où la prendrons-nous ? C'eſt la difficulté.

MERCURE.

Appellons vos Auteurs d'Été.

[*Pluſieurs Auteurs ornés de roſes, avec des bouquets à leurs mains, entrent tous enſemble.*]

L'AMOUR *les préſente.*

Les voici tout couverts de roſes.

LA COMÉDIE FRANÇOISE.

Ils ont de l'agrément, peu de ſolidité ;
Du vif, du brillant ſans beauté ;

Beaucoup de mots, & peu de choſes;
Encor leur faut-il le ſecours
De la danſe & du vaudeville,
Qui ſans néceſſité ſe préſentent toujours.
Ils amuſent d'abord & la cour & la ville,
Mais le charme ſe rompt au bout de quelques jours.

MERCURE *aux Auteurs d'Été.*

Sortez. Ayons recours aux grands Auteurs tragiques

## *SCENE IV.*

MERCURE, LES QUATRE SAISONS, L'AMOUR, PLUSIEURS AUTEURS TRAGIQUES *vêtus à l'antique, avec Cothurne.*

L'AMOUR

*prenant un des Auteurs tragiques.*

JE vous en préſente un des plus mélancoliques;
Il a le poignard à la main.

MERCURE,

*après l'avoir contemplé, regarde les autres.*

Les autres ont l'air plus humain,
Et cachent leurs poignards ſous leurs habits antiques.
Mais parmi ces graves eſprits,
Ne vois-je pas un petit-Maître?

LA COMÉDIE FRANÇOISE.

Au moins aſpiroit-il à l'être,
Mais il s'eſt égaré dans le vol qu'il a pris.
Son eſprit devançoit ſon âge;
Trop de louanges l'ont gâté;
C'eſt un beau génie avorté,
Pour s'être cru trop tôt un perſonnage.

MERCURE

*à l'Auteur que l'Amour lui a présenté.*

O vous, que le Public écoute en frémissant,
L'Automne vous demande un des fruits de vos veilles;
Jupiter ce Dieu tout-puissant
L'exige aussi de vous; soyez obéissant.

L'AUTEUR *déclamant sur le ton tragique.*

Moi, je prodiguerois de si rares merveilles?
J'irois, de mes enfans devenant le bourreau,
Immoler à l'Automne un chef-d'œuvre nouveau?
Tentez, Seigneur, tentez ces cœurs pusillanimes,
Qui n'osent au Théatre égorger des victimes,
Qui traitent galamment le plus grave sujet,
Et tragiques de nom, ne le sont point d'effet;
Trop heureux si leurs vers aussi mols que leurs ames,
Par des traits énervés font sangloter des femmes.
Pour moi, qui ne connois ni pitié ni terreur,
Je sens que je suis fait pour inspirer l'horreur:

[*à l'Automne*]

Mais n'attens rien de moi, saison stérile, ingrate;
Que le grand Jupiter tonne, foudroye, éclate,
Ah! Ce n'est qu'à l'Hyver que j'offre mes écrits,
Et je n'ai pour ses sœurs que haine & que mépris.

[*Il sort les deux mains sur ses côtés, faisant une inclination à l'Hyver, & jettant un regard terrible sur l'Automne. Les Auteurs tragiques le suivent, & font la même action.*]

MERCURE.

Va, va, garde tes vers montés sur des échasses;
Tu surprens quelquefois, mais aussi-tôt tu lasses.
Tes galimathias pompeux
Exaltés par les sots, ne sont faits que pour eux.

SCENE

## *SCENE V.*

MERCURE, LES QUATRE SAISONS, L'AMOUR, UN POETE COMIQUE *qui entre en faiſant beaucoup de révérences à la Comédie & à l'Automne ; enſuite il préſente un ouvrage à la Comédie Françoiſe.*

MERCURE *à la Comédie Françoiſe.*

Quel eſt ce petit perſonnage
Qui d'un air humble & doux vous préſente un ouvrage ?

LA COMÉDIE FRANÇOISE *au Poëte comique,*

C'eſt mon ancien ami : Soyez le bien venu.
Depuis quand de retour en France ?

LE POETE COMIQUE.

Depuis trois ans. Après une ſi longue abſence,
Comment m'avez-vous reconnu ?

LA COMÉDIE FRANÇOISE.

Je vous ai ſouhaité ; mais votre indifférence
Me pique un peu, je l'avoûrai.
Et d'un ſi long oubli je ſuis mal ſatisfaite.

LE POETE COMIQUE.

Par de bonnes raiſons je me juſtifierai.

LA COMÉDIE FRANÇOISE.

Mais où vous cachez-vous, Monſieur l'Anachorette ?

LE POETE COMIQUE.

Dans une agréable retraite,
Pays gras, abondant, plein de riches côteaux,
Et des meilleures gens !

MERCURE.

Qu'on nomme ?

LE POETE COMIQUE.

Les Manceaux.

LA COMÉDIE FRANÇOISE.

A vivre en cet exil quel arrêt vous condamne?

MERCURE.

Il y fait ſon cours de chicane.

LE POETE COMIQUE.

Non, je hais les procès.... Voici la vérité:
Comme l'on ſe moquoit de ma ſimplicité,
Et que je ſouffre trop de peine
Lorſqu'à mes dépens quelqu'un rit,
Je réſide au pays du Maine,
Afin de m'aiguiſer l'eſprit.

LA COMÉDIE FRANÇOISE.

Vraiment, on s'apperçoit que l'air vous dégourdit.

LE POETE COMIQUE.

Je puis vous en donner une preuve certaine;
Car j'ai déja mon dit & mon dédit.

LA COMÉDIE FRANÇOISE.

Apparemment voici quelque piéce nouvelle
Que dans cet innocent ſéjour,
Pour nous rapatrier, vous avez miſe au jour?

LE POETE COMIQUE.

Vous l'avez dit, elle eſt Mancelle,
Et je l'offre à l'Automne avec empreſſement;
Heureux, ſi le ſuccès peut répondre à mon zele!

L'AUTOMNE.

Je le ſouhaite infiniment.

LA COMÉDIE FRANÇOISE.

Et pour notre gloire commune,
Je vais travailler vivement.

L'AUTOMNE.

Puiſſe la critique importune
En ma faveur vous traiter doucement.

MERCURE.

Je ferai mes efforts pour détourner l'orage.

LE POETE COMIQUE.

La critique fait toujours rage,
On la conjure vainement.

MERCURE.

Quel eſt le titre de la piéce ?

LE POETE COMIQUE.

*La fauſſe Agnès.*

MERCURE.

Ce titre m'intéreſſe.

LE POETE COMIQUE.

Ou *le Poëte campagnard.*

MERCURE.

Encor mieux.

LE POETE COMIQUE.

Je l'offre un peu tard ;
Mais comme en travaillant ma Muſe ſe fatigue,
Pour ne rien produire au hazard,
Nous marchons lentement dans les ſentiers de l'art.

MERCURE.

Tant mieux. Nous donnez-vous une piéce d'intrigue ?

LE POETE COMIQUE.

Cette piéce eſt en même temps,
Pour unir les goûts différens,
Et d'intrigue & de caractere.

LA COMÉDIE FRANÇOISE.

C'eſt le plus ſûr moyen de plaire.

LE POETE COMIQUE.

Cependant je ne ſai ſi l'ouvrage plaira ;
Car je ſens bien que la matiere
En eſt bizarre & ſinguliere.

MERCURE.

Et c'eſt ce qui la ſoutiendra.
Oui, le Public, quoique ſévere,
A ce deſſein ſe prêtera.
Plus vous hazarderez pour tâcher de lui plaire,
Plus, touché de ce zéle, il vous excuſera.

LA COMÉDIE *au Parterre.*

Nous riſquerons donc l'avanture
Sur la parole de Mercure ;
Mais notre effroi ne ceſſera,
Quoiqu'elle ſoit d'un bon augure,
Que lorſque le Public, comme je l'en conjure,
Hautement la ratifiera.

*Fin du Prologue.*

# LA FAUSSE AGNÉS, OU LE POËTE CAMPAGNARD, *COMÉDIE.*

## *ACTEURS.*

LE BARON DE VIEUXBOIS.

LA BARONNE DE VIEUXBOIS.

ANGÉLIQUE, leur fille aînée.

BABET, leur fille cadette.

LÉANDRE, amant d'Angélique.

M. DESMAZURES, autre amant d'Angélique.

L'OLIVE, valet de Léandre.

LE COMTE DES GUERETS, gentilhomme campagnard.

LA COMTESSE DES GUERETS.

M. LE PRÉSIDENT.

LA PRÉSIDENTE, sa femme.

*La scène est en Poitou, dans le château du Baron.*

# LA FAUSSE AGNÉS, COMÉDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

LE BARON, ANGÉLIQUE.

LE BARON.

H ça, ma fille, parlez-moi naturellement ; je m'apperçois, depuis quelques jours, que vous êtes triſte & rêveuſe : ſans doute que vous regrettez le ſéjour de Paris, où vous avez été élevée juſqu'à la mort de votre tante. Je ſuis charmé, je l'avoue, de l'éducation que feue ma ſœur vous y a donnée : mais je crains fort que cela ne ſoit cauſe de votre malheur ; car enfin vous êtes deſtinée à vivre à la campagne, & la vie qu'on y méne eſt bien différente de celle de Paris.

ANGÉLIQUE.

Hélas !

LE BARON.

Voilà un hélas qui me fait voir que j'ai deviné juste. Tu t'ennuies ici, ma pauvre enfant.

ANGÉLIQUE.

Non, mon pere, je ne m'y ennuie pas, & ce séjour auroit mille agrémens pour moi, si on m'y laissoit disposer de moi-même ; mais, à peine suis-je arrivée, qu'on parle de me marier, & avec qui ? avec un provincial. Que dis-je ? un provincial ; un campagnard, & qui pis est, un campagnard bel esprit. Quelle société pour une fille comme moi, élevée dans le grand monde, & accoutumée au commerce des gens de la cour & de Paris, les plus polis & les plus spirituels !

LE BARON.

Je te le disois bien, ma pauvre fille ; l'éducation qu'on t'a donnée te rendra malheureuse. Tu as trop d'esprit & de perfections pour ce pays-ci.

ANGÉLIQUE.

Eh, pourquoi voulez-vous donc m'y attacher ?

LE BARON.

Moi, je ne veux rien ; c'est ma femme qui veut.

ANGÉLIQUE.

N'êtes-vous pas le maître ?

LE BARON.

Oui, corbleu, je le suis.

ANGÉLIQUE.

Mais ma mere vous engage toujours à être de son avis.

LE BARON.

Je n'ai point honte de l'avouer, c'est une femme d'un mérite prodigieux, d'une raison & d'un jugement au-dessus de son sexe ; une femme qui m'aime à l'adoration. Quoiqu'il y ait vingt-cinq ans que nous soyions mariés.

ANGÉLIQUE.

Ah ! S'il m'étoit permis de vous parler naturellement.

LE BARON.

Hé bien, que me dirois-tu ?

ANGÉLIQUE.

Que ma mere abuſe de votre facilité.

LE BARON.

Et en quoi, s'il vous plaît ?

ANGÉLIQUE.

En ce qu'elle vous fait rompre un mariage très-avantageux, que ma tante avoit ménagé pour moi à Paris, & vous force à me faire épouſer un perſonnage qui ne me convient en aucune façon.

LE BARON.

Corbleu, madame votre mere a raiſon. Ce Léandre dont vous êtes coëffée, n'eſt point du tout votre fait. Sera-t-il dit qu'un petit gentilhomme qui n'a que trois cens ans de nobleſſe, épouſera la fille du Baron de Vieuxbois, tandis que monſieur des Mazures, le plus bel eſprit du Poitou, s'offre à vous épouſer ? C'eſt une alliance digne de moi, de votre mere, & de vous. Vous ſavez quelle eſt notre délicateſſe ſur la naiſſance. Il y a quatre cens ans que dans ma famille nous ſommes gueux de pere en fils, pour n'avoir pas voulu nous méſalier ; & je refuſerois pour mon gendre le plus riche parti de France, qui ne pourroit pas me prouver que ſes ancêtres ont marché aux premieres Croiſades.

ANGÉLIQUE.

Quel entêtement ! Le mérite ſe meſure-t-il à l'ancienneté des familles ? Pour moi, je penſe bien différemment ; je ne trouve la vraie nobleſſe que dans le cœur & l'eſprit : d'ailleurs, Léandre eſt bon gentilhomme.

LE BARON.

Vous le croyez fort noble parce que vous l'aimez.

ANGÉLIQUE.

Oui, je l'aime, je ne m'en défens point. Ma tante m'avoit prévenue en ſa faveur, & il répondoit parfaitement à l'idée qu'elle m'avoit donnée de lui. Ah ! Mon pere,

souffrirez-vous qu'on m'arrache à ce que j'aime, pour me sacrifier à ce que je n'aimerai point ?

LE BARON.

Ne te désespere pas, mon enfant ; tu verras aujourd'hui monsieur des Mazures, & je te répons qu'il te charmera.

ANGÉLIQUE.

Et moi, je vous répons qu'il me paroîtra tel qu'il est, c'est-à-dire, le plus suffisant, le plus fat & le plus ridicule de tous les hommes.

LE BARON.

Vraiment, voilà un beau portrait que vous faites de votre futur mari. Eh, qui vous l'a dépeint de la sorte ?

ANGÉLIQUE.

Tous ceux qui le connoissent.

LE BARON.

Et moi, je vous dis qu'il fait l'admiration de la province.

ANGÉLIQUE.

C'est ce qui fait que je ne l'admirerai point. Si vous saviez quelle différence il y a entre les beaux esprits de campagne, & ceux de Paris... mais il n'est point question de cela. Généralement parlant, tout homme qui fait son capital du bel esprit, a souverainement le don de me déplaire ; à plus forte raison un provincial entiché de ce ridicule.

LE BARON.

Ouais, Mademoiselle de Vieuxbois, vous êtes bien délicate ! Comment faut-il donc qu'un homme soit fait pour vous plaire ?

ANGÉLIQUE.

Comme Léandre. Qu'il soit honnête homme, qu'il ait vécu dans le monde, & qu'il y ait acquis cette politesse, ces manieres aisées, nobles & gracieuses, qui ne tiennent rien de la sotte présomption, du ridicule, & de l'affectation de la plûpart des gens de province.

LE BARON.

Ah! Si votre mere vous entendoit raiſonner de la ſorte....

ANGÉLIQUE.

Aidez-moi à la déſabuſer de monſieur des Mazures. Je me jette à vos genoux pour obtenir cette grace, & je me flatte que vous ne me la refuſerez pas.

LE BARON.

Je vous aime, ma fille, & je ferai de mon mieux pour que l'on ne force point vos inclinations.

ANGÉLIQUE.

Daignez dire quelques mots en faveur de Léandre.

LE BARON.

Mais je ne le connois que de réputation. S'il étoit ici, je ſoutiendrois mieux ſa cauſe.

ANGÉLIQUE.

Hé bien, promettez-moi de prendre ſon parti, & je vous promets qu'il vous appuiera bien-tôt lui-même.

LE BARON.

Comment cela ſe peut-il, s'il eſt à Paris?

ANGÉLIQUE.

Il n'eſt pas ſi loin de nous que vous le croyez. Mais je ne puis vous en dire davantage à préſent; voici ma mere.

## SCENE II.

LE BARON, LA BARONNE, ANGÉLIQUE.

LA BARONNE *tenant une lettre à la main.*

AH, ma fille, que vous allez être heureuſe! Monſieur des Mazures ſera ici dans un moment; préparez-vous à le recevoir comme un homme que nous deſtinons

à l'honneur de vous épouser : il me prévient sur son arrivée, par une lettre en vers que je trouve admirable. Tenez, Mademoiselle, lisez-nous cette lettre, & apprenez-la par cœur. Vous, Monsieur le Baron, écoutez de toutes vos oreilles.

ANGÉLIQUE *lit.*

*Pour vous voir au plûtôt, cousine incomparable,*
*J'accours & par monts, & par vaux...*

LA BARONNE.

C'est de moi qu'il parle, au moins.

ANGÉLIQUE.

Je le vois bien, Madame.

LA BARONNE.

Cousine incomparable ! En vérité, ce garçon-là écrit bien !

ANGÉLIQUE *lit.*

*Pour vous voir au plûtôt, cousine incomparable;*
*J'accours & par monts, & par vaux,*
*Brûlant d'être aux genoux du soleil adorable,*
*Dont la possession guérira tous mes maux.*

[*faisant la révérence.*]

Est-ce vous aussi, Madame, qui êtes son soleil ?

LA BARONNE.

Non, Mademoiselle, cet article-là vous regarde.

ANGÉLIQUE.

Et de quels maux votre cousin veut-il que je le guérisse ?

LA BARONNE.

Cela est bien difficile à deviner ! Ses maux sont l'absence, l'impatience, les inquiétudes, les peines, les tourmens de l'amour. N'est-il pas vrai, Monsieur le Baron ?

LE BARON.

Cela s'entend, m'amour.

ANGÉLIQUE.

Comment puis-je lui causer tous ces maux, puisqu'il ne m'a jamais vûe ?

LA BARONNE.

Quelle absurdité pour une fille d'esprit! Sur le récit que *nous lui* avons fait, il s'est formé de vous une idée charmante : cette idée le presse, l'agite, le met tout en feu ; &, quand une personne est tout en feu, vous m'avouerez qu'elle n'est pas à son aise. Je sai ce que c'est que ces états-là ; [*regardant tendrement le Baron*] j'y ai passé, mon cher Baron.

LE BARON *l'embrassant.*

Et moi aussi, mon aimable Baronne.

LA BARONNE *à Angélique.*

Continuez.

ANGÉLIQUE *lit.*

*L'amour jour & nuit me lutine,*
*Et m'a tout criblé de ses traits ;*
*Mais l'épouse qu'on me destine*
*Va me mettre à couvert de sa main assassine,*
*Sous le retranchement de ses divins attraits.*

LA BARONNE.

Cet endroit-ci n'est pas clair, mais c'est ce qui en fait la beauté.

LE BARON.

Assurément. Quand je lis quelque chose, & que je ne l'entens pas, je suis toujours dans l'admiration.

LA BARONNE *à Angélique.*

Achevez.

ANGÉLIQUE.

Dispensez-m'en, s'il vous plaît.

LA BARONNE.

Achevez, vous dis-je. Il semble que vous ayez perdu le goût des bonnes choses.

ANGÉLIQUE *lit.*

*La charmante Angélique est si spirituelle,*
*Qu'on est charmé, dit-on, de tout ce qu'elle dit :*
*Ainsi, puisque l'hymen va m'unir avec elle,*
*J'épouse non un corps, mais j'épouse un esprit.*

LA BARONNE.

En vérité, voilà une pointe admirable; & je n'ai rien lû de plus fin dans le Mercure galant.

LE BARON.

Oh, cela eſt divin, cela eſt divin!

LA BARONNE.

Je voudrois bien ſavoir ſi vos beaux eſprits de Paris ſont capables de produire d'auſſi jolies choſes?

ANGÉLIQUE.

Non, en vérité, Madame; ils ont le goût trop ſimple pour rafiner de la ſorte.

LA BARONNE.

Vous m'avouerez qu'un homme de qualité qui fait de ſi beaux vers, doit trouver bien-tôt le chemin de votre cœur.

ANGÉLIQUE.

Je vous jure qu'il n'en approchera pas, s'il n'a point d'autre mérite que celui-là.

LA BARONNE.

Il me paroît que l'air de Paris vous a donné bien de la ſuffiſance.

ANGÉLIQUE.

Non, Madame; mais il m'a formé le goût.

LA BARONNE.

Vous nous prenez donc pour des grues, nous autres gens de province?

ANGÉLIQUE.

A Dieu ne plaiſe: mais vous êtes ſi prévenue pour monſieur des Mazures, qu'il ſe peut que vous lui trouviez des perfections qu'il n'a point.

LA BARONNE.

Je défie Paris & la cour de produire un cavalier plus accompli; vous allez en juger par vous-même. La plus grande preuve que je puiſſe vous donner de ſon eſprit, c'eſt qu'il ne vous épouſe que parce qu'il vous en croit infiniment.

ANGÉLIQUE.

Il sera bien-tôt détrompé de la bonne opinion qu'il a de moi.

LA BARONNE.

Ah! Voilà un petit trait de modestie qui me réconcilie avec vous. Monsieur le Baron, avez-vous donné ordre à votre notaire de dresser les articles du contrat?

LE BARON.

Pas encore, Madame la Baronne, il n'y a rien qui presse.

LA BARONNE.

Il n'y a rien qui presse, Monsieur le Baron? Ne sommes-nous pas convenus que nous signerions ce soir, & que nous ferions la nôce tout de suite?

LE BARON.

Cela est vrai, mais Angélique ne me paroît pas si pressée que nous: donnons-lui le temps de connoître monsieur des Mazures, de lui rendre justice, & de prendre du goût pour lui.

LA BARONNE.

Est-ce là votre avis, mon cœur?

LE BARON.

Oui, m'amour, & je vous prie que ce soit aussi le vôtre.

LA BARONNE.

Hélas! Volontiers, si cela vous fait plaisir... Mais.. [*en lui faisant des minauderies,*] si vous vouliez bien ne me pas donner ce chagrin-là... je vous aurois tant d'obligation!

LE BARON.

Eh, quel chagrin cela peut-il vous causer?

LA BARONNE *en pleurant.*

Quel chagrin? Cruel que vous êtes! Si le mariage ne se conclut pas ce soir, vous m'enterrerez demain matin.

LE BARON.

Ah! Je ne savois pas cela. Corbleu, il ne sera pas dit qu'une femme soit morte pour avoir eu trop de complaisance pour son mari. Je suis votre maître, mais je ne suis

pas votre tyran. Je vous confie tous mes droits : ordonnez, ma chere Baronne, ordonnez, & faites bien valoir mon autorité.

ANGÉLIQUE *à part.*

Ah, mon pauvre pere, que vous êtes dupe !

## SCENE III.

LA BARONNE, ANGÉLIQUE.

LA BARONNE *s'essuyant les yeux.*

OH ça, Mademoiselle, vous voyez qu'on n'appelle point ici de mes volontés, & que dès que je me suis mis quelque chose en tête, il faut que cela passe : ainsi, point de raisonnement, & songez à m'obéir.

ANGÉLIQUE.

Je me flatte que mon pere ne souffrira point qu'on me mette au désespoir.

LA BARONNE.

Votre pere ne souffrira point ? Vraiment, voilà de jolies expressions ; votre pere ne souffrira point : apprenez qu'il souffre tout ce qui me fait plaisir. Vous êtes une jolie mignonne, de vouloir que je me gouverne par l'autorité de votre pere : & où avez-vous pris cela, je vous prie ? Est-ce que les femmes de Paris & de la cour sont si respectueusement soumises aux volontés de leurs maris ?

ANGÉLIQUE.

Ce n'est pas la mode, je l'avoue ; & la plûpart des femmes ont secoué le joug : mais, du moins, si elles aspirent à l'indépendance, c'est à découvert, & elles ne se servent point des apparences d'une soumission respectueuse, pour usurper adroitement un pouvoir sans bornes. Vous prenez mon pere par son foible ; & je vois qu'il

qu'il eſt de ceux que l'on gouverne deſpotiquement, pourvû qu'on ait l'art de leur faire croire qu'ils ne ſont pas gouvernés.

LA BARONNE.

Vos réflexions ſont profondes ; mais j'ai mauvaiſe opinion des filles qui ont l'eſprit ſi prématuré : & je crois que ce n'eſt pas ſans raiſon que je me dépêche de vous marier.

ANGÉLIQUE.

Je ne ſerois point fâchée d'être pourvûe, ſi vous daigniez me conſulter ſur la maniere de me pourvoir. Je vois que mon ſort dépend de vous ; mais, Madame, n'uſez pas durement du pouvoir qu'on vous donne ſur moi : ſongez que vous êtes ma mere, & que la tendreſſe que j'ai lieu d'attendre de vous, doit vous inſpirer la bonté d'entrer un peu dans mes ſentimens.

LA BARONNE.

Et le reſpect doit vous faire céder aux miens.

ANGÉLIQUE.

Je ne m'en éloignerai jamais, que dans l'occaſion dont il s'agit.

LA BARONNE.

C'eſt dans celle-ci préciſément, que j'exige de vous une parfaite obéiſſance.

ANGÉLIQUE.

Vous mourrez, dites-vous, ſi je n'épouſe ce ſoir monſieur des Mazures ; & moi, je mourrai ſi je l'épouſe.

LA BARONNE.

Eh non, non, vous n'en mourrez pas.

ANGÉLIQUE.

Je le hais mortellement.

LA BARONNE.

Vous ne l'avez jamais vû.

ANGÉLIQUE.

Cela n'empêche pas que je ne le connoiſſe.

LA BARONNE.

Les vers que vous venez de lire, ſuffiſent pour vous prévenir en ſa faveur.

ANGELIQUE.

Je vous demande pardon, Madame, ſi je vous dis qu'ils font un effet tout contraire.

LA BARONNE.

Et moi je veux que vous les trouviez excellens.

ANGELIQUE.

Très-volontiers, pourvû que je n'en épouſe point l'auteur.

LA BARONNE.

Et vous l'épouſerez, & dès ce ſoir, en dépit de vous & de votre pere; car je vois que vous l'avez gagné; mais ne comptez point ſur lui, je vous en avertis; quoiqu'il m'échappe quelquefois, il en revient toujours à ce que je veux. Quel bruit eſt-ce que j'entens? C'eſt le jardinier qui querelle ſon valet, apparemment.

## SCENE IV.

LA BARONNE, ANGÉLIQUE, LÉANDRE & L'OLIVE *déguiſés en payſans.*

L'OLIVE *à Léandre.*

OH, oh, Monſieur le pareſſeux, vous croyez donc que vous n'êtes ici que pour avoir les bras croiſés, & vous donner du bon temps?

LA BARONNE.

De quoi s'agit-il, Maître Pierre?

L'OLIVE.

De ce coquin-là, qu'il n'y a pas moyen de faire travailler.

LÉANDRE.

Eh morgué doucement, Maître Pierre.

LA BARONNE.

Laisse-le en repos, j'ai quelques ordres à te donner. Il faut...

L'OLIVE.

Un petit moment. Tu prétens donc, maître yvrogne, manger le pain des honnêtes gens, sans le gagner?

LÉANDRE.

Acoutez, Maître Pierre, vous êtes un brutal, sauf correction, mais je le suis aussi quand je m'y boute.

L'OLIVE.

Je suis un brutal, Monsieur le maroufle! Si ce n'étoit le respect que j'ai pour Madame....

ANGÉLIQUE.

En vérité, Maître Pierre, il me semble que vous maltraitez un peu trop ce garçon-là.

L'OLIVE.

Avec votre parmission, Mademoiselle, ce ne sont pas là vos affaires. Je n'ai à répondre qu'à Madame: Alle est la maîtresse, & il n'y a parsonne ici qui ose dire le contraire.

LA BARONNE.

Tu as raison; mais écoute les ordres que je veux te donner. Ne manque pas...

L'OLIVE *à Léandre.*

Ah! Je suis donc un brutal! As-tu bêché ce grand quarré du jardin où je veux planter des choux? As-tu arrosé mes laitues? As-tu nettoyé les allées du parterre?

LÉANDRE.

Pas encore, mais morgué...

L'OLIVE.

Mais morgué, tastigué, ventregué, tu n'es qu'un sot, entens-tu, Nicolas? Un faineant, un sac à vin, un....

ANGELIQUE.

Le pauvre garçon me fait pitié. Ne ſouffrez pas, Madame, que Maître Pierre le traite ſi durement.

LA BARONNE *à l'Olive.*

Écoute, mon ami, en un mot comme en cent, je veux que perſonne ne gronde céans, ſi ce n'eſt moi.

L'OLIVE.

Morgué, Madame, ſi vous ne voulez pas que je gronde, baillez-moi donc mon congé.

LA BARONNE.

Hé bien, tu gronderas tantôt; mais à préſent je veux que tu m'écoutes. N'eſt-ce pas toi qui m'as donné ce garçon-là?

L'OLIVE.

Ça eſt vrai.

LA BARONNE.

Ne m'as-tu pas dit que c'étoit un bon enfant?

L'OLIVE.

J'en demeure d'accord.

LA BARONNE.

Que tu le connoiſſois, & que tu répondois de lui comme de toi-même?

L'OLIVE.

Je n'en diſconviens pas: je lui ai baillé ma protection.

LA BARONNE.

Cependant tu l'accables d'injures, & tu veux me donner mauvaiſe opinion de lui préſentement.

L'OLIVE.

Morgué, c'eſt qu'il veut ſe mêler de jaſer, au lieu de faire ſa beſogne.

LA BARONNE.

De jaſer! Et ſur quoi?

L'OLIVE.

Sur vous, ſur Monſieur le Baron, ſur Mademoiſelle Angélique.

LA BARONNE.

Ah! Ah! Ceci n'eſt pas mauvais! Et que dit-il de nous?

L'OLIVE.

On le prendroit pour un innocent; mais, morgué, ne vous y fiez pas. C'eſt un ſonge-creux, je vous en avertis.

LA BARONNE.

Mais encore, que dit-il de Monſieur le Baron?

L'OLIVE.

Il dit...

LÉANDRE.

Ne l'écoutez pas, Madame, je vous prie.

LA BARONNE.

Pardonnez-moi; je ſuis bien aiſe de ſavoir vos penſées, Monſieur Nicolas. Hé bien?

L'OLIVE.

Hé bien, Madame, quand Monſieur le Baron nous ordonne quelque choſe, ſavez-vous bien ce que dit Nicolas?

LA BARONNE.

Quoi?

L'OLIVE.

Morgué, ce dit-il, ça mérite confirmation.

LA BARONNE.

Comment, confirmation? Qu'eſt-ce que cela ſignifie?

L'OLIVE.

Ça ſignifie qu'il ſe moque des ordres de Monſieur, & qu'il ne veut jamais les ſuivre, qu'après que vous les avez confirmés.

LA BARONNE.

Mais, vraiment, cela n'eſt point ſot.

L'OLIVE.

Enſuite il ſe met à parler de vous; & il n'y a pas moyen de le faire finir.

LA BARONNE.

A parler de moi? Et quels ſont ſes diſcours?

L'OLIVE.

Par la ventreguoi, ce dit-il, la brave femme que ſte Madame la Baronne! Alle a pu d'eſprit dans ſon petit doigt, que Monſieur le Baron dans tout ſon corps. Morgué, qu'alle a bon air? Qu'alle a bonne mene! Que je ſis aiſe quand je la vois!

LA BARONNE.

Ce pauvre Nicolas! Sa phyſionomie m'a plû d'abord!

LÉANDRE.

Grand marci, Madame.

LA BARONNE *à Angélique.*

Il n'eſt pas mal bâti, ce garçon-là.

ANGÉLIQUE.

Non vraiment, Madame.

LÉANDRE *en faiſant des révérences niaiſes.*

Ah! Vous vous moquez.

LA BARONNE.

Il a les yeux vifs, & le regard touchant.

ANGÉLIQUE.

Oui, je m'en apperçois.

LÉANDRE *tournant ſon chapeau.*

Oh, pour ce qui eſt d'en cas de ça....

LA BARONNE.

Hé, que penſe-t-il de ma fille?

L'OLIVE.

Oh, diſpenſez-moi de le dire en préſence de Mademoiſelle.

LA BARONNE.

Non, non, je veux ſavoir à fond tous ſes ſentimens. Cela me divertit.

L'OLIVE.

Hé bien, Madame, puiſqu'il faut vous déclarer tout, Mademoiſelle n'a pas le bonheur de lui plaire.

ANGÉLIQUE *en ſoûriant.*

Je ſuis fort malheureuſe, Monſieur Nicolas.

LÉANDRE

*cachant son visage avec son chapeau.*

Oh ! Pardonnez-moi, Mademoiselle.

L'OLIVE.

Il dit, Madame, qu'elle a l'air d'être votre mere, & que vous avez l'air d'être sa fille.

ANGÉLIQUE.

Il a raison.

LÉANDRE.

Ça vous plaît à dire.

L'OLIVE.

Et qu'il aimeroit mieux épouser vingt femmes comme vous, l'une après l'autre, que deux filles comme Mademoiselle.

LA BARONNE.

Cela est réjouissant. Tiens, Nicolas, voilà de quoi boire à ma santé.

LÉANDRE.

Oh, Madame !

LA BARONNE.

Prens, te dis-je. Maitre Pierre, je vous défens de maltraiter ce garçon-là, ni d'effets, ni de paroles.

L'OLIVE.

Cela suffit.

LA BARONNE.

Je veux qu'on le ménage, qu'on ait des égards pour lui, qu'on le nourrisse bien, qu'on le laisse dormir tant qu'il voudra : & qu'on n'épuise point ses forces par un travail excessif. [*à Angélique.*] Je vois que vous lui voulez du mal de ce qu'il me trouve plus aimable que vous. A propos, il faut que j'aille donner mes ordres pour le dîner. Je prétens qu'il soit magnifique, & digne de la compagnie qui nous vient. Retournez à votre jardin, mes enfans. Un petit mot, Nicolas : Je vous ordonne de m'apporter un bouquet tous les matins ; n'y manquez pas, je vous en avertis.

LÉANDRE.

Ho ! Je n'ai garde.

## SCENE V.

ANGÉLIQUE, LÉANDRE, L'OLIVE.

*Dès que la Baronne eſt ſortie, ils ſe mettent tous trois à rire, en regardant ſi on ne les écoute point.*

L'OLIVE.

HÉ bien, qu'en dites-vous, Mademoiſelle ? Ne jouons-nous pas bien nos rôles ?

ANGÉLIQUE.

A ravir ; & vous m'avez extrêmement divertie l'un & l'autre : Il n'y a qu'une choſe qui m'a choquée, c'eſt que tu traites ton maître trop rudement.

L'OLIVE.

C'eſt pour mieux cacher notre jeu. D'ailleurs, je vous avoue que je ne ſuis pas fâché de prendre un peu ma revanche. Quel plaiſir pour un valet-de-chambre, d'appeller impunément ſon maître, marouſle, yvrogne, coquin, pareſſeux ! Je rens aujourd'hui à Monſieur, les belles épithetes dont il m'honore tous les jours.

LÉANDRE *riant.*

Mon temps reviendra, laiſſe-moi faire. Mais ſupprimons les diſcours inutiles. Laiſſez-moi jouir, belle Angélique, de la liberté qui me reſte encore de baiſer cette main qu'on veut me ravir.

ANGÉLIQUE.

N'oubliez pas, au moins, de porter tous les matins un bouquet à ma mere.

L'OLIVE,

L'OLIVE.

Vous n'y perdrez pas vos pas, Nicolas.

ANGÉLIQUE.

Tout de bon, Léandre, n'êtes-vous pas flatté de cette commiſſion !

LÉANDRE.

En vérité, je vous admire. Comment pouvez-vous être aſſez tranquille, pour me plaiſanter dans l'état où nous nous trouvons ? Songez-vous que mon rival eſt ſur le point d'arriver ?

ANGÉLIQUE.

Et de m'épouſer, qui pis eſt ; le danger eſt encore plus preſſant que vous ne croyez. Ma mere veut qu'on ſigne aujourd'hui le contrat, & que la nôce ſe faſſe immédiatement après.

LÉANDRE.

Et c'eſt en riant que vous m'annoncez cette nouvelle ? Ah, cruelle ! Pourriez-vous conſentir à ma perte ? Ce ſera donc en vain que je vous aurai ſuivie ſecrettement depuis Paris juſqu'ici ; que nous nous y ſerons introduits l'Olive & moi ; lui en qualité de jardinier, moi comme ſon valet ; & qu'à la faveur de ſon déguiſement, je me ſerai conſervé le bonheur de vous voir ? Une intrigue auſſi bien imaginée, ſi heureuſement conduite, n'aura d'autre ſuccès que celui de me rendre ſpectateur du triomphe de mon rival, & de me réduire au dernier déſeſpoir, tandis que vous vous livrerez tranquillement à l'indigne époux que l'on vous deſtine ? C'eſt donc là la récompenſe de ma fidélité ? Ce ſont donc là les fruits de la foi que nous nous ſommes donnée ?

ANGÉLIQUE.

Ah, vous voilà monté ſur le ton tragique ! Il vous ſied fort bien, Léandre, & vous déclamez à merveille ; mais je n'aime point ce ton-là. Rentrons dans le naturel. Le péril eſt preſſant, je l'avoue ; cependant il n'eſt pas inévitable. Léandre, je vous aime plus que jamais ; & je

vous jure sans emphase & sans exclamation, que je n'aimerai & n'épouserai jamais que vous. Voilà le premier point de mon discours.

L'OLIVE.

Venons au second.

ANGÉLIQUE.

Monsieur des Mazures arrive aujourd'hui pour m'épouser ; & moi, j'ai deux moyens pour éviter ce malheur.

L'OLIVE.

Primo ?

ANGÉLIQUE.

De le dégoûter de ma personne, & de le forcer à rompre ses engagemens.

L'OLIVE.

Fort bien. Secundo ?

ANGÉLIQUE.

De me sauver d'ici par la petite porte du jardin dont j'ai la clef, & de m'aller jetter dans un couvent, si le premier expédient ne réussit pas.

LÉANDRE.

Hé ! Comment pourriez-vous réussir à dégoûter de vous mon rival ? Cela est impossible ; vous êtes trop parfaite.

ANGÉLIQUE.

Ne vous aveuglez point, & laissez-moi faire : mais il faut que de votre côté vous travailliez adroitement à faire revenir ma mere de ses préjugés pour lui.

L'OLIVE.

Nous avons déja concerté différens moyens pour cela.

ANGÉLIQUE.

Je connois à fond le personnage qu'on me destine. C'est un provincial très-fat, qui a la folie de se croire le plus grand génie de l'univers, & qui s'est mis en tête qu'une fille n'a de mérite, qu'autant qu'elle a de science & d'esprit. Il compte en même temps de trouver en moi un prodige d'esprit & de science, selon l'idée que mon pere

& ma mere lui ont donnée de ma perſonne ; & c'eſt ſur ce pié-là qu'il me recherche.

L'OLIVE.

Je commence à entrevoir votre deſſein.

ANGÉLIQUE.

Mon deſſein eſt d'avoir au plûtôt quelques converſations particulieres avec lui, & d'y affecter tant de naïveté, d'ignorance & de bêtiſe, qu'il ne puiſſe pas me ſouffrir. En un mot, je vais faire l'Agnès. Et, comme ſon ſyſtême eſt préciſément le contraſte d'Arnolphe, ne doutez point qu'il ne me trouve la plus mauſſade créature du monde.

LÉANDRE.

Rien n'eſt mieux imaginé. D'ailleurs, il ne ſera pas édifié des diſcours que nous lui tiendrons l'Olive & moi ; & nous nous promettons...

ANGÉLIQUE.

Paix. Voici ma petite ſœur.

## SCENE VI.

ANGÉLIQUE, LÉANDRE, L'OLIVE, BABET.

BABET.

MA ſœur, ma ſœur, je viens vous faire mon compliment.

ANGÉLIQUE.

Et ſur quoi ?

BABET.

Sur l'arrivée de votre prétendu.

ANGÉLIQUE.

Monſieur des Mazures eſt ici ?

BABET.

Je viens de le voir.

ANGÉLIQUE.

Que je suis malheureuse !

BABET.

Que vous êtes heureuse au contraire ! Vous allez être mariée. En vérité, les aînées ont un beau privilége, de passer comme cela devant leurs cadettes. Ah ! C'est toi, Maître Pierre ! Bon jour, bon jour, Nicolas.

LÉANDRE.

Mademoiselle Babet, votre serviteur. Que vous êtes jolie !

BABET.

Vraiment oui, je le suis, je le sai bien; c'est ce qu'on me disoit tous les jours à Paris, quand nous y demeurions ma sœur & moi. Mais ici, il n'y a personne que toi qui me le dise.

ANGÉLIQUE *à Léandre.*

Si vous la faites jaser, en voilà pour jusqu'à ce soir.

BABET.

Laissez-nous dire, & allez voir votre prétendu qui vous attend avec impatience.

ANGÉLIQUE.

Enfin, le voilà donc arrivé ?

BABET.

Et très-arrivé, je vous jure. Je l'ai vû descendre de carosse. Ah, le beau carosse ! Je croi que c'est un fiacre de rencontre qu'il a acheté à Paris. Les glaces en sont vitrées à petits carreaux, comme les fenêtres de ma chambre.

L'OLIVE.

Cela est d'un goût tout nouveau.

BABET.

Ses trois chevaux sont encore plus étonnans que son carosse.

ANGÉLIQUE.

Comment ? Il eſt venu à trois chevaux ?

BABET.

Oui, en arbalête. Celui qui fait la pointe eſt noir, borgne & boiteux.

LÉANDRE.

Fort bien.

BABET.

Le ſecond eſt gris-pommelé, le troiſiéme eſt de toutes couleurs, & plus haut d'un pied que les deux autres ; & ſi maigre, ſi maigre, que les os lui percent la peau.

ANGÉLIQUE.

Voilà le digne équipage d'un poëte de campagne.

L'OLIVE.

Ma foi, il eſt encore mieux monté que ceux de Paris.

BABET.

Comment, maître Pierre, vous avez donc été à Paris ?

L'OLIVE.

Oh ! Vraiment oui, Mademoiſelle ; j'y ai exercé mon métier pendant plus de cinq ans.

BABET.

Je ſuis bien trompée, ſi je ne vous y ai vû.

ANGÉLIQUE.

Je ne puis m'empêcher de rire de la deſcription qu'elle vient de nous faire du char pompeux de monſieur des Mazures.

BABET.

C'eſt une choſe à voir. Croiriez-vous bien cependant que ces trois bêtes éclopées ont voituré ici cinq originaux, ſans compter le cocher & deux manans qui étoient derriere le caroſſe ? Auſſi ſe ſont-elles couchées en arrivant.

L'OLIVE.

Les pauvres animaux n'en releveront pas.

ANGÉLIQUE.

Et qui ſont donc ces quatre perſonnes qui font cortége à monſieur des Mazures ?

BABET.

Monſieur le comte & madame la comteſſe des Guerests, monſieur le préſident de l'Élection, & madame ſa chere épouſe, car c'eſt ainſi qu'il l'appelle.

L'OLIVE.

Et comment diable avoient-ils pû s'emballer tous enſemble ?

BABET.

Comme le caroſſe ne peut tenir que deux perſonnes, madame la comteſſe étoit ſur les genoux de monſieur des Mazures, & madame la préſidente ſur ceux de monſieur le comte. Ils diſent que cela s'eſt fort bien paſſé, excepté qu'ils ont verſé deux fois en chemin. Bêtes & gens, tout eſt crotté depuis la tête juſqu'aux pieds.

ANGÉLIQUE.

Et n'y a-t-il perſonne de bleſſé ?

BABET.

Perſonne.

ANGÉLIQUE.

Quoi, pas même monſieur des Mazures ?

BABET.

Il en eſt quitte pour une boſſe à la tête, & deux ou trois écorchures, parce qu'heureuſement ils ont verſé dans la boue.

ANGÉLIQUE.

Que n'ont-ils verſé dans la riviere !

BABET.

J'entens du bruit : c'eſt apparemment la compagnie qui vient pour vous voir.

ANGÉLIQUE.

Et moi, je m'en vais me cacher, pour la voir le plûtard que je pourrai. [*à Léandre.*] Suivez-moi, Nicolas.

BABET.

Maître Pierre, allons jaser dans le jardin.

## SCENE VII.

LE BARON, LA BARONNE, LE COMTE, LA COMTESSE, LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, M. DES MAZURES.

*On ouvre les deux battans de la porte du fond du théatre, où l'on voit tous les acteurs qui doivent entrer, faire de grandes cérémonies.*

LA COMTESSE.

Madame la baronne.

LA BARONNE.

Ah, Madame la Comtesse! Je suis dans mon château, & vous me permettrez d'en faire les honneurs.

LA COMTESSE.

Passez donc, s'il vous plaît, Madame la Présidente.

LA PRÉSIDENTE *d'un ton précieux.*

Juste ciel! Que me proposez-vous, Madame la Comtesse?

LA COMTESSE.

Hé! De grace, Madame la Présidente.

LA PRÉSIDENTE.

Mais, mais, en vérité, vous me rendez confuse, Madame la Comtesse.

LA COMTESSE.

Mais, Madame.

LA PRÉSIDENTE.

Mais, Madame.

LA COMTESSE.

Je m'en vais donc m'en retourner.

LA PRÉSIDENTE.

Et moi auſſi, je vous aſſure.

M. DES MAZURES *ſe mettant entr'elles.*

Je vois bien, Meſdames, qu'il vous faut l'entremiſe d'un homme de tête pour ajuſter ce différend. Donnez-moi la main l'une & l'autre.

[*Elles lui donnent la main, & il les tire toutes deux enſemble ſur le théatre; après quoi le Comte & le Préſident font les mêmes cérémonies à la porte: le Baron & la Baronne allant tantôt à l'un & tantôt à l'autre, pour les faire paſſer.*]

LE COMTE.

Monſieur le Préſident, j'eſpere que vous ne ſerez pas ſi cérémonieux que madame la Préſidente.

LE PRÉSIDENT.

Monſieur le Comte, je ſais auſſi bien mon devoir que ma chere épouſe.

LE COMTE *d'un ton bruſque.*

Oh! Parbleu, vous paſſerez.

LE PRÉSIDENT *d'un ton doucereux.*

Sur mon honneur, je ne paſſerai pas.

LE COMTE *s'appuyant d'un côté de la porte.*

Je demeurerai donc ici juſqu'à ce ſoir.

LE PRÉSIDENT *s'appuyant de l'autre côté.*

Et moi, je garderai mon poſte juſqu'à demain matin.

LE COMTE.

Teſte-bleu, on m'aſſommera plûtôt que de me faire démarrer d'ici.

LE PRÉSIDENT.

Et on m'écorchera tout vif, plûtôt que de me faire déguerpir.

M. DES MAZURES.

Vous verrez, Meſſieurs, que je ſuis deſtiné à terminer ici toutes les diſputes de civilité.

[*Il ſort; leur donne la main comme aux dames, pour les*

*faire paſſer tous deux enſemble : ils réſiſtent l'un & l'autre, & il les tire ſi fort, qu'il fait un faux pas, tombe, & les entraîne avec lui.*]

LE BARON *accourant.*

Ah, Meſſieurs! Ne vous êtes-vous pas bleſſés?

LA COMTESSE *relevant ſon mari.*

Mon cher Comte!

LA PRÉSIDENTE.

Mon cher époux!

LA BARONNE *courant à M. des Mazures.*

Mon cher couſin!

M. DES MAZURES *ſe relevant avec peine.*

C'eſt une choſe belle que la politeſſe! Croiriez-vous bien qu'elle ne régne plus que dans les provinces? Vivent les provinces pour les manieres! On ſe pique à Paris d'un petit air aiſé, qui eſt la groſſiereté même.

LA COMTESSE.

Vous me ſurprenez. Je croyois que c'étoit à Paris où l'on apprenoit les belles manieres.

M. DES MAZURES.

Eh, ſi donc, avec votre Paris; on n'y a pas le ſens commun. Le diable m'emporte, Madame, ſi on y ſait ce que c'eſt que cérémonie. Qu'un homme de qualité comme moi, par exemple, paſſe dans vingt rues de ſuite, il ne ſe trouvera pas un faquin qui le regarde, ni qui s'aviſe de le ſaluer. Les conditions n'y ſont point diſtinguées. Un petit commis de la Douanne y marche auſſi fiérement qu'un colonel; & vous prendriez une procureuſe au Châtelet pour une préſidente.

LA PRÉSIDENTE.

Pour une préſidente? Mais, en vérité, cela eſt monſtrueux.

M. DES MAZURES.

Dans les maiſons, aux ſpectacles, aux égliſes, s'agit-il d'entrer ou de ſortir, vous croyez qu'on fait des poli-

teſſes comme ici ? Point du tout : c'eſt à qui entrera, ou à qui ſortira le premier.

LA COMTESSE *d'un air d'étonnement.*

Ah, ah ! Quelle groſſiereté !

M. DES MAZURES.

Je veux être un coquin, Madame, ſi je n'en ſuis ſcandaliſé juſqu'au fond du cœur. La premiere viſite que je rendis à Paris, ce fut chez une dame de condition qui a l'honneur d'être un peu de mes parentes. Vous jugez bien que je pris la précaution de me faire annoncer, afin qu'on me fît les civilités qui m'étoient dûes. Je crus qu'au nom de monſieur des Mazures il s'alloit faire un mouvement général, & que chacun ſe leveroit pour m'offrir ſa place.

LA BARONNE.

Cela étoit dans l'ordre.

M. DES MAZURES.

Je veux être damné, ſi, de dix hommes & d'autant de dames qui jouoient dans la ſalle, une ſeule ame ſe leva pour me faire honneur. La dame du logis, ſans quitter ſes cartes, ni ſouffrir que perſonne s'interrompît, ſe contenta de s'écrier : Holà, quelqu'un, approchez un ſiége à Monſieur. Enſuite, après m'avoir invité légérement à m'aſſeoir, elle ſe remit à jouer ſur nouveaux frais, ſans qu'elle, ni qui que ce ſoit de la compagnie, s'aviſât de me faire le moindre compliment, ni de me fournir l'occaſion de faire briller mon eſprit.

LA PRÉSIDENTE.

Mon Dieu ! Que de belles penſées perdues !

M. DES MAZURES.

C'étoit un meurtre, car j'étois tout rempli de choſes admirables. Quand je ſortis je fis grand bruit, afin que tout le monde ſe levât pour me reconduire.

LE BARON.

Hé bien ?

M. DES MAZURES.

Bon ! J'étois hors de la salle, qu'on ne s'étoit pas seulement apperçû que je me fusse levé. J'allai dans deux ou trois autres maisons : croiriez-vous bien que j'y fus reçû avec aussi peu de cérémonie ?

LA COMTESSE.

En vérité, cela crie vengeance.

M. DES MAZURES.

Oh ! Je me vengeai bien aussi.

LE BARON.

Et de quelle maniere ?

M. DES MAZURES.

Parbleu, je ne restai que vingt-quatre heures à Paris, & j'en partis pour aller à la cour.

LA PRÉSIDENTE.

Je crois que tout Paris fut bien mortifié.

M. DES MAZURES.

Ah ! Je vous en répons.

LA COMTESSE.

Voilà comme il faut montrer à vivre à une ville impolie.

M. DES MAZURES.

Mais le feu de la conversation m'entraîne, & me fait oublier que mon soleil n'est point ici.

*Ne puis-je savoir en quels lieux*
*Il fait briller le feu des rayons de ses yeux ?*

LA BARONNE.

Je croi, Dieu me le pardonne, qu'il nous parle en vers.

LA COMTESSE.

Vraiment oui, Madame, cela ne lui coûte rien.

M. DES MAZURES.

La langue des dieux est ma langue maternelle.

LA COMTESSE.

Qu'il a d'esprit !

M. DES MAZURES *d'un air de confiance.*

Oh, Madame !

LA PRÉSIDENTE.

Il en a plus qu'il n'eſt gros.

M. DES MAZURES.

Mais, mais, Madame.

LA BARONNE.

Il eſt toujours brillant, & toujours nouveau.

M. DES MAZURES.

Oh! Par-ſang-bleu, Madame... je vais bien m'exercer avec le bel ange qu'on me deſtine, car on dit que c'eſt un prodige.

LA BARONNE.

Écoutez : ce n'eſt pas parce que c'eſt ma fille, mais je vous avertis qu'elle vous ſurprendra.

LE BARON.

C'eſt une fille qui ſait tout.

M. DES MAZURES.

Parbleu, nous aurons de vives converſations. Que de ſaillies! Que de pointes! Que de fines équivoques!

*Je brûle de voir cette belle*
*Qui va me donner le tranſport.*
*Déja mon cœur ne bat plus que d'une aîle.*
*A l'aîde! Je meurs. Je ſuis mort.*

LA COMTESSE *embraſſant la Baronne.*

Ma chere Baronne, c'eſt un impromptu.

LA BARONNE.

Qui n'eſt pas fait à loiſir, je vous en répons.

LE BARON *frappant de ſa canne.*

Corbleu, voilà un furieux génie!

LA PRÉSIDENTE.

C'eſt une ſource inépuiſable.

LA COMTESSE.

Il ſurprend toujours.

LA BARONNE.

Il ne dit pas un mot, qui ne mérite d'être imprimé.

[*Pendant tous ces applaudiſſemens, monſieur des Mazures ſe mire & s'ajuſte en ſifflant.*]

M. DES MAZURES.

Je veux vous conter la diſpute que j'ai eue avec deux beaux eſprits de Paris, que je fis bien bouquer. Un jour...

LA BARONNE.

Vous nous conterez cela dans le jardin; allons-y faire deux ou trois tours, en attendant qu'on ait ſervi.

M. DES MAZURES.

*Allons, nous y pourrons trouver*
*La belle pour qui mon cœur brûle:*
*C'eſt mon Omphale; & je veux lui prouver*
*Qu'en amour je ſuis un Hercule.*

*Fin du premier acte.*

# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

LA BARONNE, LÉANDRE, L'OLIVE.

LÉANDRE.

PARGUÉ, Madame, je ne saurois deviner pourquoi vous nous querellez. J'avons eu dessein de faire honneur à votre gendre; je l'y avons fait de biaux complimens, qu'il a pris pour des injures. Est-ce notre faute s'il a l'esprit mal tourné? Il est fâché? Hé bien, qu'il se fâche, je m'en gobarge.

LA BARONNE.

Ah, ah, ceci n'est pas mauvais. Vous faites l'entendu; Monsieur Nicolas? Mais ne le prenez pas sur ce ton-là; car je pourrois bien vous chasser, je vous en avertis.

LÉANDRE.

Eh bian, bian, si vous me chassez, je sai bian ce que je ferai.

LA BARONNE.

Et que ferez-vous?

LÉANDRE *mettant les mains sur ses côtés.*

Je m'en irai.

LA BARONNE.

Le petit brutal!

LÉANDRE.

J'aurai regret de vous quitter, car, au fond, je me sens de l'amitié pour vous. Vous avez je ne sai quoi qui m'attache; mais, morgué, ça n'y fait rian. Vous me menacez de me bailler mon congé, & moi, je le prens. Sarviteur.

LA BARONNE.

Mais écoutez donc, Nicolas...

LÉANDRE.

Non, morgué, il n'y a pûs de Nicolas. Je ne fis qu'un pauvre garçon jardinier, mais j'ai de l'honneur. Je vous baise les mains.

LA BARONNE.

Et moi, je veux que vous restiez. Maître Pierre, faites-lui donc comprendre qu'il me manque de respect.

L'OLIVE.

Eh, Madame, laissez-le aller; vous ne manquerez pas de garçons jardiniers.

LA BARONNE.

Je n'en manquerai pas, je l'avoue; mais je n'en trouverai point qui me convienne comme celui-ci. Tu m'as assuré qu'il savoit le métier en perfection.

L'OLIVE.

S'il le sait, Madame? C'est le meilleur ouvrier de France. Tout le défaut qu'il a, comme je vous l'ai dit, c'est qu'il est paresseux.

LA BARONNE.

Oh, je le corrigerai de ce défaut-là; il est jeune, il se formera. Entre nous, maître Pierre, ce petit air de fierté qu'il vient de prendre, ne lui sied pas mal. Je ne sai si je me trompe, mais je lui trouve du noble & du gracieux.

L'OLIVE.

Et moi aussi. Tenez, tenez; remarquez comme il vous regarde. Je gage, morgué, qu'il n'a pas pus d'envie de s'en aller, que vous de le chasser d'ici.

LA BARONNE.

Crois-tu cela?

L'OLIVE.

Je vous en répons.

LA BARONNE.

Hé bien, qu'il me demande pardon bien... tendrement,

bien respectueusement, je veux dire; & j'oublirai ses impertinences.

L'OLIVE.

Écoute, Nicolas, il n'y a qu'un mot qui sarve : Madame est fâchée contre toi ; mais alle est fâchée d'être fâchée. Allons, demande-lui pardon bien tendrement. N'est-ce pas, Madame ?

LA BARONNE.

Tendrement, respectueusement ; comme il voudra.

LÉANDRE.

Pardon ! Je n'en ferai rien ; alle est trop affollée de son Monsieur des Mazures.

L'OLIVE.

Ça est vrai. Mais que veux-tu, Nicolas ? Quoiqu'il ne soit pas degne de son esteme, alle croit que c'est un homme merveilleux.

LÉANDRE.

Li ? Morgué, ce n'est qu'un bavard & un écarvellé, un diseux de rian.

L'OLIVE.

Ça est vrai, ça est vrai ; mais Madame ne voit point tout ça.

LÉANDRE.

Ventreguoi, c'est ce qui me fâche.

L'OLIVE *à la Baronne.*

Vous voyez qu'il n'y a pas moyen de le convartir sur votre gendre ; il s'est pris d'avarsion pour li.

LA BARONNE.

Mais d'où vient cela ? Mon cousin me paroit si aimable !

LÉANDRE.

Vos yeux sont donc bian différens des miens ! J'ai vû biaucoup de biaux Monsieurs, mais je n'en ai point vû de si mausade que stila.

LA BARONNE.

LA BARONNE.

Vous verrez que c'eſt ma fille qui l'a prévenu contre mon couſin.

LÉANDRE.

Non, pargué, c'eſt li-même. Votre fille ! Vla encore une belle mijaurée ! Je me ſoucie bian de ce qu'alle penſe. Il n'y a que vous qui piſſiez me faire penſer ce que vous voulez ; excepté, ſur Monſieur des Mazures, da. Tatigué, le ſot animal !

LA BARONNE.

Oh, c'en eſt trop ; & vous ſortirez.

L'OLIVE *bas à Léandre.*

Raccommodez-vous. Ceci va trop loin.

LÉANDRE *bas à l'Olive.*

Ne crains rien. Je me raccommoderai quand il me plaira. Je tiens la bonne femme.

LA BARONNE.

Que dit-il ?

L'OLIVE.

Il dit qu'il vous pardonne.

LA BARONNE.

Comment ? Qu'il me pardonne ?

L'OLIVE.

Oui ; & qu'il mourra de douleur, ſi vous le mettez dehors.

LA BARONNE.

Le pauvre enfant !

L'OLIVE *à Léandre.*

Allons ; qu'on ſe mette à genoux, & qu'on lui baiſe la main.

LÉANDRE

*lui baiſant la main d'un air tendre.*

Ma chere maîtreſſe !

LA BARONNE.

Tu me fens le cœur. Demeure, mon garçon, demeure ;

& sers-moi avec affection, je te récompenserai de même. [*à part.*] Je suis toute émue.

## SCENE II.

LE BARON, LA BARONNE, LÉANDRE, L'OLIVE.

LE BARON *entre bruſquement.*

AH! Ah! Qu'eſt-ce que cela veut dire? Nicolas aux genoux de ma femme?

LÉANDRE.

C'eſt que Madame me chaſſe; & je la prioiſ, ne vous déplaiſe, de ne me pas faire ce petit chagrin-là.

LE BARON.

Et pourquoi le chaſſer, Madame la Baronne? C'eſt un joli garçon, dont je ſuis très-content.

LA BARONNE.

Vous n'approuvez donc pas, mon cœur, que je le mette dehors?

LE BARON.

Non, m'amour.

LA BARONNE.

Cela ſuffit. Il faut vous marquer ma ſoumiſſion, & vous ſacrifier mon reſſentiment.

LE BARON.

Vous me charmez d'être ſi docile.

LA BARONNE.

Je ſuis ravie que mes procédés vous plaiſent. Mais en vérité, mon cœur, vous abuſez du foible que j'ai pour vous.

LE BARON *l'embraſſant.*

Ma chere Baronne!

L'OLIVE.

Morgué, c'eſt un tréſor qu'une femme complaiſante.

LE BARON.

Oh! Pour cela, je puis me vanter que le ciel m'en a donné une qui n'a de volontés que les miennes.

L'OLIVE.

Ça eſt bian rare; mais ça eſt bian admirable.

LE BARON.

Dites-moi un peu, ma chere Baronne, pourquoi donniez-vous congé à ce pauvre Nicolas?

LA BARONNE.

Comment? Ne vous étes-vous pas apperçû qu'il s'eſt moqué de Monſieur des Mazures, en faiſant ſemblant de le complimenter?

LE BARON.

Moi, non, je n'ai point ſenti cela. Mais je croi que vous avez raiſon.

LA BARONNE.

Mon couſin l'a bien ſenti, lui.

LE BARON.

Tout de bon?

LA BARONNE.

Il en eſt très-piqué.

LE BARON.

Comment, diantre!

LA BARONNE.

J'en faiſois des reproches à maître Pierre & à Nicolas.

LE BARON.

Eh bien?

LA BARONNE.

Maître Pierre m'a aſſuré qu'il n'y avoit point entendu de mal; & ſur le champ je lui ai pardonné.

LE BARON.

Vous avez bien fait.

LA BARONNE.

Mais il a plû à ce drôle-ci de faire le matin, de me dire

qu'il se moquoit de la colere de mon gendre....

LE BARON

*le regardant d'un œil courroucé.*

Cela est bien effronté !

LA BARONNE.

Et d'ajouter cent sottises sur ce sujet.

LE BARON.

Oui-da ! Oh ! Vous aviez raison de le chasser ; & je veux qu'il sorte.

LA BARONNE.

Je ne vous fais ce récit, mon cœur, que pour vous prouver que c'étoit par bonnes raisons que je lui donnois son congé.

LE BARON.

Très-bonnes. Je veux qu'il sorte.

LA BARONNE.

Et qu'il n'y avoit qu'un excès de complaisance pour vous, qui pût me forcer à lui pardonner.

LE BARON.

Très-obligé. Je veux qu'il sorte.

LA BARONNE.

Mais, mon cœur, puisque vous m'avez engagée à oublier cette offense, voilà qui est fait, je n'y pense plus.

LE BARON.

N'importe. Il ne faut point garder un impertinent comme celui-là.

LA BARONNE.

Pardonnez-moi, mon cœur ; c'est un joli garçon, comme vous le disiez tout à l'heure. Il nous sera fort utile ; & je tâcherai de m'en accommoder.

LE BARON.

Non pas, s'il vous plaît ; je ne puis souffrir d'insolens chez moi. Je veux qu'il sorte.

LA BARONNE *d'un ris forcé.*

Oh ! Il ne sortira pas.

LE BARON.

Non?

LA BARONNE.

Non, vous dis-je.

LE BARON.

Corbleu, cela sera, si je l'ai résolu.

LA BARONNE.

Je le sai bien, mon cher Baron. Mais je vous prierai tant, je vous prierai tant de pardonner à ce pauvre garçon, que vous aurez cette bonté-là pour moi.

LE BARON.

Ah! Si vous m'en priez, c'est une autre affaire. Mais, vous êtes trop bonne.

LA BARONNE.

Cela est vrai.

LE BARON.

Trop indulgente, trop facile.

LA BARONNE.

J'en demeure d'accord.

LE BARON.

Vous n'avez non plus de fiel qu'un pigeon.

LA BARONNE.

Que voulez-vous? Il vaut mieux pécher par trop de bonté, que par trop de rigueur.

LE BARON.

Que cela est bien dit! Sans adieu, m'amour; je m'en vais rejoindre la compagnie.

LA BARONNE *le baisant.*

Jusqu'au revoir, mon cœur.

LE BARON.

Vous êtes une femme impayable.

L'OLIVE.

Oh! Morgué, elle vaut tout au moins son pesant d'or.

## SCENE III.

LA BARONNE, LÉANDRE, L'OLIVE.

LA BARONNE.

HÉ bien, mon pauvre Nicolas, tu vois qu'on t'alloit chaſſer, ſi je n'euſſe pas pris ton parti.

LÉANDRE.

Bon! Chaſſé! Je m'embarraſſe morgué bian de ce que dit Monſieur le Baron. Toutes ſes réſolutions ſont des coups d'épée dans gliau. Ne ſai-je pas que ſa volonté n'eſt qu'une girouette, que vous faites tourner du côté que vous ſouflez?

LA BARONNE *à l'Olive.*

Voilà un malin pendard!

L'OLIVE.

Je vous le diſois bian; c'eſt un ſonge creux.

LA BARONNE.

Eſt-ce que tu crois que je gouverne mon mari?

LÉANDRE.

Si vous le gouvarnez? Vous l'y faites morgué voir des étoiles en plein midi. Tatigué, que vous êtes futée!

LA BARONNE.

Moi?

LÉANDRE.

Ah! Ah! Je vous admire queuquefois. Vous n'êtes jamais tant la maîtreſſe, que quand vous faites ſemblant de ne l'être pas. Vous ne dites pas je veux; mais vous faites vouloir. Vous ſavez que Monſieur le Baron eſt glorieux; vous l'y laiſſez les airs de maître, & vous en avez tout le pouvoir.

LA BARONNE.

Qu'on me dise après cela que les paysans sont des sots. Y a-t-il personne au monde qui raisonne plus finement que ce drôle-là. Oh ça, puisque tu as de l'esprit, je veux que tu me parles librement, cela me divertit; & d'ailleurs tes discours sont sans conséquence. Dis-moi un peu: Tu n'approuves donc pas que je donne ma fille à Monsieur des Mazures?

LÉANDRE.

Non, morgué, je ne l'approuve pas.

L'OLIVE.

Ah! Vraiment il n'a garde. Depuis que vous voulez marier votre cousin à Mademoiselle Angélique, Nicolas est devenu de si mauvaise humeur, qu'il n'y a pas moyan de vivre avec lui.

LA BARONNE.

Cela est admirable! Et de quoi vous mêlez-vous?

LÉANDRE.

C'est que je suis amoureux....

LA BARONNE *en colere.*

De ma fille?

LÉANDRE.

Non; de votre honneur. Tout le monde se moquera de vous, si vous faites ce mariage-là.

LA BARONNE *en riant.*

Je vous dis qu'il faudra que je le consulte pour disposer de ma fille.

LÉANDRE.

Morgué, vous n'en feriez pas plus mal. Si vous me consultiez, je sai bien à qui vous la bailleriez.

L'OLIVE.

Et moi aussi.

LA BARONNE.

Et à qui?

LÉANDRE.

A celui qu'elle aime, & non à celui qu'elle n'aime pas.

LA BARONNE.

Oh ! Oh ! Tu me parois bien instruit ! Est-ce que ma fille t'a choisi pour son confident ?

LÉANDRE.

Non. Mais je bourrois ma main au feu, qu'alle est enragée d'épouser Monsieur des Mazures ; & alle n'a pas tort.

LA BARONNE.

Elle n'a pas tort ?

LÉANDRE.

Non voirement. Il n'y a pas pus d'une heure que je connois votre cousin ; & je ne pis le souffrir, moi qui vous parle. Sa philosomie m'a choqué d'abord, je vous le dis tout net ; & je me fis morgué bian apperçû que Mademoiselle Angélique en étoit encore pus choquée que moi.

LA BARONNE.

Cela n'importe ; je veux qu'elle l'épouse.

LÉANDRE.

Oh ! Vous voulez, vous voulez ; ça est bian aisé à dire, mais ça n'est pas encore fait, je vous en avartis.

LA BARONNE.

Non ; mais cela sera fait ce soir, indubitablement.

LÉANDRE.

Ça causera du charivari, je vous le prédis.

LA BARONNE.

Je me moque de tout ; il faut qu'elle obéisse.

LÉANDRE.

Et si alle ne le peut pas ? Ne m'avez-vous pas dit, maître Piarre, que vous l'y aviez entendu parler avec Mademoiselle Babet, d'un certain Monsieur qu'alle aimoit à Paris, & que sa tante vouloit l'y bailler pour mari ?

L'OLIVE.

Oui, morgué ; alle en est bien affortée. Alle dit que c'est un homme noble qui n'a pas pus de vingt-cinq ans, qui a biaucoup de bian, qui est colonel, qui est bian bâti, qui

qui a de l'esprit, de l'esprit comme un enragé; & qui a été si fâché, si fâché, quand alle est partie pour en épouser un autre, qu'il a juré son grand juron, que si ça se faisoit, il viandroit ici tout exprès pour couper les oreilles à votre gendre.

LA BARONNE.

Pour lui couper les oreilles?

LÉANDRE.

Oui, & qu'il les attacheroit à la grande porte de votre chàquiau.

LA BARONNE.

Qu'il vienne, qu'il vienne, & qu'il se joue à Monsieur des Mazures, il trouvera à qui parler. Mon cousin est de mon sang; & cela lui suffit pour prêter le collet à tous les godelureaux de Paris.

L'OLIVE.

Palsangué, Madame, ne vous y fiez pas. De la maniere dont votre fille parle de ce Monsieur-là, c'est un gaillard qui ne s'embarrasseroit non plus de jetter votre cousin par les fenêtres, que de boire un varre de vin. Je ne voudrois morgué pas jurer qu'il ne fût queuque part à roder ici aux environs.

LÉANDRE.

J'en ai aussi queuque soupçon. Le diable m'emporte, s'il ne fait du tapage.

LA BARONNE.

Mais savez-vous bien, mes enfans, que ce que vous dites-là m'inquiéte fort? Il faut que j'approfondisse cette affaire, & que j'en avertisse mon gendre. Comment ma fille dit-elle que se nomme ce gentilhomme-là?

L'OLIVE.

Alle l'a dit plusieurs fois devant moi, mais je ne saurois m'en souvenir. Je crois que je te l'ai dit, Nicolas; t'en souviens-tu mieux?

LÉANDRE.

Attendez, je croi qu'il s'appelle... qu'il s'appelle...

Lien... Lian... Lican... palſangué, je ne ſaurois débagouller ce peſte de nom-là.

LA BARONNE.

N'eſt-ce pas Léandre ?

LÉANDRE.

Oui, Liandre ; vla ce que c'eſt.

LA BARONNE.

Voici mon couſin fort à propos. Demeurez, il faut que je l'avertiſſe de ce que vous venez de m'apprendre.

## SCENE IV.

LA BARONNE, LÉANDRE, L'OLIVE, M. DES MAZURES.

LA BARONNE

*allant au-devant de ſon couſin qui rêve.*

MOn cher couſin, je ſuis dans une alarme effroyable.

M. DES MAZURES.

Comment ? De quoi s'agit-il ?

LA BARONNE.

Il s'agit de ce que vous courez riſque de la vie.

M. DES MAZURES.

Couſine incomparable, je croi que vous avez raiſon. Je ſuis en danger de mourir d'impatience. Je cherche par tout Mademoiſelle votre fille ; je la demande à tous les échos d'alentour ; ils ſont ſourds à ma voix, & je ne puis trouver ma déeſſe. J'ai un torrent de belles penſées qui vont me ſuffoquer, ſi elle ne vient pas leur ouvrir le paſſage.

*L'enthouſiaſme me poſſede ;*
*Inhumaine, barbare, accourez à mon aide !*

LA BARONNE.

Eh, mon Dieu ! tréve aux belles penſées. Je vous dis....

M. DES MAZURES.

*Angélique eſt un Ange, & ſes divins appas*
*Font dans mon tendre cœur un terrible fracas.*

LA BARONNE.

Faites-moi la grace de m'écouter.

LÉANDRE *à l'Olive.*

Quel original !

M. DES MAZURES *à part.*

Oui, elle eſt toute charmante, autant que j'en puis juger pour l'avoir entrevûe un inſtant.

LA BARONNE.

Nous en parlerons une autre fois; ſachez....

M. DES MAZURES *à part.*

Mais elle m'a piqué au vif, la petite friponne.

LA BARONNE.

Je vous dis....

M. DES MAZURES.

Car je vois qu'elle me fuit pour échauffer mon amour.

LA BARONNE.

Oh ! Ne m'écoutez donc pas.

M. DES MAZURES.

Vous avez beau dire, je comprens ſon adreſſe : rien n'eſt plus délicat, ni plus ſpirituel.

LA BARONNE.

Mon couſin, vous moquez-vous de moi ?

M. DES MAZURES.

C'eſt vous qui me plaiſantez. Mais que veulent dire toutes les mines que me fait ce nigaud-là ?

LA BARONNE.

Ne vous y trompez pas, il n'eſt pas ſi ſot que vous le croyez.

M. DES MAZURES.

Parbleu, il en a pourtant bien la mine.

LÉANDRE.

Patience, Monsieur des Mazures, je vous ferons connoître qui je sommes.

L'OLIVE.

Il y a des gens dans ce bas monde qui pourront bian rabattre votre caquet.

M. DES MAZURES *d'un air important.*

Dites-moi un peu, Messieurs les faquins, qui sont les gens qui rabattront mon caquet.

LÉANDRE *le contrefaisant.*

Je ne nommons parsonne.

L'OLIVE *le contrefaisant aussi.*

Rira bian qui rira le darniet.

M. DES MAZURES.

Qui rira le darnier? Je crois, Dieu me le pardonne, que ces marauds-là me menacent.

LA BARONNE.

Eh non, mon cousin, vous ne les entendez pas. Écoutez-moi un moment, & vous comprendrez ce qu'ils veulent dire.

M. DES MAZURES.

Ce qu'ils veulent dire? C'est bien à eux à me dire quelque chose. Sans le respect que j'ai pour vous, ma cousine, je leur apprendrois à parler à un homme de ma qualité.

LÉANDRE *lui frappant rudement sur l'épaule.*

Ne vous échauffez pas, Monsieur des Mazures; ça pourroit avoir queuque mauvaise suite.

L'OLIVE *faisant de même.*

Ça est vrai, ça est vrai. Crachez des vars tout votre sou; mais, par la ventre-goi, ne gesticulez point, je vous en avartis.

M. DES MAZURES.

Il est vrai que je me déshonorerois, en châtiant moi-même une si vile canaille; mais, si j'appelle mes gens, je leur ferai donner les étrivieres.

L'OLIVE.

Vos gens ? Sont-ils auſſi vigoureux que vos chevaux ?

LÉANDRE.

On voit bian qu'ils ſont au ſarvice d'un poëte : ils ont morgué, les dents plus longues que les bras.

M. DES MAZURES

*mettant la main ſur la garde de ſon épée ; Léandre & L'Olive ſe mettent à rire.*

Il faut que j'anéantiſſe ces marauds-là.

LA BARONNE *l'arrêtant.*

Que faites-vous, mon-couſin ? Seriez-vous aſſez emporté pour frapper mes gens devant moi ?

M. DES MAZURES *d'un ton tragique.*

*Rendez grace au reſpect que j'ai pour la Baronne :*
*Sortez, faquins, ſortez, c'eſt moi qui vous l'ordonne.*

[*Léandre & l'Olive ſe mettent à rire encore plus fort.*]

LA BARONNE.

Retirez-vous, mes enfans, & ſongez aux égards que vous devez à un gentilhomme qui a l'honneur de m'appartenir.

L'OLIVE.

Je ſortons pour vous obéir ; mais, taſtigué, je varrons s'il nous fera bailler les étrivieres.

LÉANDRE.

Je vous baiſons les mains, Monſieur des Mazures ; [*d'un ton tragique, comme celui qu'a pris M. des Mazures*] venez promener vos belles penſées dans notre jardin, & je vous régalerons d'une ſalade.

[*Ils s'en vont en ſe moquant de lui.*]

## SCENE V.

LA BARONNE, M. DES MAZURES.

M. DES MAZURES.

VOilà deux maroufles bien effrontés ! Il semble qu'on les ait payés pour m'insulter ; mais, s ils continuent, ma belle cousine, je ferai obligé en conscience de les faire assommer.

LA BARONNE.

Il y a un peu de temps qu'ils me servent ; c'étoient les meilleurs domestiques du monde : rien n'étoit plus sage, plus réglé, plus respectueux : je leur trouvois même trop de modestie pour des jardiniers ; mais, depuis que vous êtes ici, je ne les reconnois plus : ils vous ont pris en aversion, & ils se déchainent contre vous à chaque instant.

M. DES MAZURES.

Les faquins !

LA BARONNE.

Il y a ici quelque dessous de cartes que nous ne voyons pas. Ne feroit-ce point ma fille qui feroit agir & parler ces gens-ci ?

M. DES MAZURES.

Et à quel propos ?

LA BARONNE.

Afin de me refroidir pour vous.

M. DES MAZURES.

Vous croyez donc qu'elle ne m'aime pas ?

LA BARONNE.

Oui, vraiment, je le crois, elle l'a déclaré assez hautement ; & à vous dire le vrai, cela m'embarrasse.

M. DES MAZURES.

Eh, pourquoi, je vous prie ?

LA BARONNE.

La queſtion eſt excellente. Si elle vous épouſe malgré elle, croyez-vous qu'elle vous rende fort heureux ?

M. DES MAZURES.

Non vraiment ; mais je vous répons, moi, qu'elle m'épouſera de tout ſon cœur.

LA BARONNE.

Et ſur quoi fondez-vous cette confiance ?

M. DES MAZURES.

Sur deux raiſons ſans réplique ; mon mérite & ſon bon goût.

LA BARONNE.

Ne vous y fiez pas ; je la croi prévenue pour quelque autre.

M. DES MAZURES.

Tant mieux.

LA BARONNE.

Comment, tant mieux ?

M. DES MAZURES.

*Sans doute, en triomphant de ſa flamme amoureuſe,*
*Ma victoire en ſera d'autant plus glorieuſe.*

LA BARONNE.

A ce qu'il me paroît, mon couſin, vous avez aſſez bonne opinion de votre petite perſonne ?

M. DES MAZURES.

Quand on eſt accoutumé à vaincre, on ne craint point d'être battu.

LA BARONNE.

Ma fille n'eſt point une provinciale, je vous en avertis ; &, puiſqu'il faut vous dire tout, celui qu'elle aime eſt un jeune courtiſan des plus accomplis, à ce qu'on m'aſſure.

M. DES MAZURES.

Et que m'importe ? Croyez-vous qu'un courtiſan puiſſe

me surpasser en bonne mine, en esprit, en graces, en talens, en vivacité, en tout ce qui peut toucher & charmer un cœur? Si Angélique étoit une bête, une innocente, peut-être que mes belles qualités ne la frapperoient pas; mais, étant aussi délicate, aussi spirituelle, & aussi savante que vous le dites, il est aussi impossible qu'elle ne sympatise pas avec moi, qu'il est impossible que l'aiman n'attire pas le fer.

LA BARONNE.

Supposons tout ce que vous croyez, il est certain cependant que vous avez un rival dangereux; qu'on croit qu'il est en ce pays-ci, & qu'il est homme à vous insulter: ainsi tenez-vous sur vos gardes. Vous rêvez?

M. DES MAZURES.

*Elle a beau se tenir en garde,*
*L'Amour, ce petit dieu qui darde,*
*Saura si bien darder son cœur,*
*Que le mien tôt ou tard s'en rendra possesseur.*

LA BARONNE.

Oh, vous m'impatientez! Vous rêvez & vous faites des vers, au lieu de profiter de l'avis que je vous donne.

M. DES MAZURES.

Excusez, ma chere cousine, je pelotte en attendant partie. J'ai une si haute idée de l'esprit de Mademoiselle votre fille, que je tens tous les ressorts du mien, pour ne pas demeurer court avec elle: cette pensée m'occupe uniquement; & je serai incapable de vous écouter, jusqu'à ce que j'aye étalé tout mon mérite à ses yeux.

LA BARONNE.

La voici fort à propos: au premier mot, elle va vous convaincre qu'elle est encore au-dessus de sa réputation, & qu'il n'y a point de fille en France qui ait plus d'esprit qu'elle. Au reste, je compte sur votre discrétion; c'est pourquoi je vous laisse ensemble.

M. DES MAZURES.

Ne craignez rien, ma cousine, le corps n'aura point de

part à cette entrevûe ; ce ne ſera qu'un aſſaut d'eſprit. Tout mon embarras eſt de ſavoir ſi j'attaquerai ſon cœur en vers ou en proſe.

LA BARONNE.

En proſe, & point de vers, ſi vous m'en croyez. Ma fille, comme Monſieur doit être ce ſoir votre mari, je vous laiſſe un moment avec lui, afin qu'il puiſſe voir que le portrait qu'on lui a fait de vous n'eſt point flatté. Faites bien les honneurs de votre eſprit, & ſongez que mon couſin ſera déſormais l'unique perſonne à qui vous devez tâcher de plaire.

## SCENE VI.

ANGÉLIQUE, M. DES MAZURES *qui lui fait de profondes révérences, qu'Angélique lui rend par des révérences ridicules.*

M. DES MAZURES *à part.*

Pour une fille qui vient de Paris, voilà des révérences bien gauches. [*haut.*] Je croi qu'il faut nous aſſeoir, Mademoiſelle, car nous avons bien de jolies choſes à nous dire.

ANGÉLIQUE *d'un ton niais.*

Tout ce qu'il vous plaira, Monſieur.

M. DES MAZURES *à part.*

C'eſt la pudeur, apparemment, qui lui donne un air ſi déconcerté [*haut.*] Voulez-vous, Mademoiſelle, que nous parlions en vers ?

ANGÉLIQUE.

Non, Monſieur, s'il vous plaît.

M. DES MAZURES.

Hé bien, parlons donc en proſe.

ANGÉLIQUE.

Encore moins. Je n'aime point la proſe.

M. DES MAZURES.

Oh, oh, cela eſt nouveau! Comment voulez-vous donc que nous parlions?

ANGÉLIQUE.

Je veux que nous parlions... comme on parle.

M. DES MAZURES.

Mais, quand on parle, c'eſt en proſe ou en vers.

ANGÉLIQUE.

Tout de bon?

M. DES MAZURES.

Et aſſurément.

ANGÉLIQUE.

Ah! Je ne ſavois pas cela.

M. DES MAZURES.

Allons, allons, vous badinez. Prenons le ton ſérieux. Je vais vous étaler les richeſſes de mon eſprit, prodiguez-moi les tréſors du vôtre. Je ſai que c'eſt le Pactole qui roule de l'or avec ſes flots.

ANGÉLIQUE.

Tout de bon? Mais vous me ſurprenez [*lui faiſant la révérence.*] Qu'eſt-ce que c'eſt qu'un Pactole, Monſieur?

M. DES MAZURES *à part.*

Pour une fille d'eſprit, voilà une queſtion bien ſotte! [*haut.*] Quoi, vous ne connoiſſez pas le Pactole?

ANGÉLIQUE.

Je n'ai pas cet honneur-là.

M. DES MAZURES *à part.*

Elle n'a pas cet honneur-là! Par ma foi, la réponſe eſt pitoyable [*haut.*] Ignorez-vous, Mademoiſelle, que le Pactole eſt un fleuve?

ANGÉLIQUE.

C'eſt un fleuve?

M. DES MAZURES.

Oui, vraiment.

ANGÉLIQUE *en riant.*

Ah! J'en ſuis bien aiſe.

M. DES MAZURES *à part.*

Oh, parbleu, je m'y perds! Si on appelle cela de l'eſprit, ce n'eſt pas du plus fin, aſſurément [*haut.*] Mademoiſelle, vous me ſurprenez à mon tour. Je vous croyois une virtuoſe.

ANGÉLIQUE.

Fi donc, Monſieur! Pour qui me preniez-vous? Je ſuis une honnête fille, afin que vous le ſachiez.

M. DES MAZURES.

Mais on peut être une honnête fille, & être une virtuoſe.

ANGÉLIQUE.

Et moi, je vous ſoutiens que cela ne ſe peut pas. Moi, une virtuoſe!

M. DES MAZURES.

Puiſque ce terme vous choque, Mademoiſelle, je vous dirai plus ſimplement, que je vous croyois une ſavante.

ANGÉLIQUE.

Oh! Pour ſavante, cela eſt vrai, cela eſt vrai.

M. DES MAZURES *après l'avoir examinée.*

Hom! C'eſt de quoi je commence à douter. Voyons cependant. Vous ſavez, ſans doute, la Géographie?

ANGÉLIQUE.

Oh, vraiment oui.

M. DES MAZURES.

L'Hiſtoire?

ANGÉLIQUE.

Encore mieux.

M. DES MAZURES.

La Fable?

ANGÉLIQUE.

Sur le bout de mon doigt.

M. DES MAZURES.

La Philosophie ?

ANGÉLIQUE.

Je vous en répons.

M. DES MAZURES.

La Chronologie.

ANGÉLIQUE.

C'est mon fort.

M. DES MAZURES.

Tubieu, vous faites les plus jolis vers du monde !

ANGÉLIQUE.

Ah, ah !

M. DES MAZURES.

Et vous écrivez des lettres ravissantes ?

ANGÉLIQUE.

En doutez-vous ?

M. DES MAZURES.

Oh ça, pour commencer par l'Histoire, lequel aimez-vous mieux d'Alexandre ou de César ? De Scipion ou d'Annibal ?

ANGÉLIQUE.

Je ne connois point ces messieurs-là ; apparemment qu'ils ne sont pas venus ici depuis que je suis de retour de Paris.

M. DES MAZURES.

Ah, nous voilà bien retombés ! Je vois que vous n'êtes pas forte sur l'Histoire Romaine ; peut-être savez-vous mieux celle de France. Combien comptez-vous de rois de France, depuis l'établissement de la Monarchie ?

ANGÉLIQUE.

Combien ?

M. DES MAZURES.

Oui.

ANGÉLIQUE.

Mil sept cens trente-six.

M. DES MAZURES.

Ah, bon ! Mil ſept cent trente-ſix rois !

ANGÉLIQUE.

Aſſurément.

M. DES MAZURES.

Et qui vous a appris cela ?

ANGÉLIQUE.

C'eſt ma nourrice.

M. DES MAZURES.

Sa nourrice lui a appris l'Hiſtoire de France !

ANGÉLIQUE.

Pourquoi non ? Elle m'a appris auſſi l'Hiſtoire de Richard ſans peur, de Robert le Diable, de la Belle Maguelone, & de Pierre de Provence.

M. DES MAZURES.

Voilà une très-belle érudition ! Et de la Fable, qu'en ſavez-vous ?

ANGÉLIQUE.

Je ſai le conte de Peau d'Aſne, de Moitié de Coc, & de Marie Cendron.

M. DES MAZURES *la contrefaiſant.*

Et de Marie Cendron ! Je ne ſai plus que penſer de cette fille-là... Mademoiſelle, ceſſez de plaiſanter, je vous prie, car, ou votre pere & votre mere m'ont trompé, ou certainement vous vous moquez de moi.

ANGÉLIQUE.

Moi, me moquer de Monſieur des Mazures ! Ah ! J'ai trop de reſpect pour lui. Croyez, Monſieur, que je ſuis toute bonne, & que je n'y entens point de fineſſe.

M. DES MAZURES.

Mais vous ſaviez, diſiez-vous, l'Hiſtoire, la Géographie, la Chronologie, la Fable, la Philoſophie. Vous faiſiez des vers charmans, vous écriviez des lettres raviſſantes...

ANGÉLIQUE.

Hélas ! Je le diſois pour vous faire plaiſir.

M. DES MAZURES.

Vous ne savez donc rien ?

ANGÉLIQUE.

Je sai lire passablement, & j'apprens à écrire depuis deux mois.

M. DES MAZURES.

La peste, vous êtes fort avancée ! Mais comme je vous trouve jolie, je vous passe votre ignorance. Ce que vous perdez du côté de l'érudition, vous le regagnez du côté de l'esprit sans doute ; car on dit que vous en avez infiniment.

ANGÉLIQUE.

Infiniment, cela est vrai. Je vous avoue tout bonnement que j'ai de l'esprit comme un ange.

M. DES MAZURES.

Et vous le dites vous-même ?

ANGÉLIQUE.

Pourquoi non ? Est-ce un péché que d'avoir de l'esprit ?

M. DES MAZURES.

Ma foi, si c'en est un, je ne croi pas que vous deviez vous en accuser.

ANGÉLIQUE.

Vous me prenez donc pour une bête ?

M. DES MAZURES.

Cela me paroît ainsi ; mais après ce qu'on m'a dit, je n'ose encore le croire. De grace, ne me cachez plus votre mérite.

*Beau Soleil, adorable Aurore,*
*Vous que j'aime, vous que j'adore,*
*Déployez cet esprit que l'on m'a tant vanté,*
*Et j'enchaîne à vos pieds ma tendre liberté.*

Allons, imitez-moi ; un petit impromptu de votre façon.

ANGÉLIQUE.

Oh, très-volontiers. Je vois qu'il faut vous contenter.

M. DES MAZURES.

Je sentois bien que vous me trompiez. Courage, belle Angélique, étalez enfin toutes vos merveilles.

ANGÉLIQUE *feignant de rêver.*

Un petit moment, s'il vous plaît.

M. DES MAZURES.

Volontiers. Y êtes-vous?

ANGÉLIQUE.

Oui. Écoutez.

M. DES MAZURES.

J'écoute de toutes mes oreilles.

ANGÉLIQUE *d'un air simple.*

*Monsieur, en vérité, vous avez bien de la bonté,*
*Je suis votre servante, très-humble & très-obéissante.*

M. DES MAZURES *à part.*

La peste soit de l'imbécile! Ah! Madame la Baronne, vous m'en donnez à garder!

ANGÉLIQUE.

N'êtes-vous pas content?

M. DES MAZURES.

Charmé, je vous assure.

ANGÉLIQUE.

Vous me ravissez.

M. DES MAZURES.

Tout de bon? J'ai donc le talent de vous plaire?

ANGÉLIQUE

*faisant une révérence courte à chaque question.*

Oui, Monsieur.

M. DES MAZURES.

Oh, Je n'en doute pas. M'aimez-vous, Mademoiselle?

ANGÉLIQUE.

Oui, Monsieur.

M. DES MAZURES.

Et vous souhaitez que je vous épouse?

ANGÉLIQUE.

Oui, Monsieur.

M. DES MAZURES *à part.*

Voilà une fille qui n'eſt point fardée. [*haut.*] Mais on dit que j'ai un rival ?

ANGÉLIQUE.

Oui, Monſieur.

M. DES MAZURES.

Que vous l'aimez de tout votre cœur ?

ANGÉLIQUE.

Oui, Monſieur.

M. DES MAZURES *à part,*

En voici bien d'une autre !... [*haut.*] Et que ſi je vous épouſe, je pourrai bien être...

ANGÉLIQUE

*faiſant une profonde révérence.*

Oui, Monſieur.

M. DES MAZURES *à part.*

Au diable ſoit l'imbécile ! Il n'y a plus moyen d'en douter. C'eſt une idiote. On vouloit m'attraper, mais à bon chat, bon rat. [*haut.*] Mademoiſelle, je ſuis votre ſerviteur ; ſi vous avez beſoin d'un mari, vous pouvez vous pourvoir ailleurs. Ne comptez plus ſur moi.

ANGÉLIQUE.

Vous ne voulez plus m'épouſer ?

M. DES MAZURES.

Non, ſur ma foi.

ANGÉLIQUE.

Oh ! Vous m'épouſerez.

M. DES MAZURES.

Moi ? Moi ? Je vous épouſerois ?

ANGÉLIQUE *d'un ton vif.*

Oui. Vous l'avez promis, & cela ſera.

M. DES MAZURES.

Voilà la preuve complette de ſa bêtiſe.

ANGÉLIQUE *feignant de pleurer.*

Que je ſuis malheureuſe ! Vous me mépriſez, vous me déſeſpérez

déſeſperez ; mais vous ſerez mon mari, ou ... vous direz pourquoi.

M. DES MAZURES.

Oh, cela ne ſera pas difficile. Tubleu, quelle commere, avec ſon innocence !

ANGÉLIQUE.

Allez, vous devriez mourir de honte de me faire un pareil affront. Je m'en vais m'en plaindre à mon papa. Ah, ah, ah.

[ *Elle feint de pleurer & de ſanglotter.*]

M. DES MAZURES.

A votre papa ? Allez, vous êtes bien ſa fille. Auſſi ſpirituelle que lui, tout au moins.

## *SCENE VII.*

LE BARON, LA BARONNE, ANGÉLIQUE, M. DES MAZURES.

LE BARON *à M. Des Mazures.*

EH bien ? N'êtes-vous pas charmé de l'eſprit d'Angélique ?

M. DES MAZURES.

Oh oui, très-charmé. C'eſt un prodige. Vous me l'aviez bien dit.

LA BARONNE.

Que vois-je ? Ma fille toute en pleurs !

M. DES MAZURES *s'eſſuyant le front.*

Et moi tout en eau. Je ſue de la tête aux pieds.

LE BARON.

Comment ? Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

M. DES MAZURES.

Cela veut dire que je n'ai jamais été à pareille fête.

LA BARONNE.

De quelle fête parlez-vous ? Ma fille pleure & soupire ; lui auriez-vous manqué de respect ?

LE BARON.

Est-ce que vous auriez ?... Corbleu, si je le savois !...

M. DES MAZURES.

Je suis venu, j'ai vû, je me suis convaincu.... Cela me suffit.

LA BARONNE.

Et de quoi vous êtes-vous convaincu !

M. DES MAZURES.

Que vous me preniez pour un sot. Mais je vous convaincrai, moi, que je ne le suis pas.

LA BARONNE.

Que veut-il dire, ma fille ? Expliquez-nous cette énigme.

ANGÉLIQUE *pleurant & sanglotant.*

Hélas ! Je n'en ai pas la force. Tout ce que je puis vous répondre, c'est qu'il m'a dit cent impertinences, & qu'il soutient que je suis.... que je suis... J'étouffe, je suffoque, & je me retire.

## SCENE VIII.

LE BARON, LA BARONNE, M. DES MAZURES.

LE BARON.

Dire des impertinences à ma fille ! Vous êtes un mal-avisé, Monsieur des Mazures.

LA BARONNE.

Pour moi, je n'y comprens rien. Expliquez-vous. Quel défaut trouvez-vous en ma fille ? Vous avez dû vous

appercevoir d'abord que ſes ſentimens ſont auſſi élevés que ſon eſprit.

M. DES MAZURES.

*Vous* avez raiſon ; l'un vaut l'autre.

LA BARONNE.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie, mon couſin ?

M. DES MAZURES.

Eh ſi, ma couſine.

LA BARONNE.

Quoi ?

M. DES MAZURES.

Fi, vous dis-je, vous m'aviez vanté votre fille comme une perſonne admirable par ſes graces, par ſes talens, & par ſon eſprit.

LA BARONNE.

Sans doute.

M. DES MAZURES.

Et moi je vous la donne, ſoit dit ſans vous offenſer, pour la plus gauche, la plus ignorante, & la plus imbécille de toutes les créatures.

LA BARONNE.

Êtes-vous devenu fou, mon couſin, de parler ainſi d'une fille comme la nôtre ?

LE BARON.

Corbleu, c'eſt votre portrait que vous faites, & non pas le ſien.

M. DES MAZURES.

Quoi, vous me ſoutiendrez qu'Angélique a de l'eſprit ?

LE BARON.

Cent fois plus que vous, & ce n'eſt pas trop dire.

LA BARONNE.

Perſonne n'en eut jamais plus qu'elle.

M. DES MAZURES.

Oh ! Il faut que vous ou moi nous radottions.

## SCENE IX.

LE BARON, LA BARONNE, M. DES MAZURES, LE COMTE, LA COMTESSE, LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE.

LE COMTE.

A Quoi vous amuſez-vous donc, vous autres ? Eſt-ce que nous ne dînerons point ?

M. DES MAZURES *l'embraſſant.*

Ah, mon cher Comte ! [ *Il chante.*] J'ai perdu l'appétit ; ô douleur ſans pareille !

LE COMTE.

Parbleu, je l'ai donc trouvé, moi ; car je meurs de faim.

LE PRÉSIDENT *au baron.*

Auriez-vous eu quelque altercation ? Vous me paroiſſez tous trois fort altérés.

LE COMTE.

Altérés ! Ils le ſont bien s'ils le ſont plus que moi.

LA PRÉSIDENTE.

Effectivement, je croi qu'il y a ici quelque diſpute.

LE COMTE.

Il ne faut diſputer qu'à qui boira le mieux.

LA COMTESSE.

Faites-nous confidences du fait, & nous vous ajuſterons.

LE COMTE.

Cela s'ajuſtera mieux à table. Cinq ou ſix ſalades applaniſſent bien des difficultés.

M. DES MAZURES.

Monſieur le Comte, un ſceau de vin ne me rendroit pas la joie que j'ai perdue.

LE PRÉSIDENT.

Ne peut-on ſavoir le ſujet de votre affliction ?

LE BARON.

Voici le fait en deux mots. Il eſt devenu fou.

LE COMTE.

Qu'il boive, le vin le rendra ſage.

LE PRÉSIDENT.

Vous avancez un grand paradoxe ; ſi le vin fait perdre la raiſon, comment voulez-vous qu'il la rende ?

LE COMTE.

Vous parlez comme un buveur d'eau que vous êtes, Monſieur le Préſident. Pour moi, je n'ai jamais la tête ſi forte qu'à table, & quand j'ai vuidé mes trois bouteilles, je gouvernerois toute l'Europe.

M. DES MAZURES *d'un ton d'emphaſe.*

*Plût au deſtin que je puſſe aſſez boire,*
*Pour oublier ma déplorable hiſtoire !*
*Mais grace à mon malheur, mon ſort eſt ſi fatal,*
*Que le divin jus de la treille,*
*Soit qu'il m'endorme, ou qu'il m'éveille,*
*Ne ſauroit ſoulager mon mal.*

LA COMTESSE.

Mais que lui eſt-il donc arrivé ?

M. DES MAZURES.

Le cas du monde le plus ſingulier. On me nie ce que j'ai vû, ce que j'ai ſenti.

LE BARON.

Et qu'avez-vous vû ? Qu'avez-vous ſenti ?

M. DES MAZURES.

Ce que vous vouliez me cacher.

LE PRÉSIDENT.

Expliquez-moi l'affaire & je vais vous juger.

M. DES MAZURES.

Voici la queſtion. Monſieur le Baron & Madame ma couſine me ſoutiennent que leur fille eſt un prodige de ſcience & d'eſprit ; & moi je leur ſoutiens que c'eſt un

prodige d'ignorance & de bêtise. Prononcez.

LE PRÉSIDENT.

Comment prononcer sans examen sur deux instances contradictoires ? Il nous faudroit des avocats pour éclaircir la question.

LE COMTE.

Ou plûtôt pour l'embrouiller. Ces messieurs les avocats ont beau faire les importans, ce ne sont que des marchands de crême fouettée. Les sots les payent pour les faire parler, & moi je les payerois pour les faire taire, ces glorieux bavards.

LA BARONNE.

En vérité, j'ai honte que mon cousin, que j'avois vanté pour un homme d'esprit, en témoigne si peu dans cette occasion.

M. DES MAZURES.

Et moi je suis honteux que ma cousine, que je croyois judicieuse & sensée, veuille s'aveugler jusqu'au point de ne pas voir que sa fille n'a aucune des belles qualités qu'elle lui attribue. Je me donne au diable si j'ai jamais rien vû de si stupide que ce prétendu miracle de perfection.

LE BARON.

Par la ventrebleu....

LA BARONNE *au baron*

Point d'emportement, mon cœur. Il nous est facile de nous justifier. Ces Messieurs & ces Dames ont du monde & de l'esprit; je les prens pour juges de notre différend.

LE PRÉSIDENT.

Volontiers. J'appointe la cause. Condamnons la Demoiselle Angélique à comparoître devant la Cour, pour exposer ses qualités & talens, perfections & imperfections, & se voir jugée définitivement. Défense au pere, à la mere, & au futur conjoint, d'assister à l'audience en personne.

LE COMTE.

Ni par avocats. On se passera bien d'eux.

LE PRÉSIDENT.

Et ce, afin que ladite Cour puisse prononcer sans partialité ; telle est notre sentence provisoire. Messieurs & Mesdames, la confirmez-vous ?

LE COMTE.

Oui ; mais à condition, qu'avant que de juger, nous irons tous à la buvette.

LE BARON.

C'est bien dit.

LE COMTE.

J'ajoute encore une clause : C'est que, pendant tout le repas, il ne sera point question de la cause pendante pardevant Nous, & que les procédures ne commenceront qu'après dîner.

LE BARON.

On ne peut pas mieux conseiller. Allons, le dîner nous attend.

M. DES MAZURES *à la compagnie.*

Messieurs & Mesdames, un petit mot avant que de sortir.

*Mes chers amis, allons nous mettre à table.*
*Buvons du vin mousseux jusqu'à la fin du jour ;*
*Et, quand nous serons pleins de ce jus délectable,*
*Nous irons le cuver dans les bras de l'amour.*

LA COMTESSE.

Toujours de l'esprit, Monsieur des Mazures.

M. DES MAZURES.

C'est mon défaut ; je ne saurois m'en corriger.

*Fin du second acte.*

# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, LÉANDRE, L'OLIVE.

LÉANDRE.

NON, je n'ai jamais rien entendu de si plaisant, que le récit de votre conversation avec Monsieur des Mazures. Comment avez-vous pû si bien contrefaire l'innocente, ayant autant d'esprit que vous en avez ?

L'OLIVE.

C'est justement parce que Mademoiselle a beaucoup d'esprit, qu'elle feint si bien de n'en avoir point. Pour jouer le rôle d'innocente, il faut être précisément tout le contraire.

ANGÉLIQUE.

J'avoue que cela m'a coûté. Je suis née si sincere, que je ne me croyois pas capable de me déguiser. Mais que ne fait-on point pour ce qu'on aime ?

LÉANDRE *lui baisant la main.*

Charmante Angélique !

ANGÉLIQUE.

On a raison de dire que l'Amour est un grand maître, & qu'il vient à bout de tout ce qu'il entreprend.

LÉANDRE.

Il nous le prouve d'une façon bien nouvelle. D'une imbécile il fait quelquefois une fille d'esprit ; aujourd'hui, d'une fille d'esprit, il fait une imbécile.

L'OLIVE.

Avouez, Mademoiselle, qu'il n'a pas fait ce miracle-là tout

tout seul, & que la malice y a autant de part que l'amour.

ANGÉLIQUE.

J'en demeure d'accord. Ce m'est un plaisir bien vif de faire mon possible pour me conserver à ce que j'aime; mais c'en est un pour moi bien piquant, de berner un fat que je hais, & de lui jouer un tour qui le rendra ridicule à toute éternité.

L'OLIVE *à Léandre.*

Je ne me trompois pas, comme vous voyez. Je connois les femmes.

ANGÉLIQUE.

Il n'en est pas quitte, & je lui réserve un autre plat de mon métier.

LÉANDRE.

Et quel est ce nouveau ragoût dont vous allez le régaler?

ANGÉLIQUE.

Je vais feindre en sa présence, & devant toute la compagnie, que le désespoir où je suis d'être forcée de l'épouser, me donne des vapeurs noires & me fait devenir folle. Je dirai, je ferai tant d'extravagances, qu'il désirera bien moins d'être mon mari, que je n'ai envie d'être sa femme; c'est le coup de grace que je lui prépare.

LÉANDRE.

Rien n'est mieux imaginé; & vous avez tout l'esprit qu'il faut pour bien jouer ce personnage.

L'OLIVE.

De notre côté, nous lui préparons un petit compliment qu'il trouvera fort incivil, je vous en répons. Et, comme messieurs les poëtes ne sont pas courageux, nous ferons si belle peur à notre homme, qu'il se tiendra trop heureux de renoncer à ses prétentions.

ANGÉLIQUE.

Léandre m'a confié ce projet, & je l'approuve. La question maintenant est de savoir ce qui s'est passé entre mon

pere, ma mere & Monſieur des Mazures, après que je les ai laiſſés enſemble.

LÉANDRE.

N'en avez-vous rien pénétré à table?

ANGÉLIQUE.

Non; car, de peur de me trahir, je ne m'y ſuis pas plûtôt aſſiſe, que j'ai fait ſemblant de me trouver mal; &, ſous ce prétexte, j'ai demandé la permiſſion de me retirer. Mais j'ai mis ma petite ſœur aux écoutes; & il faudra qu'on ſe ſoit bien caché, ſi elle n'a pas découvert le myſtere.

LÉANDRE.

Il eſt vrai qu'elle eſt toute des plus ruſées.

ANGÉLIQUE.

Elle l'eſt à tel point, qu'elle vous a reconnu l'un & l'autre, & qu'elle a pénétré toutes nos manœuvres.

L'OLIVE.

Ah! Morbleu, nous voilà perdus.

ANGÉLIQUE.

Allez, ne craignez rien. Elle eſt auſſi méchante qu'elle eſt fine; & je vous répons qu'elle aura cent fois plus de plaiſir à nous aider à tromper ma mere & Monſieur des Mazures, qu'à leur découvrir que nous les trompons.

L'OLIVE.

La peſte! Quelle petite commere! On en ſera quelque jour une habile femme! Ce ſeroit un meurtre de laiſſer un ſi bon ſujet en Province, il eſt tout fait pour Paris. Mais je croi que la voici. Je ſuis curieux de voir de quelle maniere elle va nous aborder.

## SCENE II.

ANGÉLIQUE, LÉANDRE, L'OLIVE, BABET.

BABET *en souriant.*

Dieu te gard, maître Pierre.

L'OLIVE.

Et vous aussi, Mademoiselle.

BABET

*d'un grand sérieux, & faisant une profonde révérence.*

Votre très-humble servante, Monsieur Nicolas.

LÉANDRE.

Serviteur, serviteur, Mademoiselle Babet.

BABET.

Que faites-vous donc ici tous trois?

L'OLIVE,

Hé! Nous parlons de la pluie & du beau temps.

BABET.

De la pluie & du beau temps? Hom! Vous avez des conversations plus intéressantes que celle-là. Ouais, ma sœur a bien du goût pour les jardiniers! Je croi qu'elle veut apprendre le métier.

L'OLIVE.

Hé bien, nous vous l'apprendrons aussi quand vous serez grande.

BABET.

Quand je serai grande? Allez, allez, toute petite que je suis, j'apprendrois aussi bien que ma sœur; mais il n'y a point de maître ici pour moi.

LÉANDRE.

Pardonnez-moi vraiment. Ne puis-je pas vous instruire en même temps que Mademoiselle?

BABET.

Oh ! Je vous baise les mains. Il me faut un maître à moi toute seule.

L'OLIVE.

Hé bien, je le ferai, moi ; aussi bien ai-je besoin d'une écolière.

BABET.

Oh ! Voyez donc comme il fera mon maître. Je croi que je suis d'aussi bonne maison que ma sœur ; & puisqu'elle se fait instruire par un colonel, je puis bien aspirer du moins à un capitaine.

ANGÉLIQUE.

Paix. Parlez bas, ma petite ; on pourroit vous entendre.

BABET.

Ne craignez rien, nous sommes en sûreté. Tout le monde est encore à table. Monsieur le Comte des Guerets s'est enyvré dès le potage ; & il fait tant de fracas, tant de fracas, qu'on n'entendroit pas tonner dans la salle. Ainsi, parlons librement de nos petites affaires.

ANGELIQUE.

Hé bien, ma chere, quelles nouvelles nous direz-vous ? De quoi s'est-on entretenu ?

BABET.

On n'a parlé que de vous. Quel tapage ! [*Fort vîte.*] Vous êtes cause que mon papa gronde maman ; maman gronde Monsieur des Mazures ; Monsieur des Mazures leur répond en vers ; Madame la Comtesse le seconde en battant des mains, Monsieur le Président en parlant latin, Madame la Présidente en jargon précieux, & Monsieur le Comte en jurant comme un possédé.

ANGELIQUE.

Ainsi me voilà reconnue pour une imbécile, & déclarée telle sur la parole de Monsieur des Mazures ?

BABET.

Oh ! Monsieur le Président dit que ce n'est que par pro-

vision; qu'on vous jugera tantôt, après un mûr examen; & qu'il y a des commissaires nommés pour cela.

L'OLIVE.

Parbleu, cela est bouffon! Et qui sont-ils, ces commissaires?

BABET.

Dame, c'est Monsieur le Comte, Madame la Comtesse, Monsieur le Président, & sa chere épouse.

ANGÉLIQUE.

Tant mieux. Ceci me fait naître une idée. Pour mieux brouiller Monsieur des Mazures avec mon pere & ma mere, bien loin de faire l'imbécile en présence de mes juges, je vais prendre devant eux un ton si sublime, que mon Phœbus leur fera croire que je suis le plus bel esprit du monde. Vous savez que les galimathias pédantesques imposent infiniment aux provinciaux. Ils soutiendront à Monsieur des Mazures qu'il s'est trompé sur mon sujet; tandis que Babet, que je viens d'instruire, le confirmera dans l'opinion que je suis une idiote; ce qui va former un embrouillement, dont s'ensuivra la rupture que nous desirons.

LÉANDRE.

Nos affaires prennent un bon tour.

BABET.

Je vous en répons. A chaque mot que dit Monsieur des Mazures, maman jette sur lui des regards terribles; & mon papa qui est déja entre deux vins, & qui n'est pas bon quand il a bû, lui a dit tantôt... Mais j'entens un grand bruit. On se leve de table. Voici notre homme. Retirez-vous & laissez-moi faire.

ANGÉLIQUE.

Souvenez-vous bien de mes instructions.

BABET.

Fiez-vous à moi, je jouerai mon rôle aussi bien que vous.

## SCENE III.

BABET *ſeule.*

OUi, oui, je me tirerai bien d'affaire. Quand il s'agit de mentir, je ne ſuis jamais embarraſſée.

## SCENE IV.

BABET, M. DES MAZURES.

M. DES MAZURES *à part.*

VOici Babet fort à propos; il faut que je la queſtionne un peu. [*haut.*] Hé, bon jour, ma petite maman. Que faites-vous donc ici toute ſeule?

BABET.

Pas grand-choſe. Je m'ennuie.

M. DES MAZURES.

Vous vous ennuyez? Pauvre enfant! Hé bien, jaſons enſemble, cela vous déſennuira.

BABET.

Voyons. Qu'avez-vous à me dire?

M. DES MAZURES.

Ah mais, je vous dirai que vous êtes fort jolie.

BABET.

Tout de bon, trouvez-vous cela?

M. DES MAZURES.

Aſſurément. Et, ſi vous voulez, je vous ferai l'amour.

BABET.

On dit que je ſuis encore trop petite; mais, patience, je prendrai.

M. DES MAZURES.

Que je ſois un coquin, ſi je ne vous trouve plus belle que votre ſœur aînée.

BABET.

En vérité, je croi que vous avez raiſon.

M. DES MAZURES.

Et je vais gager cent piſtoles, que vous avez cent fois plus d'eſprit qu'elle.

BABET.

Oh, vous pouvez gager, je vous répons que vous gagnerez. Je ne ſuis qu'une enfant; mais, entre nous, je ſais fort bien que ma pauvre ſœur n'eſt qu'une bête.

M. DES MAZURES.

Parbleu, on a bien raiſon de dire que la vérité ſort de la bouche des enfans! Mais, dites-moi, ma charmante, votre pere & votre mere ſont-ils perſuadés comme vous, que votre ſœur n'a point d'eſprit?

BABET.

Oh, que vous en ſavez long! Mais je vous vois venir: Vous voulez me tirer les vers du nez. A d'autres; vous ne m'y tenez pas.

M. DES MAZURES.

Non, ſérieuſement; dites-moi ce que vous ſavez ſadeſſus, & je vous promets que je planterai là votre ſœur, & que je vous épouſerai dans deux ans.

BABET.

Oui! Oh, je vais donc vous découvrir tout le myſtere, pourvû que vous me promettiez de ne pas faire ſemblant que je vous aye parlé.

M. DES MAZURES.

Je vous jure...

BABET.

Ah, ne jurez pas; vous me feriez peur.

M. DES MAZURES.

Hé bien, je vous donne ma parole de gentilhomme, que perſonne ne ſaura ce que vous m'aurez dit.

BABET.

Cela suffit. Mais voyez; je vous prie, si personne ne nous écoute.

M. DES MAZURES.

Je m'en vais regarder de tous les côtés.

BABET *à part.*

Et moi, je m'en vais t'en donner de toutes les couleurs.

M. DES MAZURES.

Oh ça, nous sommes parfaitement seuls. Ne me cachez rien, ma petite poule.

BABET.

Je m'en ferois conscience. Il n'y a rien de plus vrai que ma sœur est imbécile.

M. DES MAZURES.

Je l'ai bien senti d'abord. Testebleu, que j'ai bon nez!

BABET.

Elle avoit près de douze ans, qu'elle ne pouvoit encore ni marcher, ni parler.

M. DES MAZURES.

Oh! Oh! Je ne savois pas celui-là.

BABET.

C'est à cause de cela que mon papa & maman l'envoyerent à Paris, afin que ma tante la fit un peu dégourdir.

M. DES MAZURES.

Fort bien. Voilà encore ce qu'on m'avoit caché.

BABET.

Ma tante eut toutes les peines du monde à la faire parler; mais, dès qu'elle fut parler, ma tante auroit voulu qu'elle fût redevenue muette.

M. DES MAZURES.

A cause de sa bêtise?

BABET.

Vous l'avez deviné. Il venoit tous les jours de beaux Messieurs chez ma tante.

M. DES MAZURES.

Eh bien?

BABET.

Eh bien, elle les prioit de donner de l'eſprit à ma ſœur. Croiriez-vous bien qu'ils n'en ont jamais pû venir à bout?

M. DES MAZURES.

Parbleu, voilà une bêtiſe bien incurable!

BABET.

Aſſurément; car, lorſque nous ſommes revenus ici, mon papa & maman l'ont trouvée encore plus ſotte que quand elle en eſt partie.

M. DES MAZURES.

Cependant ils prétendoient me perſuader qu'elle avoit de l'eſprit comme un ange.

BABET.

C'eſt qu'ils vouloient vous attraper, pour s'en défaire.

M. DES MAZURES.

Je m'en ſuis douté. Que je ſuis heureux d'avoir tant d'eſprit!

BABET.

Comme ils ne ſe défient pas de moi, parce que je ſuis une enfant, ils diſent devant moi tout ce qu'ils penſent. Ah, qu'ils ſont fâchés que ma ſœur ait eu une converſation avec vous! Ils comptoient que vous les croiriez ſur leur parole, & que vous l'épouſeriez avant que d'avoir ſondé ſon eſprit, ou que vous la trouveriez aſſez jolie pour paſſer ſur ſa bêtiſe.

M. DES MAZURES.

Diable! Que je n'étois pas ſi ſot! On n'attrape pas comme cela le Seigneur des Mazures. A qui vendent-ils leurs coquilles?

BABET.

Oh ça, vous voilà bien inſtruit. Si vous me trahiſſez, je ne vous dirai plus rien.

M. DES MAZURES.

Comptez, mon petit ange, que j'aimerois mieux mourir, que de vous commettre.

BABET.

Vous feriez cause qu'on me fouetteroit jusqu'au sang.

M. DES MAZURES.

Ne craignez rien, belle Babet. Je ferai semblant d'ignorer tout, mais je profiterai de ce que vous me dites.

BABET.

Oh, pour cela, vous ferez fort bien. Croyez-moi, je vous parle en amie, ne songez plus à ma sœur, elle ne vous convient point; & je crois, sans vanité, que je ferai mieux votre affaire.

M. DES MAZURES.

Oui, mon cher cœur, vous avez tout l'esprit qu'il me faut. Plût au ciel que vous eussiez l'âge de votre sœur, je vous épouserois tout à l'heure.

BABET.

Hé bien, je vais me dépêcher de devenir grande. Adieu, Monsieur, je me retire au plus vîte; car, si on nous trouvoit ensemble, on soupçonneroit quelque chose.

M. DES MAZURES.

Avant que nous nous séparions, il faut que je vous baise.

BABET *lui faisant la révérence.*

Oh non, je ne donne rien d'avance. Remettons cela après notre mariage.

[*Elle lui fait plusieurs révérences; & quand il est tourné, elle lui fait les cornes. Il se retourne vers elle, & elle lui fait une autre révérence, & s'enfuit.*]

## SCENE V.

M. DES MAZURES *seul.*

Dieu merci, me voilà bien au fait, & par une voie qui ne peut m'être ſuſpecte. Il n'y a point de doute préſentement, que ma bonne couſine n'eût formé le deſſein de m'attraper comme un ſot. Ce vieux fou de Baron vouloit ſe mettre auſſi de la partie. Mais, parbleu, ils ſeront attrapés eux-mêmes, car je n'épouſerai point leur ſotte fille, m'y voilà déterminé. Pour les mieux punir encore, & pour me juſtifier, je veux que la compagnie ſoit convaincue de l'imbécilité d'Angélique; cela me donnnera un prétexte plauſible, pour rompre tous mes engagemens.

## SCENE VI.

M. DES MAZURES, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Les beaux eſprits cherchent toujours la ſolitude, & moi je cherche toujours les beaux eſprits. A quoi rêviez-vous? Étiez-vous occupé de votre maîtreſſe, ou de quelque ouvrage nouveau? Vous ne dites rien!

M. DES MAZURES *après avoir un peu rêvé.*

*Si ma belle maîtreſſe*
*Avoit autant d'appas que la belle Comteſſe,*
*J'y rêverois ſans ceſſe.*

LA COMTESSE.

Ah ! Que cela eſt joli, que cela eſt poli ! Je veux retenir ces paroles-là, pour les faire mettre en muſique.

*Si ma belle maîtreſſe*
*Avoit autant d'appas que la belle Comteſſe,*
*J'y rêverois ſans ceſſe.*

Voilà, ſans contredit, le plus beau morceau que vous ayez jamais fait.

M. DES MAZURES.

*Palſangbleu, j'en ferois bien d'autres*
*Sur des appas comme les vôtres.*

LA COMTESSE.

Encore, Ce palſangbleu eſt impayable ; c'eſt un petit tour cavalier qui frappe, qui ſaiſit. J'aime les tours cavaliers. En vérité, vous êtes un homme prodigieux.

M. DES MAZURES.

Oh ! Je le ſai bien, Madame.

LA COMTESSE.

Non, je ne me dédis point de ce que je vous ai dit ce matin : Il n'y a que les gens de qualité qui ſachent faire des vers ; tous les autres poëtes me paroiſſent des pédans. Ces Corneilles, ces Racines, ces Boileaux, par exemple, ont par-ci, par-là, de beaux endroits ; mais cela eſt ſi guindé, ſi haut monté ! Ils ne diſent point de jolies choſes, & ils ne veulent point avoir d'eſprit. Je gage qu'ils ne faiſoient point d'impromptus comme vous.

M. DES MAZURES.

Oh ! Pour celui-là, je vous en répons. C'eſt un talent que le ciel n'accorde pas deux fois en un ſiécle.

LA COMTESSE.

Pour moi, je tiens que vous êtes le phénix du nôtre.

Je veux abſolument que vous m'appreniez à faire des impromptus.

M. DES MAZURES.

De tout mon cœur. Je croi que vous y réuſſirez à merveille. Il ne faut que de la vivacité & de la hardieſſe.

LA COMTESSE.

Dieu merci, j'en ſuis bien pourvûe. J'ai de la théorie, il ne me manque que la pratique.

M. DES MAZURES.

Je vous la donnerai. Deux ou trois leçons vous rendront plus habile que moi.

LA COMTESSE.

Vous aurez du moins une écoliere bien docile. Eſſayons un peu ſi j'ai quelque diſpoſition. Quel ſujet prendrons-nous ?

M. DES MAZURES.

Faiſons une petite églogue amoureuſe, entre un Berger & une Bergere ; vous ſerez la Bergere Cloris, & je ſerai le Berger Tyrcis.

LA COMTESSE.

Rien n'eſt mieux penſé. Il faut prendre apparemment un ton bien tendre.

M. DES MAZURES.

A fendre les pierres. Mais, malgré la tendreſſe, il faut que l'eſprit domine ; de l'eſprit à chaque hémiſtiche.

LA COMTESSE.

Vous avez raiſon ; c'eſt le goût des auteurs à la mode. Suppoſons donc, par exemple, que nous nous aimons tendrement vous & moi.

M. DES MAZURES *l'embraſſant.*

Oui, ſuppoſons cela, ma belle Comteſſe.

LA COMTESSE.

Et que nous nous exprimons notre amour en gardant nos moutons. Nous ſommes couchés nonchalemment ſur un verd gaſon, à l'ombre d'un ormeau, le long d'un clair

ruiſſeau. Notre paſſion eſt ſi violente, qu'elle nous ôte la parole; mais nos tendres regards expriment nos deſirs. Enfin, cédant aux tranſports les plus doux... vous rompez le ſilence, pour me faire mieux comprendre l'excès de votre amour.

M. DES MAZURES.

Vous y voilà. Parbleu, quand je vous aurois donné le ſujet, il ne ſeroit pas mieux imaginé.

LA COMTESSE.

Allons, commencez, mon Berger.

M. DES MAZURES.

M'y voici.

*Ah! Plaignez mon malheur, trop aimable Bergere,*
*Le loup m'a dérobé ma brebis la plus chere.*

LA COMTESSE.

Ah, Berger!... Voila mon mari!

M. DES MAZURES.

Le vilain berger!

LA COMTESSE.

Il vient bien mal à propos. Que ne nous laiſſoit-il le temps de finir!

## *SCENE VII.*

LE COMTE, LA COMTESSE, M. DES MAZURES.

LE COMTE *yvre.*

Comment, morbleu! Monſieur des Mazures tête-à-tête avec ma femme?

M. DES MAZURES.

C'eſt que je lui donnois une petite leçon.

LE COMTE.

Une petite leçon ! Tètebleu, ma femme n'a que faire de leçons ; je la trouve assez savante, entendez-vous ?

LA COMTESSE *à M. des Mazures.*

Laissez-le dire. Quand il est yvre, il est jaloux comme un tygre.

LE COMTE.

Écoutez, Madame la Comtesse, je vous apprens une chose que vous oubliez peut-être ; c'est que vous êtes ma femme.

LA COMTESSE.

Vous m'en faites quelquefois souvenir, Monsieur le Comte.

LE COMTE.

J'ai encore un petit avis à vous donner ; c'est que j'ai le malheur, moi qui vous parle, de ne pouvoir souffrir, ni les vers, ni ceux qui les font.

M. DES MAZURES.

Hé bien, Monsieur, on ne forcera pas votre goût là-dessus.

LE COMTE.

Ces Messieurs les Poëtes se donnent des licences quelquefois ; & moi, je prens quelquefois la liberté... de les corriger.

M. DES MAZURES.

Il y a Poëtes & Poëtes, Monsieur le Comte ; & je ne suis pas de ceux qu'on traite si cavalierement.

LA COMTESSE *se mettant entr'eux d'eux.*

Eh, mon Dieu ! Ils vont se couper la gorge.

M. DES MAZURES.

Ne craignez rien, Madame ; j'ai de la prudence, & j'excuse le vin.

LE COMTE.

Écoute, mon pauvre des Mazures, tu te crois le premier homme du monde ; mais je t'avertis charitablement que tu n'es qu'un fat. *In vino veritas.*

M. DES MAZURES.

Au moins, ſi je ne me fâche pas, c'eſt pour l'amour de vous, Madame la Comteſſe.

LA COMTESSE.

Je vous en ſuis obligée. Avalez cela tout doucement, je vous en tiendrai compte.

LE COMTE.

Oui, oui, avalle mon ami; les Poëtes en avallent bien d'autres.

LA COMTESSE.

De grace, mon cher Comte, conſidérez que Monſieur des Mazures eſt un homme de condition.

M. DES MAZURES.

Oui, Monſieur, vous vous nommez Monſieur le Comte; & je puis me faire appeller Monſieur le Baron quand il me plaira.

LE COMTE.

Tu feras donc le Baron de la Craſſe.

M. DES MAZURES.

Morbleu!... Je me ſai bon gré d'être auſſi ſage que je le ſuis.

LA COMTESSE.

De grace, ſouvenez-vous que Monſieur des Mazures eſt de vos amis.

LE COMTE.

Je m'en ſouviendrai quand il ne ſera pas tant des vôtres. Comment, ventrebleu, tapis que je fais les honneurs de la table, & que je m'enyvre de bonne foi, vous me quittez en tapinois, pour venir coquetter avec ce buveur d'eau?

LA COMTESSE.

Je vous jure que rien n'eſt plus innocent. Nous faiſions un impromptu.

LE COMTE *frapant du pied & de la canne.*

Un impromptu, têtebleu! Madame la Comteſſe, je veux que vous ne faſſiez des impromptus qu'avec moi.

LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Hélas! Je ne demanderois pas mieux; mais vous n'êtes pas poëte comme Monsieur des Mazures.

LE COMTE.

Qu'il aille faire des impromptus avec Angélique.

M. DES MAZURES.

Eh, le moyen? C'est une imbécile.

LE COMTE.

Tant mieux pour toi, mon ami; tu es plus bête qu'elle, de vouloir qu'elle ait de l'esprit. Plût à Dieu que ma femme fût une sote, elle ne seroit pas si friande de l'impromptu.

## *SCENE VIII.*

LA PRÉSIDENTE, LE COMTE, LA COMTESSE, M. DES MAZURES.

LA PRÉSIDENTE.

Eh bien, quand tiendrons-nous notre siége, pour juger Mademoiselle Angélique?

LE COMTE.

Quand il vous plaira, ma chere Présidente. J'ai été à la buvette, & me voilà prêt à juger.

LA PRÉSIDENTE *à la comtesse.*

Ah, bon Dieu! Qu'il est yvre!

LA COMTESSE.

Nous ne le savons que trop.

LE COMTE *à la présidente.*

Je serai toujours de votre avis, pourvû que vous soyez toujours du mien.

LA PRÉSIDENTE.

Je ne m'engage point à cela; & je veux me conserver

la liberté d'opiner, suivant les matieres qui se présentent.

LE COMTE.

Dites-moi un peu, ma Princesse, où est votre benêt de mari ?

LA PRÉSIDENTE.

Mon benêt de mari, Monsieur le Comte ? Vous me permettrez de vous dire que mon cher époux ne mérite point cette épithéte ridicule, & que les plus pures lumieres de la raison & de l'équité, ne peuvent discerner en lui qu'un magistrat très-accompli.

LE COMTE.

Voilà une fort belle phrase, Madame la Présidente ; mais, avec tout cela, Monsieur votre cher époux est un fort vilain Monsieur.

LA PRÉSIDENTE.

Tel qu'il est, Monsieur, vous lui devez plus d'égards, & à moi plus de respect ; & je vous déclare que, selon mon idée, Monsieur le Président vaut bien Monsieur le Comte.

M. DES MAZURES *à la présidente.*

Brave.

LE COMTE.

Oh ! Doucement, ma Princesse. Je veux vous désabuser, & vous faire sentir la différence qu'il y a entre un Comte & un Président. Pour vous en convaincre, ma Reine, je vous propose gracieusement un tour de promenade dans le petit bois.

LA PRÉSIDENTE.

Dans le petit bois ! Avec vous seul ? Vous aurez la bonté de savoir, Monsieur le Comte, que je n'ai jamais de tête à tête qu'avec mon cher époux.

LE COMTE.

Oh bien, ma chere épouse n'est pas si scrupuleuse ; car

je viens de la trouver nez à nez avec Monsieur des Mazures.

LA COMTESSE.

Quel mal y a-t-il à cela? Monsieur des Mazures est un homme sans conséquence.

LE COMTE.

Morbleu, je me défie de ces hommes sans conséquence.

LA PRÉSIDENTE.

Vous avez tort: ses pensées sont si sublimes, si épurées, si dégagées de la matiere, qu'il n'est jamais question avec lui, que de ce qui a rapport à l'esprit.

LE COMTE.

Madame la Comtesse aime beaucoup l'esprit, j'en demeure d'accord; mais fiez-vous en à moi, elle n'est point fâchée que...

LA COMTESSE.

Je n'oublirai point tous vos outrages, Monsieur, & vous m'en ferez raison quand vous aurez dormi.

LE COMTE.

Oui, oui, quand j'aurai dormi, je vous ferai raison. En attendant, Madame la Présidente va me faire raison de vous.

LA PRÉSIDENTE.

Moi?

LE COMTE.

Vous-même.

LA PRÉSIDENTE.

Et à propos de quoi, s'il vous plaît?

LE COMTE.

Vous me vengerez de l'activité de ma femme; & moi je vous vengerai de l'indolence de votre mari.

LA PRÉSIDENTE.

En vérité, mes oreilles sont furieusement scandalisées de vos termes; tous mes sens se révoltent; je frissonne depuis la tête jusqu'aux pieds; & si vous continuez, je m'en vais m'évanouir.

LE COMTE.

A votre aise, ma Princesse. Voici un fauteuil. Il faut que je vous embrasse pour hâter l'évanouissement.

LA COMTESSE.

En ma présence?

LA PRÉSIDENTE, (*le Président paroît.*)

Ah, quelle insulte! Encore si ce n'étoit pas devant Madame la Comtesse!

## SCENE IX.

LE COMTE, LA COMTESSE, M. DES MAZURES, LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE.

LE PRÉSIDENT.

Que vois-je?

LA PRÉSIDENTE.

Ah, mon cher époux, que vous venez à propos!

LE COMTE.

Très-mal à propos, au contraire. Qui diable vous demande ici? Qu'y venez-vous faire?

LE PRÉSIDENT.

Comment, ce que j'y viens faire? Embrasser ma chere épouse!

LE COMTE.

Hé bien, embrassez la mienne.

M. DES MAZURES.

Voilà une voie d'accommodement.

LE PRÉSIDENT.

Morbleu, Monsieur, je n'entens point de raillerie là-dessus; & je vous ferai voir que ce n'est pas à gens comme nous qu'il faut vous jouer.

LE COMTE.

Eh fi, vous jurez, Monſieur le Préſident; Ah, qu'il vous ſied mal d'être jaloux.

LE PRÉSIDENT

Ventrebleu, cela me ſied auſſi bien qu'à vous, Monſieur le Comte.

LE COMTE.

Il y a de la différence; nous ne ſommes pas patiens, nous autres gens d'épée; mais un homme de robe doit ſe poſſéder, & voir tout ſans ſortir de ſa gravité.

LE PRÉSIDENT.

Il n'y a point de gravité qui tienne contre des offenſes de cette nature; & j'en veux avoir raiſon.

LE COMTE.

Oh, volontiers, ſuivez-moi. Mais à propos, vous n'avez point d'épée. Prenez celle de Monſieur des Mazures; auſſi bien ne s'en ſert-il pas.

M. DES MAZURES *à la comteſſe.*

Je vous ſacrifie toutes les inſultes qu'il me fait.

LA COMTESSE.

Je m'en ſouviendrai.

LE PRÉSIDENT.

Ce n'eſt pas avec l'épée que je me bats, c'eſt avec la plume. Nous ferons des écritures, Monſieur le Comte. Nous ferons des écritures.

LE COMTE.

Et moi je ferai tapage, Monſieur le Préſident, je ferai tapage, ſi vous m'échauffez les oreilles.

## SCENE X.

LE COMTE, LA COMTESSE, LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, M. DES MAZURES, LE BARON *yvre*, LA BARONNE.

LA BARONNE.

QUel bruit! Quel tintamare! Je croi, Dieu me pardonne, qu'on ſe querelle ici.

M. DES MAZURES.

C'eſt Monſieur le Comte qui fait des ſiennes. Il m'a accommodé de toutes piéces, & le voilà préſentement après Monſieur le Préſident. Ils en viendront à quelque extrémité, ſi on n'y met ordre.

LE BARON *yvre*.

Paix-là, de par tous les diables, Meſſieurs. Apparemment que Monſieur le Préſident eſt yvre.

LE PRÉSIDENT.

Moi? Je n'ai preſque bû que de l'eau.

LE BARON.

Allons, allons, il y a du vin ſur jeu. Mes amis, je ſuis ravi de vous avoir ici; mais je vous avertis que je n'aime point les yvrognes. Je veux la paix & la ſobriété dans ma maiſon. Point de ſcandale, Monſieur le Préſident.

LE PRÉSIDENT.

La remontrance eſt merveilleuſe.

LA COMTESSE *à la baronne.*

Je m'apperçois que Monſieur le Baron s'eſt auſſi bien accommodé que Monſieur le Comte.

LA BARONNE.

LA BARONNE.

Que je ſache un peu le ſujet de vos différends. J'ajuſterai cela en quatre mots.

M. DES MAZURES.

Monſieur le Comte a voulu prendre des libertés avec Madame, & Monſieur ſon époux ne l'a pas trouvé bon.

LE BARON.

Il a tort; Monſieur le Comte lui faiſoit trop d'honneur; & je ſoutiens....

LA BARONNE *au préſident.*

Si vous m'en croyez, au lieu de vous fâcher....

LE BARON.

Paix, Madame la Baronne; quand je parle, c'eſt à vous à vous taire. Je ſuis le maître chez moi. Qu'il ne vous arrive plus de m'interrompre.

LA COMTESSE *à la baronne.*

Apparemment que Monſieur le Baron n'a pas meilleur vin que mon mari.

LA BARONNE.

Quand il eſt yvre, je ne puis plus le gouverner.

LE BARON.

Je diſois donc... mais non, je ne diſois pas... pardonnez-moi, je diſois... De quoi parlions-nous?

LA BARONNE.

De la querelle de Monſieur le Comte, & de Monſieur le Préſident.

LE BARON.

Ah, oui, cela eſt fort judicieuſement penſé, fort ſubtilement remarqué, Madame la Baronne. Or eſt-il que Monſieur le Comte eſt noble; par conſéquent il eſt en droit de careſſer Madame la Préſidente.

LE PRÉSIDENT.

De la careſſer?

LE BARON.

Oui, & à votre barbe, Monſieur le Préſident.

LE COMTE.

Vien que je t'embraſſe, mon vieux Baron, tu es le dernier des Romains.

LE BARON.

Franchement, j'ai de la vertu; mais parlons d'affaire ſérieuſe.

LE COMTE.

Volontiers, je ſuis en état de te donner de bons conſeils.

LE BARON.

Ne trouves-tu pas que ma fille a plus d'eſprit que ce vilain Monſieur des Mazures?

LE COMTE.

Aſſurément. Ne la donne point à cet animal-là.

M. DES MAZURES.

Vous voyez comme ils me traitent, ma couſine.

LA BARONNE.

Ils ſont yvres; cela excuſe tout.

LE COMTE.

Écoute-moi attentivement. Mon avis ſeroit...

LE BARON.

On ne peut pas raiſonner plus juſte, & ce que tu dis eſt ſans réplique; car l'expérience nous apprend... qu'il n'y a rien de ſi naturel... que d'embraſſer une Préſidente.

LA PRÉSIDENTE.

Bon, j'avois bien affaire là, moi.

LE BARON.

Et comme tu le dis fort à propos, puiſque Monſieur des Mazures eſt un poëte, il faut le faire déguerpir.

LE COMTE.

Ou le jetter par les fenêtres; voilà mon avis.

LE BARON.

LE BARON.

Je te remercie. J'en profiterai. Allons boire là-dessus.

LE COMTE.

Taupe.

*[Ils sortent en se tenant embrassés & en chancellant.]*

## *SCENE XI.*

LA COMTESSE, LA BARONNE, LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, M. DES MAZURES.

M. DES MAZURES.

ILs vont s'achever de peindre, & je ne ferai pas en sûreté.

LA BARONNE.

Ne craignez rien, les Dames vous prennent sous leur sauve-garde. D'ailleurs, je vous répons que dans une heure, ils auront plus envie de dormir, que de se battre. Profitons du repos qu'ils nous laissent, pour examiner qui a tort de vous ou de moi, au sujet d'Angélique.

M. DES MAZURES.

Quoi, ma cousine, vous y revenez? Vous osez encore me soutenir qu'elle a de l'esprit? Ou plûtôt, vous n'avouez pas de bonne foi qu'elle n'est qu'une bête?

LA BARONNE.

Allez, vous devriez mourir de honte du mauvais goût, ou du mauvais cœur que vous faites paroître.

M. DES MAZURES.

Ne nous emportons point, Madame la Baronne; si je voulois vous dire tout ce que je sai, je me justifierois aisément à vos dépens; mais je veux vous épargner cette

confusion, & je laisse à vos amis & aux miens, le soin de nous rendre justice.

LA BARONNE.

Voici ma fille; retirons-nous, mon cousin, & laissons aux juges le loisir d'examiner le procès, & de prononcer.

## SCENE XII.

LE PRÉSIDENT, [*il est assis entre elles deux.*] LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE.

*Angélique entre d'un air grave, en faisant de profondes & gracieuses révérences au Président, à la Présidente & à la Comtesse.*

LE PRÉSIDENT *à la Comtesse.*

OH, oh! Ce n'est point là l'abord d'une imbécile.

LA COMTESSE *au président.*

Ni d'une personne aussi maussade qu'on nous l'a dépeinte.

LA PRÉSIDENTE.

Au contraire, elle a tout-à-fait bon air; écoutons ce qu'elle va dire.

ANGÉLIQUE.

On m'ordonne de comparoître devant mes Juges, & j'obéis avec soumission.

LE PRÉSIDENT.

Comment donc? Mais voilà un début dont je suis très-content.

LA PRÉSIDENTE.

Et moi aussi, je vous assure.

LA COMTESSE.

J'en augure très-bien.

ANGÉLIQUE.

Vous êtes ici, Monsieur & Mesdames, pour porter un jugement sur mon esprit.

LE PRÉSIDENT.

Oui, nous nous y sommes engagés.

ANGÉLIQUE.

L'entreprise est un peu hardie, Monsieur le Président; vous dont la profession est de juger, ne sentez-vous pas qu'elle est bien scabreuse, & qu'elle expose à d'étranges bévues?

LE PRÉSIDENT *à la comtesse.*

Voilà une question qui m'embarrasse, & me surprend.

ANGÉLIQUE.

Et vous, Mesdames, qui voulez aussi juger des autres, parlez en conscience, pourriez-vous bien juger de vous-mêmes?

LA PRÉSIDENTE *à la comtesse.*

Quelle innocente! Qu'en dites-vous, Madame?

LA COMTESSE.

Que jamais idiotte ne fit une pareille apostrophe.

ANGÉLIQUE.

Vous voulez juger de moi! Mais pour juger sainement, il faut une grande étendue de connoissances; encore est-il bien douteux qu'il y en ait de certaines.

LE PRÉSIDENT *à la comtesse.*

Je tombe de mon haut.

LA COMTESSE.

Et moi des nues.

ANGÉLIQUE.

Avant donc que vous entrepreniez de prononcer sur mon sujet, je demande préalablement que vous examiniez avec moi nos connoissances en général, les dégrés de

ces connoiſſances, leur étendue, leur réalité. Que nous convenions de ce que c'eſt que la vérité, & ſi la vérité ſe trouve effectivement. Après quoi nous traiterons des propoſitions univerſelles, des maximes, des propoſitions frivoles, & de la foibleſſe ou de la ſolidité de nos lumieres.

LE PRÉSIDENT.

Je ne ſai plus où j'en ſuis. Eſt-ce que je rêve ?

LA PRÉSIDENTE.

Je ſuis effrayée de ſon eſprit.

LA COMTESSE.

C'eſt un prodige.

ANGÉLIQUE.

Quelques perſonnes tiennent pour vérité, que l'homme naît avec certains principes innés, certaines notions primitives, certains caracteres qui ſont comme gravés dans ſon eſprit, dès le premier inſtant de ſon exiſtence. Pour moi, j'ai long-temps examiné ce ſentiment, & j'entreprens de le combattre, de le réfuter, de l'anéantir, ſi vous avez la patience de m'écouter.

LE PRÉSIDENT.

Mademoiſelle, diſpenſez-vous de cette diſcuſſion. Nous ſommes convaincus de la foibleſſe de nos connoiſſances, & déja preſque perſuadés de l'étendue des vôtres. Tout ſe réduit à un point fort ſimple : ſavoir, ſi vous avez de l'eſprit, ou ſi vous n'en avez pas.

ANGÉLIQUE.

Hé ! Comment le connoîtrez-vous ? Définiſſez-moi l'eſprit, premierement; & ſi je ſuis contente de votre définition, je verrai ſi vous êtes capable de juger ſi j'ai de l'eſprit, ou ſi je n'en ai pas. Car il ne ſuffit pas de dire des mots, il faut leur attacher des idées, & convenir de celles qui leur ſont propres : mais c'eſt ce que la plûpart des hommes négligent. De-là procéde la témérité, la

fausseté de leurs jugemens. Ils apprennent les mots, à la vérité, mais ignorant les vraies idées avec lesquelles ces mots ont leur liaison, ils forment des sons vuides de sens, & parlent comme des perroquets. Quoi! Vous me regardez tous trois sans rien dire?... Qu'avez-vous à me répondre?

LE PRÉSIDENT.

Qu'il faut que Monsieur des Mazures ait perdu l'esprit, puisqu'il ose dire que vous êtes une bête.

LA COMTESSE.

Je le croyois un grand homme; mais me voilà bien désabusée.

LA PRÉSIDENTE.

Pour moi, je suis si saisie d'étonnement, que peu s'en faut que je ne m'évanouisse encore.

LE PRÉSIDENT.

Je vous suivrai de près, ma chere épouse; car j'avoue que je suis si frappé, que je ne me possede plus.

ANGÉLIQUE.

Peu de chose vous étonne, à ce que je vois.... Mais si je vous disois...

LA PRÉSIDENTE.

Ma belle Demoiselle, passons sur ces matieres sublimes, & dites-nous tout simplement...

ANGÉLIQUE.

Que voulez-vous que je vous dise? Me laisserai-je juger par des gens qui n'ont point de logique? qui ne peuvent faire la distinction des idées réelles & chimériques, des idées complettes & incomplettes, des vraies & des fausses idées, de la liaison des idées?

LE PRÉSIDENT.

Ayez la bonté de considerer...

ANGÉLIQUE.

Oui, je le veux bien, considérons d'abord ce que c'est

que l'esprit : cela pourra nous conduire à des raisonnemens justes sur la mémoire, sur le jugement & sur la raison. Ensuite nous nous convaincrons par des applications judicieuses, & par des exemples célébres, que les uns ont beaucoup de mémoire, & n'ont point de jugement ; que les autres ont du jugement, & n'ont point de mémoire ; & qu'une troisiéme espéce très-commune de nos jours, brille infiniment par l'esprit, sans avoir une once de raison, ni de jugement. Je connois des auteurs très-fameux qui sont de cette espéce, & qui le prouvent tous les jours par leurs ouvrages, & encore mieux par leurs actions.

LE PRÉSIDENT.

Il ne s'agit pas...

ANGÉLIQUE.

Je vous récuse pour mes juges, à moins que vous n'entriez dans tous ces détails.

LE PRÉSIDENT.

Ils ne sont point néceſſaires pour le fait dont il est question ; & je prononce, sans aller aux voix, que vous avez infiniment d'esprit, & que vous étes très-savante.

LA PRÉSIDENTE.

Je prononce de même.

LA COMTESSE.

Et moi, je le soutiendrai contre toute la terre.

ANGÉLIQUE.

Vous m'accordez l'esprit, vous m'accordez la science ! C'est me faire bien de l'honneur. Mais je serois bien plus flattée, si vous m'accordiez le jugement & la raison. Heureuses & rares qualités !

LA PRÉSIDENTE.

Vous les avez aussi : nous n'en doutons pas.

ANGÉLIQUE.

Dites que je les avois, mais que je les ai perdues.

LA COMTESSE.

Cela ne nous paroît point.

ANGÉLIQUE.

Vous ne vous en appercevrez peut-être que trop tôt. Si vous me voyiez dans mes noires vapeurs....

[*Elle se met à rêver.*]

LA COMTESSE.

Oh, oh! La voilà tombée dans une profonde rêverie! Pourroit-on savoir, Mademoiselle, à quoi vous pensez si sérieusement?

ANGÉLIQUE

*feignant de sortir de sa rêverie.*

Ne pourrois-je point, tandis que je suis seule, me fixer à l'un de ces deux différens systêmes de la physique moderne?

LA PRÉSIDENTE.

Tandis qu'elle est seule?

LA COMTESSE.

Il y a du dérangement dans cet esprit-là.

ANGÉLIQUE.

J'aime les tourbillons, mais j'ai peine à résister à l'attraction. Descartes me ravit, & Neuton m'entraîne.

LA COMTESSE.

Mademoiselle, laissez ces matieres abstraites, & songez que nous sommes avec vous.

ANGÉLIQUE *feignant de la surprise.*

Ah! C'est vous, Madame la Comtesse: vous venez à propos pour me déterminer, & je suivrai votre avis. Le systême des tourbillons vous paroît-il préférable à celui de l'attraction?

LA COMTESSE.

Oh! Je suis furieusement pour l'attraction. J'aime tout ce qui attire.

ANGÉLIQUE.

Je m'en étois doutée. Et Madame la Préſidente ?

LA PRÉSIDENTE.

Pour moi, je me jette à corps perdu dans les tourbillons. [*au Préſident.*] Je ne ſai ce que je dis, mais il faut lui répondre.

LA COMTESSE.

Vous faites bien. Je me trompe fort ſi cette aimable fille n'extravague pas de temps en temps.

LA PRÉSIDENTE.

Je crois qu'à force d'étudier, elle s'eſt brouillé la cervelle.

ANGÉLIQUE *après avoir rêvé.*

Non, je ne reviens point de ma ſurpriſe & de mon indignation.

LE PRÉSIDENT *à la comteſſe.*

Voici quelque autre idée qui lui paſſe par la tête.

ANGÉLIQUE.

La bile me domine ; j'entre en fureur.

LA PRÉSIDENTE.

Ah, bon Dieu ! Prenons garde à nous.

ANGÉLIQUE.

Oui, je deviens furieuſe, lorſque je penſe qu'un original comme des Mazures, oſe ſe flatter d'effacer de mon cœur, le digne objet de mon eſtime & de mon amour. Écoutez tous le ſerment que je fais. Je jure par le Stix, que s'il ne ſe déſiſte pas de ſa prétention, il ne mourra jamais que de ma main.

LA COMTESSE.

Sa cervelle s'échauffe. Je croi qu'il eſt temps de nous retirer.

ANGÉLIQUE.

Me traiter d'idiote, d'imbécile, d'ignorante ! Ah, ah, ah, cela me fait rire.

[*Elle rit à gorge déployée.*]

LE PRÉSIDENT *à la présidente.*

Voici une autre tranſition.

LA COMTESSE.

Je vois bien qu'elle a des accès de folie.

ANGÉLIQUE.

Il dit que je ſuis gauche. Prenez garde à ces révérences. [*Elle fait des révérences de très-bonne grace.*] Que je marche mal. Voyez de quel air j'entre dans une chambre; avec quelle grace je m'y prens. [*Elle chante & danſe ſeule.*] Allons, Monſieur le Préſident, un petit menuet avec moi.

LE PRÉSIDENT.

Excuſez-moi, Mademoiſelle, je ne danſe jamais.

ANGÉLIQUE.

Vous ne danſez jamais! Oh, parbleu, nous danſerons enſemble.

LA PRÉSIDENTE *au préſident.*

Danſez bien ou mal; il ne faut pas l'irriter.

ANGÉLIQUE *chante,*
*& de temps en temps s'interrompt pour parler au préſident.*

Allons, gai, Monſieur le Préſident. Tenez-vous droit, Monſieur le Préſident. Tournez donc. En cadence, Monſieur le Préſident, en cadence. Ah, que la Juſtice a mauvaiſe grace!

## SCENE XIII.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, LA BARONNE, M. DES MAZURES.

LA BARONNE.

QUe vois-je ? Monſieur le Préſident qui danſe avec ma fille ;

LE PRÉSIDENT.

Au moins, c'eſt elle qui l'a voulu.

LA BARONNE.

Êtes-vous folle, ma fille, de faire danſer un grave Magiſtrat ?

M. DES MAZURES.

Il ne nous manque plus ici qu'un Médecin ; la fête ſeroit complette.

LA BARONNE.

Angélique ! Que veut dire ceci ?

LA PRÉSIDENTE.

Ne la tourmentez pas, Madame.

LA BARONNE.

Comment, que je ne la tourmente pas ?

LA COMTESSE.

Non vraiment. Ne voyez-vous pas qu'elle eſt dans ſes vapeurs ?

LA BARONNE.

Dans ſes vapeurs ! Je ne lui connois point cette maladie-là.

LE PRÉSDENT *à la baronne.*

Il n'eſt plus poſſible de la cacher ; cela eſt trop fort.

LA BARONNE.

Vous vous moquez de moi ?

M. DES MAZURES.

Mademoiſelle a des vapeurs ! Voilà une nouvelle perfection dont je ne m'étois pas apperçû.

LA BARONNE.

Finiſſons ce badinage, je vous prie, & venons au fait. Avez-vous entretenu ma fille, & la trouvez-vous une idiotte ?

LE PRÉSIDENT.

Une idiotte ? Demandez à Madame la Comteſſe.

LA COMTESSE.

Interrogez Madame la Préſidente.

LA PRÉSIDENTE.

C'eſt à mon cher époux à parler le premier.

LA BARONNE.

Vos cérémonies me tuent. Faut-il tant de façons pour dire un oui ou un non ?

M. DES MAZURES.

Ne voyez-vous pas, Madame, qu'on n'oſe vous faire rougir, en vous avouant la vérité.

LE PRÉSIDENT.

Si nous diſons la vérité, Monſieur des Mazures, ce ſera vous qui rougirez, aſſurément.

M. DES MAZURES.

Moi, je rougirai ?

LE PRÉSIDENT.

Oui, vous devriez faire amende-honorable à Mademoiſelle Angélique, car je prononce qu'elle a tout l'eſprit qu'on peut avoir.

LA PRÉSIDENTE.

C'eſt un prodige de ſcience.

LA COMTESSE.

Sa ſcience & ſon eſprit ſont ornés de toutes les graces qu'on admire dans les perſonnes les plus charmantes.

Paris & la Cour ne peuvent rien offrir de plus parfait.

LA BARONNE.

Hé bien, Monſieur des Mazures?

M. DES MAZURES.

Bon, bon! Ne voyez-vous pas qu'on ſe moque de vous?

LE PRÉSIDENT.

Nous moquer de Madame? Nous avons trop de reſpect pour elle.

M. DES MAZURES.

Vous la flattez donc?

LA COMTESSE.

Nous diſons la pure vérité; & il eſt étonnant, Monſieur des Mazures, qu'avec tout l'eſprit que vous avez, vous ayez pris le change à ce point-là. Mademoiſelle eſt une fille accomplie.

M. DES MAZURES.

Oh! Vous me feriez devenir fou. Je ſai bien ce que j'ai vû, je ſai bien ce que j'ai entendu; je ne rêvois point, & je ne rêve point encore.

LA BARONNE.

Voilà une opiniâtreté que je ne puis plus ſoutenir. Allez, Monſieur, vous ne méritez pas l'eſtime que j'avois pour vous, & je commence à me repentir....

M. DES MAZURES.

Oui, oui, fâchez-vous, fâchez-vous. Je ne ſuis point dupe, je vous en avertis; vous avez beau vous entendre tous tant que vous êtes, on ne m'en donne point à garder.

LA BARONNE.

Oh! C'eſt pouſſer ma patience à bout.

M. DES MAZURES.

J'en ſuis fâché.... Mais la petite Babet....

LA BARONNE.

Quoi, la petite Babet?

M. DES MAZURES.

Ah, ah, ceci vous étonne ! La petite Babet n'eſt pas une idiotte, elle. Je vous la donne pour la plus fine peſte qu'il y ait au monde.

LA BARONNE.

Qu'a de commun Babet avec Angélique ?

M. DES MAZURES.

Vous feignez de ne me pas entendre. Mais il ne falloit pas parler devant Babet. Il n'y a plus d'enfans, je vous en avertis.

LA BARONNE.

Je veux mourir, ſi je ſai ce qu'il me veut dire ; mais puiſque vous ne voulez croire ni Monſieur le Préſident, ni ces Dames, ni moi, nous avons ici le moyen de vous confondre. Approchez, Angélique ; il n'eſt plus queſtion de garder le ſilence ; voyons ſi vous êtes une bête.

ANGÉLIQUE.

Hélas ! Je ne ſai plus ce que je ſuis.

LA BARONNE.

Comment donc ? Parlez, parlez ; faut-il tant preſſer une fille de parler ?

ANGÉLIQUE.

Que vous dirai-je ? Tout ce que je puis vous dire, c'eſt que je ſuis au déſeſpoir.

LA BARONNE.

Au déſeſpoir ! Et pourquoi ?

ANGÉLIQUE.

Je ſuis dans une triſteſſe, dans une mélancolie qui m'arrache des larmes.

[*Elle pleure.*]

LA BARONNE.

Eh, mon Dieu, qu'a-t-elle donc ?

LE PRÉSIDENT.

Elle rentre dans ſes vapeurs.

LA BARONNE.

Vous vous moquez de moi, avec vos vapeurs.

ANGÉLIQUE.

Oui, quand je vois ce Monſieur des Mazures, je le trouve ſi plaiſant, ſi original, ſi comique, que je ne puis m'empêcher de rire. Ah, ah, ah.

[*Elle rit déméſurément.*]

LA BARONNE.

Oh ciel ! Eſt-ce que l'amour lui auroit tourné l'eſprit ?

ANGÉLIQUE

*prenant Monſieur des Mazures par la main.*

Ne vous déſeſperez pas, mon cher Léandre.

M. DES MAZURES.

Moi Léandre !

ANGÉLIQUE.

Ne vous déſeſperez pas, vous dis-je. Il leve les yeux au ciel ! La rage eſt peinte ſur ſon viſage ! Que va-t-il faire ? Il tire ſon épée ! Il veut ſe percer le cœur ! Ah, cruel ! Ah, barbare ! Perce donc le mien avant que de te priver du jour. Oui, je veux expirer

[*Monſieur des Mazures fuit d'un autre côté, & elle court après lui.*]

ſous tes coups. Mais l'ingrat me fuit, il m'échappe pour exécuter ſon deſſein tragique. Non, non, je ne t'en donnerai pas le loiſir, je te ſuivrai par tout. J'arrêterai ton bras, ou ton bras nous aſſaſſinera l'un & l'autre. Veux-tu que je vive après toi, pour me livrer à des Mazures ? Non, donne-moi cette épée

[*Elle arrache l'épée de Monſieur des Mazures.*]

dont tu veux te ſervir, pour me priver de ce que j'aime. J'en veux faire un meilleur uſage, & je vais percer le cœur de ton rival.

[*Elle court après le Préſident qui fuit devant elle.*]

LE PRÉSIDENT.

Arrêtez, Mademoiſelle, vous me prenez pour un autre ;

je ne suis point le rival de Léandre ; je suis un grave Magistrat, un Président de l'Election.

[*Angélique le laisse, & va se jetter dans le fauteuil, toute hors d'haleine.*]

LA PRÉSIDENTE.

Ah ! Mon cher époux, êtes-vous mort ?

LE PRÉSIDENT.

Je croi que non, ma chere épouse ; mais je n'en vaux guéres mieux.

M. DES MAZURES.

Parbleu, j'allois faire un beau mariage ! Épouser une bête enragée. Je vous baise les mains, Madame la Baronne.

LA BARONNE.

Hélas ! Mon cousin, attendez un moment, que nous voyions ce que ceci deviendra.

M. DES MAZURES.

Je suis votre valet. Si elle m'alloit reconnoître.

LA BARONNE.

Hé bien, tâchez de lui ôter votre épée.

M. DES MAZURES.

Dieu m'en préserve. Je lui en fais présent du meilleur de mon cœur.

LA BARONNE.

Ma fille, ma chere Angélique, rappellez vos sens, reconnoissez-moi.

ANGÉLIQUE *jette l'épée, que Monsieur des Mazures prend au plus vite, & elle feint de revenir à elle-même.*

Ah, mon cher pere, mon cher pere !

LA BARONNE.

Hélas ! Elle me prend pour Monsieur le Baron.

ANGÉLIQUE

*se jettant aux genoux de sa mere.*

En quel état me réduisez-vous ! Ayez pitié de ma foi-

bleſſe. Je ne vous l'ai point cachée. Mes larmes & mes ſoupirs vous en avoient inſtruit, avant que ma bouche vous l'eût confirmée ; mais vous m'avez abandonnée à l'autorité d'une mere inflexible, qui veut que ſa volonté régle les mouvemens de mon cœur, & qui m'arrache au plus aimable de tous les hommes, pour me ſacrifier à l'objet de mon averſion. [*Elle ſe leve.*] Je ne puis vous toucher, vous voulez tous deux ma mort ; il faut vous ſatisfaire. Allons, marche à moi. A la guerre, morbleu, à la guerre. Pa ta pa ta pon, brrbrr pon. Aux armes, aux armes. [*Elle chante.*] Aux armes, camarades.

LA BARONNE *l'arrêtant.*

Ah, quel égarement! Ma chere fille, ouvre les yeux ; reconnois ta mere. L'état où je te vois, ranime toute la tendreſſe que j'ai eue pour toi. Malheureuſe que je ſuis! C'eſt moi qui ai cauſé ſon extravagance.

M. DES MAZURES.

Dites-moi, Madame, ces accès-là lui prennent-ils ſouvent ?

LE PRÉSIDENT.

Nous nous étions apperçus de ſa maladie.

LA BARONNE.

Pour moi, je vous jure que voilà la premiere fois que je l'ai vûe en cet état. Apparemment que c'eſt l'averſion dont elle s'eſt priſe pour mon couſin, qui lui a tourné la cervelle.

SCENE

## SCENE XIV.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, LA BARONNE, M. DES MAZURES, L'OLIVE.

L'OLIVE.

NE pourrez-vous point me dire, par aventure, où je pourrai trouver l'original que je cherche ?

M. DES MAZURES.

Et qui eſt cet original, mon ami ?

L'OLIVE.

Pargué, c'eſt vous-même.

M. DES MAZURES.

Inſolent, ſans le reſpect que j'ai pour la compagnie, je t'apprendrois à parler; je t'en dois auſſi bien qu'à ton camarade.

L'OLIVE.

Eh, morgué ne vous fâchez pas, je vous apporte un petit billet doux qui vous divartira peut-être.

M. DES MAZURES.

Un billet doux; & de qui eſt-il ?

L'OLIVE.

D'un biau Monſieur tout galonné que je ne connois point, & qui eſt entré par la petite porte du jardin. Il s'en eſt venu tout fin droit à moi. Bon jour, mon ami, ce m'a-t-il dit; connois-tu bien Monſieur des Mazures ? Eh pargué oui, ce l'y ai-je fait, je ne le connois que trop. Eſt-il encore au Chaſtiau, ce m'a-t-il dit ? Oui, ce l'y ai-je fait, dont Mademoiſelle Angélique eſt biân fâ-

chée. Oh, j'en ſuis bian aiſe, moi, ce m'a-t-il fait, & je l'en délivrerai. Tian, porte-l'y ce billet de ma part, & vela de quoi boire. Par la ventrebille, je n'ai été ni fou ni étourdi, j'ai pris bravement deux louis d'or qu'il a boutés dans ma main, & vla ſon billet que je boute dans la vôtre.

LA BARONNE.

Je ſoupçonne d'où il vient. Liſez haut, je vous prie.

M. DES MAZURES *lit en tremblant.*

*Avant que vous épouſiez Angélique, je ſuis curieux de ſavoir ſi vous la mériterez mieux que moi. Je vous attens dans le petit bois pour décider cette affaire. Venez m'y trouver au plus vîte, ſinon j'irai vous chercher, fuſſiez-vous au fond des enfers.* LÉANDRE.

LA COMTESSE.

Voilà une affaire ſérieuſe, & je me perſuade que vous vous en tirerez galamment.

M. DES MAZURES.

Très-galamment, je vous jure. Mon ami, va-t-en dire à celui qui t'a chargé de ce billet, que nous ne nous battrons point pour ſavoir à qui Angélique demeurera, & que je la lui céde de tout mon cœur. [*L'Olive ſort.*] Moi, m'aller battre pour une folle! Je n'ai point de gorge à couper pour elle.

LA BARONNE.

Si bien donc, Monſieur, que vous rompez les engagemens que nous avions enſemble?

M. DES MAZURES.

Très-ſolemnellement. Ce Monſieur & ces Dames ſeront témoins que je vous rens votre parole. Rendez-moi la mienne.

LA BARONNE.

Volontiers, je vous jure, & je voudrois ne l'avoir jamais reçûe.

ANGÉLIQUE.

*se levant brusquement, ce qui effraye M. des Mazures & le Président.*

Parlez-vous sérieusement, Madame?

LA BARONNE.

Ah, elle me reconnoît! Oui, ma chere fille, du plus profond de mon cœur.

ANGÉLIQUE.

Me promettez-vous aussi devant la compagnie, de ne plus vous opposer à mon mariage avec Léandre?

LA BARONNE.

Que le ciel me punisse, si j'y apporte le moindre obstacle.

ANGÉLIQUE.

J'embrasse vos genoux pour vous remercier de cette grace, & pour vous demander mille pardons des alarmes que je vous ai causées. Grace au ciel, je ne suis ni bête, ni folle.

LE PRÉSIDENT.

Oh, oh, voici bien un autre incident!

ANGÉLIQUE.

Mais j'ai affecté de le paroître pour dégoûter de moi Monsieur des Mazures. Pardonnez à l'amour l'artifice qu'il m'a suggeré, & dont je me suis servie avec tant de succès.

M. DES MAZURES.

Ce n'est plus une bête qui parle.

LA PRÉSIDENTE.

Ni une folle non plus, sur ma parole.

M. DES MAZURES.

Je croi, Dieu me le pardonne, qu'elle a de l'esprit par accès.

LA BARONNE.

Quoi, ma fille, est-il bien possible que vous ayez pû vous contrefaire à ce point?

ANGÉLIQUE.

Je n'en rougis que par rapport à vous. Quelque légitime que ſoit mon objet, je ſuis coupable puiſque je vous ai trompée. Ce n'a pas été ſans répugnance, mais il falloit m'y réſoudre, ou perdre Léandre. Ma paſſion pour lui, & mon averſion pour Monſieur, l'ont emporté ſur le reſpect que je vous dois. Blâmez-moi, puniſſez-moi, je ſouffrirai tout ſans me plaindre. Trop heureuſe, ſi ma ſoumiſſion vous touche, & vous engage à combler mes vœux.

LA BARONNE.

Et moi, trop heureuſe de n'avoir eu qu'une fauſſe alarme ſur votre ſujet, je vous confirme la parole que je vous ai donnée de ne me plus oppoſer à vos inclinationss. Vous voyez à préſent, Monſieur, ſi ma fille eſt une ſotte.

M. DES MAZURES.

J'enrage de l'avoir cru. C'eſt moi qui ſuis le ſot préſentement.

LA BARONNE.

Où eſt ce Léandre dont il s'agit ?

ANGÉLIQUE.

Je crois qu'il eſt allé ſe jettter aux genoux de mon pere.

## SCENE XV.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, LA BARONNE, M. DES MAZURES, LE BARON & LE COMTE *yvres*.

LE COMTE.

JE suis très-content de ce garçon-là, & je veux qu'il soit ton gendre.

LE BARON.

Oui, corbleu, il le sera, puisque je lui ai donné ma parole.

LE COMTE.

C'est le fils d'un de mes meilleurs amis, & je te le recommande.

LE BARON.

C'est une affaire faite. Monsieur des Mazures, votre serviteur. Je suis bien aise de vous voir. Quand vous en retournez-vous?

M. DES MAZURES.

Tout au plûtôt, je vous jure.

LE COMTE.

Et vous ferez bien; car nous venons de voir un jeune gentilhomme à qui votre présence a l'honneur de déplaire autant qu'à moi. Je vous conseille de lui céder la place de bonne grace, sinon il vous prépare un impromptu qui ne vous plaira pas, je vous en avertis.

M. DES MAZURES.

Je vous promets que nous n'aurons point de différend.

LE BARON.

Ma fille, écoutez bien ce que je vais vous dire. Je vous

défens d'épouser M. des Mazures, & point de réplique, s'il vous plaît.

ANGÉLIQUE.

Je ne répondrai que pour vous assurer que j'observerai votre défense.

LE BARON.

Bien répondu. Je vous ai choisi un autre mari, que je vous commande d'épouser dès ce soir.

ANGÉLIQUE.

Hélas! Tout ce qu'il vous plaira, mon cher pere.

LA BARONNE.

Oseroit-on vous demander qui est cet autre mari, dont vous avez fait choix pour elle?

LE BARON.

C'est un garçon fort noble, fort riche, bien bâti, de bonne mine, de beaucoup d'esprit.... qui s'appelle Nicolas.

LA BARONNE.

Nicolas! Mon garçon jardinier? Voilà un beau projet!

LE COMTE.

C'est pourtant lui-même. Oui, Madame, Nicolas, autrement dit, Léandre.

LA BARONNE.

Nicolas, autrement dit Léandre! Ils sont encore si yvres, qu'ils ne savent ce qu'ils disent.

LE BARON.

Mon Dieu, nous nous entendons fort bien, Madame la Baronne. Léandre & Nicolas, c'est comme qui diroit.... blanc bonnet, & bonnet blanc.

LA BARONNE.

Je ne comprens rien à tout ce galimathias.

LE COMTE.

Tenez, voici un jeune homme qui va vous l'expliquer.

## SCENE DERNIERE.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LE COMTE, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, LE BARON, LA BARONNE, M. DES MAZURES, LÉANDRE *en habit Cavalier*, L'OLIVE *en habit de Valet-de-Chambre*, BABET.

LE BARON.

Approchez, mon gendre, approchez.

LA BARONNE.

Que vois-je ? En effet, si je ne me trompe, c'eſt Nicolas en habit cavalier.

L'OLIVE.

Et voilà Maître Pierre en habit de valet-de-chambre, fort à votre ſervice.

LA BARONNE *à part.*

Je créve de honte & de dépit, mais je n'oſerois le témoigner.

LÉANDRE.

Vous voyez, Madame, que l'amour cauſe ici bien des métamorphoſes. Il a transformé Angélique en idiotte ; il a fait de moi un garçon jardinier, & il nous rend nos formes naturelles.

LA BARONNE.

Comme ils m'ont trompée !

LE BARON.

Je le leur pardonne, pour l'invention.

LA BARONNE.

Je ne m'étonne plus, Monſieur Nicolas, ſi vous étiez ſi prévenu contre mon couſin.

LÉANDRE.

Daignez excuſer mon déguiſement, Madame, & confirmer la ceſſion que me fait Monſieur des Mazures.

LA BARONNE.

Je l'ai confirmée avec ſerment; ainſi je ne puis plus m'en dédire, quand même je le voudrois. Soyez mon gendre, puiſqu'il faut que j'en paſſe par-là.

LE BARON

Hé bien, ma fille, vous voyez que je ſuis le maître, & je vous ordonne d'accepter Léandre pour votre mari, ſous peine de ma malédiction.

ANGÉLIQUE.

Je vous proteſte, mon pere, que je ſuis trop ſcrupuleuſe pour m'expoſer à ce malheur. J'obéirai quand il vous plaira.

LE COMTE.

Allons, mes enfans, de par Monſieur le Baron de Vieuxbois, il vous eſt enjoint de vous donner la main.

LA COMTESSE.

Ils ont employé tant d'adreſſe & d'eſprit pour être heureux, qu'en vérité ils méritent de l'être.

LA PRÉSIDENTE.

Je ſuis de votre avis.

LE PRÉSIDENT.

Et je leur fais mon très-ſincere compliment.

BABET.

Monſieur des Mazures, je vous prie de vous ſouvenir que vous m'avez promis de m'épouſer dans deux ans.

M. DES MAZURES.

Ah! Petite maſque, vous m'en avez auſſi donné à garder.

BABET.

BABET.

Trouvez-vous que j'aye assez d'esprit pour être votre femme ?

M. DES MAZURES

Morbleu, vous n'en avez que trop.

*Je sors de mon erreur extrême ;*
*Ce qui m'arrive ici me tient lieu de sermon ;*
*Et je soutiens en changeant de système,*
*Que femme bel esprit, est pire qu'un démon.*

FIN.

# LE
# GLORIEUX,
## *COMÉDIE.*

# PRÉFACE.

CETTE Comédie vient d'être reçue si favorablement du Public, que je me croirois indigne des applaudissemens dont il m'a honoré, si je ne m'efforçois pas de lui en témoigner ma reconnoissance. J'ose lui protester qu'elle est aussi vive que juste. Je ne trouve point de termes qui puissent l'exprimer; mais pour la faire éclater d'une maniere sensible, je promets à ce même Public à qui je suis si redevable, qu'en cherchant à lui procurer de nouveaux amusemens, je n'épargnerai ni soins, ni travaux, pour mériter la continuation de ses suffrages. Quoique les caractéres semblent épuisés, il m'en reste encore plusieurs à traiter. Ce n'est pas que je ne sois très-convaincu des difficultés & des périls de l'entreprise, parce que les caractéres les plus faciles & les plus saillans ont déja paru sur la scéne. Mais comme les succès redoublent mon zéle,

peut-être augmenteront-ils mes forces. Ce qui doit au moins m'en faire bien augurer, c'eſt que mon objet eſt généralement approuvé. On ſait que j'ai toujours devant les yeux ce grand principe dicté par Horace :

*Omne tulit punctum qui miſcuit utile dulci.*

Et que je crois que l'Art Dramatique n'eſt eſtimable, qu'autant qu'il a pour but d'inſtruire en divertiſſant. J'ai toujours eu pour maxime inconteſtable, que, quelque amuſante que puiſſe être une Comédie, c'eſt un ouvrage imparfait, & même dangereux, ſi l'Auteur ne s'y propoſe pas de corriger les mœurs, de tomber ſur le ridicule, de décrier le vice, & de mettre la vertu dans un ſi beau jour, qu'elle s'attire l'eſtime & la vénération publique. Tous mes Spectateurs ont fait connoître unanimement, &, ſi je l'oſe dire, d'une maniere bien flatteuſe pour moi, qu'ils ſe livroient avec plaiſir à un objet ſi raiſonnable. Je ne craindrai pas même d'ajouter ici, qu'en m'honorant de leurs applaudiſſe-

mens, ils ſe ſont fait honneur à eux-mêmes. Car enfin, qu'y a-t-il de plus glorieux pour notre Nation, ſi fameuſe d'ailleurs par tant de qualités, que de faire aujourd'hui connoître à tout l'Univers, que les Comédies, à qui l'ancien préjugé ne donne pour objet que celui de plaire & de divertir, ne peuvent la divertir & lui plaire long-temps, que lorſqu'elle trouve dans cet agréable ſpectacle, non-ſeulement ce qui peut le rendre innocent & permis, mais même ce qui peut contribuer à l'inſtruire & à la corriger? Il eſt donc de mon devoir, en payant au Public le juſte tribut qu'il attend de ma reconnoiſſance, de le féliciter ſur le goût qu'il fait toujours éclater pour les Ouvrages qui ne tendent qu'à épurer la Scéne, qu'à la purger de ces frivoles faillies, de ces débauches d'eſprit, de ces faux brillans, de ces ſales équivoques, de ces fades jeux de mots, de ces mœurs baſſes & vicieuſes, dont elle a été ſouvent infectée; & qu'à la rendre digne de l'eſtime & de la préſence des honnêtes gens. Il

eſt aiſé de voir dans tous mes Ouvrages, remplis au ſurplus d'une infinité de défauts, que c'eſt uniquement à ces ſortes de Spectateurs, que je me ſuis toujours efforcé de plaire. Il ne manque à un objet ſi légitime, que les talens néceſſaires pour y parvenir. Toute la gloire dont je puiſſe me flatter, c'eſt d'avoir pris un ton qui a paru nouveau, quoiqu'après l'imcomparable Moliere, il ſemblât qu'il n'y eût point d'autre ſecret de plaire, que celui de marcher ſur ſes traces. Mais quelle témérité de vouloir ſuivre un modéle, que les Auteurs les plus ſages & les plus judicieux ont toujours regardé comme inimitable ! Il ne nous a laiſſé que le déſeſpoir de l'égaler : trop heureux, ſi, par quelque route nouvelle, nous pouvons nous rendre ſupportables après lui ! C'eſt à quoi je me ſuis borné dans mes Ouvrages Dramatiques ; & c'eſt ſans doute à cette précaution eſſentielle, que je dois l'accueil favorable qu'ils ont reçu.

Je n'en ſuis pas moins redevable à l'art des Acteurs, qui en ont employé tous

les reſſorts & toutes les fineſſes, principalement dans cette derniere Comédie, pour ſignaler leur zéle & leur amitié pour moi. Je leur dois à tous, ſans nulle exception, cette juſtice; & je la leur rens avec d'autant plus de plaiſir, que le Public l'autoriſe par ſes applaudiſſemens. M. Quinault l'aîné dans le rôle de Lycandre, a fait voir qu'il ſait ſe transformer en toutes ſortes de caractéres; que, quelques différens qu'ils puiſſent être les uns des autres, ils lui fourniſſent également une occaſion brillante, de faire admirer ſes talens & ſon eſprit, & qu'il peut ſe donner le ton, la gravité, les entrailles de pere, avec autant de juſteſſe, de préciſion & de vérité, qu'il s'approprie les ſaillies, la vivacité, & les graces d'un jeune homme, quand il eſt queſtion de les repréſenter. Quelle eſtime, quelle vénération, quel amour n'a-t-il point inſpirés, pour le malheureux pere du Comte de Tuſiere & de Liſette?

Je dois les mêmes louanges à ſon frere M. Dufreſne, qui a trouvé l'art

d'annoncer le caractére du GLORIEUX, même avant que de prononcer une parole, & par la ſeule maniere de ſe préſenter ſur la Scéne. Quelle nobleſſe dans ſon port! Quelle grandeur dans ſon air! Quelle fierté dans ſa démarche! Quel art, quelles graces, quelle vérité dans tout le débit du rôle, & quelle fineſſe, quelle variété dans tous les jeux de Théatre!

Jamais perſonnage ne fut plus difficile à repréſenter que celui de Liſette, fille de condition, & femme de chambre en même temps. Etre trop comique, c'étoit démentir ſa naiſſance. Etre trop ſérieuſe, c'étoit s'expoſer à refroidir l'action, & à rendre le perſonnage ennuyeux. Il s'agiſſoit de trouver un juſte milieu, entre les ſaillies & les vivacités d'une Suivante, & la noble retenue d'une fille de qualité. C'eſt ce qu'on vient de voir exécuter avec tant de ſuccès, par l'excellente Actrice * chargée du rôle de Liſette.

Me ſera-t-il permis de faire ſouvenir

* *Mademoiſelle Quinault.*

le Public de l'air de confiance, de joie, de naïveté, & des plaisantes brusqueries de Lisimon, ou plûtôt de l'Acteur ** judicieux & naturel qui a paru sous le nom de ce Bourgeois ennobli ? L'extrême plaisir qu'il a fait aux Spectateurs, ne me laisse assurément aucun lieu de douter qu'il n'ait beaucoup contribué au succès de mon Ouvrage.

Je me ferois encore un devoir bien agréable, de faire ici l'éloge de mes autres Acteurs, si la crainte d'ennuyer par un trop long détail, ne mettoit, malgré moi, des bornes à ma reconnoissance.

** *M. Duchemin.*

## *ACTEURS.*

LISIMON, riche bourgeois ennobli.

ISABELLE, fille de Liſimon.

VALERE, fils de Liſimon.

LE COMTE DE TUFIERE, amant d'Iſabelle.

PHILINTE, autre amant d'Iſabelle.

LYCANDRE, vieillard inconnu.

LISETTE, femme-de-chambre d'Iſabelle.

PASQUIN, valet-de-chambre du comte.

LA FLEUR, laquais du comte.

M. JOSSE, notaire.

UN LAQUAIS de Lycandre.

PLUSIEURS AUTRES LAQUAIS du comte.

*La ſcène eſt à Paris, dans un hôtel garni.*

# LE GLORIEUX, COMÉDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

PASQUIN.

ISETTE ne vient point : je croi que la friponne
A voulu se moquer un peu de ma perſonne
En me donnant tantôt un rendez-vous ici.
Pour le coup, je m'en vais. Ah ! Ma foi, la voici.

## SCENE II.

LISETTE, PASQUIN.

LISETTE.

MOn cher Monſieur Paſquin, je ſuis votre ſervante.

PASQUIN.

Très-humble ſerviteur à l'aimable ſuivante
D'une aimable maîtreſſe.

LISETTE.

Un ſi doux compliment
Mérite de ma part un long remercîment;
Mais pour m'en acquitter, je manque d'éloquence.
Vous vous contenterez de cette révérence.
Je vous ai fait attendre.

PASQUIN.

A vous parler ſans fard,
Ma Reine, au rendez-vous vous venez un peu tard.

LISETTE.

J'aurois voulu pouvoir un peu plûtôt m'y rendre.

PASQUIN.

Autrefois j'étois vif, & j'enrageois d'attendre.
Rien ne pouvoit calmer mes deſirs excités;
Mais l'âge a mis un frein à mes vivacités.

LISETTE.

Si bien que vous voilà devenu raiſonnable?

PASQUIN.

Et j'en ſuis bien honteux.

LISETTE.

Honteux d'être eſtimable?

PASQUIN.

Oui, de l'être avec vous : & je lis dans vos yeux,
Qu'avec moins de raison je vous plairois bien mieux.

LISETTE.

A moi ! Je vous fuirois, si vous étiez moins sage.

PASQUIN.

Me voilà donc au fait, & j'entens ce langage.
Vous me trouvez trop vieux pour être un favori ;
Et de moi vous ferez un honnête mari.
Je me sens pour ce titre un fond de patience,
Dont vous pourrez bien-tôt faire l'expérience.

LISETTE.

Vous vous trompez bien fort ; car je ne veux de vous
Ni faire mon amant, ni faire mon époux.

PASQUIN.

Que me voulez-vous donc ? Quel sujet nous assemble ?

LISETTE.

Je veux que nous tenions ici conseil ensemble.

PASQUIN.

Sur quoi ?

LISETTE.

Sur votre maître & ma maîtresse.

PASQUIN.

Eh bien ?

LISETTE.

Traitons cette matiere, & ne nous cachons rien.
Tous deux à les servir étant d'intelligence,
Nous leur pourrons tous deux être utiles, je pense.

PASQUIN.

Votre idée est très-juste ; elle me plaît.

LISETTE.

Tant mieux.
Le comte votre maître est froid & sérieux ;

Et depuis trois grands mois qu'avec nous il demeure,
Je n'ai pas encor pû lui parler un quart d'heure.
Quel eſt ſon caractere? Entre nous, j'entrevoi
Que ma maîtreſſe l'aime; & cependant je croi
Qu'il ne doit pas long-temps compter ſur ſa tendreſſe;
Car avec de l'eſprit, du ſens, de la ſageſſe,
Des graces, des attraits, elle n'a pas le don
D'aimer avec conſtance. Avant qu'aimer, dit-on,
Il faut connoître à fond; car l'Amour eſt bien traître.
Pour Iſabelle, elle aime avant que de connoître;
Mais ſon penchant ne peut l'aveugler tellement,
Qu'il dérobe à ſes yeux les défauts d'un amant.
Les cherchant avec ſoin, & les trouvant ſans peine,
Après quelques efforts, ſa victoire eſt certaine;
Honteuſe de ſon choix, elle reprend ſon cœur;
Et l'on voit à ſes feux ſucceder la froideur:
Sur le point d'épouſer, elle rompt ſans myſtere.

PASQUIN.

Voilà, ſur ma parole, un plaiſant caractere.
Un cœur tendre & volage, un eſprit vif, ardent
Juſqu'à l'étourderie; & toutefois prudent;
Coquette au par-deſſus?

LISETTE.

Non, point capricieuſe,
Point coquette, & ſur-tout point artificieuſe.
Elle aime tendrement, & de très-bonne foi;
Mais cela ne tient pas. Maintenant dites-moi
Toutes les qualités du comte votre maître.
C'eſt pour le mieux ſervir que je veux le connoître.
Sans deviner pourquoi, j'ai du penchant pour lui;
Et vous l'éprouverez même dès aujourd'hui.
S'il a quelques défauts, empêchons ma maîtreſſe
De s'en appercevoir, & fixons ſa tendreſſe.
Mais découvrez-les-moi, pour me mettre en état
De faire que l'hymen prévienne cet éclat.

PASQUIN.

PASQUIN.

Instruit de vos desseins, je parlerai sans craindre;
Et de la tête aux pieds je vais vous le dépeindre.
Ses bonnes qualités feront mon premier point;
Ses défauts, mon second. Je ne vous cache point
Que je ferai très-court sur le premier chapitre;
Très-long sur le dernier. Premierement, son titre
de comte de Tufiere, est un titre réel;
Et son air de grandeur est un air naturel:
Il est, certainement, d'une haute naissance.

LISETTE.

C'est l'effet du hazard. Passons.

PASQUIN.

Toute la France
Convient de sa valeur, & brave confirmé,
Parmi les gens de guerre il est très-estimé.
Il fera son chemin, à ce que l'on assure.
Il est homme d'honneur: on vante sa droiture.
Quoique vif, pétulant, il a le cœur très-bon.
Voilà mon premier point.

LISETTE.

Passons vîte au second.

## *SCENE III.*

LISETTE, PASQUIN, LA FLEUR.

PASQUIN.

AH! Te voilà, la Fleur? Que fait Monsieur le Comte?

LA FLEUR.

Il joue: & qui plus est, il y fait bien son compte;

Car il va mettre à ſec un franc Provincial,
Au moins auſſi nigaud qu'il me paroît brutal:
Notre maître, tandis qu'il jure & ſe déſole,
Embourſe ſon argent, ſans dire une parole.

PASQUIN.

Pourquoi viens-tu ſi-tôt?

LA FLEUR.

Pour un deſſein que j'ai.

PASQUIN.

Quel deſſein?

LA FLEUR.

Je vous viens demander mon congé.

PASQUIN.

A moi?

LA FLEUR.

Sans doute. Autant que je puis m'y connoître,
Vous êtes factotum de Monſieur notre Maître.
On n'oſe lui parler ſans le mettre en courroux.
Il faut par conſéquent que l'on s'adreſſe à vous.

PASQUIN.

Tu me ſurprens, la Fleur; je te croyois plus ſage.
Servir Monſieur le Comte, eſt un grand avantage.
Pourquoi donc le quitter? Éclairci-moi ce point.

LA FLEUR.

C'eſt que vous parlez trop, & qu'il ne parle point.

LISETTE.

Le trait eſt ſingulier, & la plainte eſt nouvelle.

LA FLEUR.

Tel que vous me voyez, ma chere Demoiſelle,
Vous ne le croiriez pas, on me prend pour un ſot;
Et mon maître, en trois mois, ne m'a pas dit un mot.

PASQUIN.

Que t'importe cela?

LA FLEUR.

Comment donc, que m'importe?
Peut-il, avec ſes gens, en uſer de la ſorte?

Que je ſois tout un jour dans ſon appartement,
Il ne daignera pas me gronder ſeulement:
Et j'ai quitté pour lui la meilleure maîtreſſe...
Qui vouloit qu'on parlât, & qui parloit ſans ceſſe.
On ne s'ennuyoit point. Tous les jours tour à tour
Elle nous chantoit pouille avant le point du jour.
C'étoit un vrai plaiſir.

LISETTE.

Tu veux donc qu'on te gronde?

LA FLEUR.

Je ne hais point cela, pourvû que je réponde.
Répondre, c'eſt parler. Encor vit-on. Mais bon,
Avec Monſieur le Comte on ne dit oui, ni non.
Il ne dit pas lui-même une pauvre ſyllabe.
Oh! J'aimerois autant vivre avec un Arabe.
Cela me fait ſécher; cela me pouſſe à bout;
Moi, qui dit volontiers mon ſentiment ſur tout:
Le ſilence me tue; &... Vous riez?

LISETTE.

Acheve.

LA FLEUR *en pleurant.*

Si je reſte céans, il faudra que je creve.

LISETTE *à Paſquin.*

Que j'aime ſa franchiſe & ſa naïveté!

LA FLEUR.

Foi de garçon d'honneur, je dis la vérité.

PASQUIN.

Notre maître à ſes gens fait garder le ſilence;
Mais ils ſentent l'effet de ſa magnificence;
Bien nourris, bien vêtus, & payés largement.

LA FLEUR.

Et tout cela pour moi n'eſt point contentement.

LISETTE.

Enfin, il faut qu'il parle; & c'eſt-là ſa folie.

LA FLEUR.

Autrement je ſuccombe à la mélancolie.

J'eus un maître autrefois que je regrette fort,
Et que je ne sers plus, attendu qu'il est mort.
Il ne me faisoit pas de fort gros avantages;
Il me nourrissoit mal; me payoit mal mes gages;
Jamais aucuns profits, & souvent en hyver
Il me laissoit aller presque aussi nud qu'un ver:
Mais je l'aimois. Pourquoi? C'est qu'il me faisoit rire;
Et que de mon côté je pouvois tout lui dire.
Il m'appelloit son cher, son ami, son mignon;
Et nous vivions tous deux de pair à compagnon.
Mais pour Monsieur le Comte, au diantre si je l'aime.
Il est toujours gourmé, renfermé dans lui-même;
Toujours portant au vent; fier comme un Écossois.
Je ne puis le souffrir, à vous parler François:
Et dût-il m'enrichir, que le diable m'emporte
Si je voulois servir un maître de la sorte.

PASQUIN.

Patience; à ta face on s'accoutumera;
Et tu verras qu'un jour Monsieur te parlera.
Mais ne t'échappe point. Attens l'heure propice.
Depuis dix ans au moins je suis à son service,
Et n'ose lui parler que par occasion.

LISETTE *à Pasquin.*

Ce pauvre garçon-là me fait compassion.
Faites que l'on lui dise au moins quelques paroles.

LA FLEUR.

Tenez, j'aimerois mieux deux mots, que deux pistoles.

PASQUIN.

J'y ferai de mon mieux.

LA FLEUR.

Enfin, point de milieu;
Il faut, ou qu'on me parle, ou qu'on me chasse. Adieu.
Voilà mon dernier mot; c'est moi qui vous l'annonce;
Et je parlerai, moi, si je n'ai pas réponse.

## SCENE IV.

LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN.

J'Ai pitié, comme vous, de ce pauvre la Fleur.

LISETTE.

Le Comte de Tufiere eſt donc un fier Seigneur ?

PASQUIN.

C'eſt là mon ſecond point.

LISETTE.

Fort bien.

PASQUIN.

Sa politique
Eſt d'être toujours grave avec un domeſtique.
S'il lui diſoit un mot, il croiroit s'abaiſſer ;
Et qu'un valet lui parle, il ſe fera chaſſer.
Enfin, pour ébaucher en deux mots ſa peinture,
C'eſt l'homme le plus vain qu'ait produit la nature.
Pour ſes inférieurs plein d'un mépris choquant,
Avec ſes égaux même, il prend l'air important.
Si fier de ſes ayeux, ſi fier de ſa nobleſſe,
Qu'il croit être ici-bas le ſeul de ſon eſpece.
Perſuadé d'ailleurs de ſon habileté,
Et décidant ſur tout avec autorité.
Se croyant en tout genre un mérite ſuprême ;
Dédaignant tout le monde, & s'admirant lui-même.
En un mot, des mortels le plus impérieux,
Et le plus ſuffiſant, & le plus glorieux.

LISETTE.

Ah, que nous allons rire !

PASQUIN.

Et de quoi donc ?

LISETTE.

Son faste,

Sa fierté, ſes hauteurs, font un parfait contraſte
Avec les qualités de ſon humble rival,
Qui n'oſeroit parler, de peur de parler mal.
Qui par timidité rougit comme une fille,
Et qui, quoique fort riche, & de noble famille,
Toujours rampant, craintif, & toujours concerté,
Prodigue les excès de ſa civilité.
Pour les moindres valets rempli de déférences,
Et ne parlant jamais que par ſes révérences.

PASQUIN.

Oui, ma foi, le contraſte eſt tout des plus parfaits;
Et nous en pourrons voir d'aſſez plaiſans effets.
Ce doucereux rival, c'eſt Philinte, ſans doute?
Mon maître d'un regard doit le mettre en déroute.

LISETTE.

Mais ce Comte ſi fier eſt donc bien riche auſſi?
Du moins, il le paroît.

PASQUIN.

Riche? Non, Dieu merci:
Car c'eſt là quelquefois ce qui rabat ſa gloire.
Et tout ſon revenu, ſi j'ai bonne mémoire,
Vient de ſa penſion, & de ſon régiment;
Mais il fait tous les jeux, & joue heureuſement:
C'eſt par là qu'il ſoutient un train ſi magnifique.

LISETTE.

Et faites-vous fortune?

PASQUIN.

Oui, par ma politique.
Avec moi quelquefois il prend des libertés.
Je le boude; il ſourit. Mes dépits concertés,
Un air froid & rêveur, quelques bruſques paroles,
L'aménent où je veux. Par quatre ou cinq piſtoles,
Il cherche à m'appaiſer, à me calmer l'eſprit;
Et comme j'ai bon cœur, ſon argent m'attendrit.

LISETTE.

Vous m'avez mise au fait, & je vais vous instruire.
Le Comte va bien-tôt lui-même se détruire
Dans l'esprit d'Isabelle ; oui, soyez-en certain,
S'il ne lui cache pas son naturel hautain.
Elle est d'humeur liante, affable, sociable :
L'orgueil est à ses yeux un vice insupportable ;
Et malgré les grands biens qui lui sont assurés,
Son air & ses discours sont simples, mesurés,
Honnêtes, prévenans, & pleins de modestie.

PASQUIN.

Si bien qu'avec mon maître elle est mal assortie !

LISETTE.

Il aura son congé, s'il ne se contraint point.
Donnez-lui cet avis.

PASQUIN.

Il est haut à tel point...

LISETTE.

J'entens du bruit. Je croi que c'est notre vieux maître.
Ne me laissez pas seule avec lui.

PASQUIN.

Ce vieux reître
Est-il si dangereux ?

LISETTE.

A cinquante-cinq ans,
Il est plus libertin que tous nos jeunes gens ;
Et ce qui me surprend, c'est que son fils Valere
A toute la sagesse & la vertu d'un pere.

## SCENE V.

LISIMON, LISETTE, PASQUIN.

LISIMON *courant à Lisette.*

Bon jour, ma chere enfant, embraſſe-moi bien fort.
Comment donc, tu me fuis?

LISETTE.

Réſervez ce tranſport
Pour Madame.

LISIMON.

Eh, ſi donc! Tu te moques, je penſe?
J'arrive de campagne; & plein d'impatience
De te revoir, j'accours... Quel eſt ce garçon-là?
Tête à tête tous deux? Je n'aime point cela.
Je gage qu'avec lui tu n'étois pas ſi fiere?

LISETTE.

Nous nous entretenions du Comte de Tuſière,
Son maître.

LISIMON.

Ce Seigneur que l'on m'a propoſé
Pour ma fille?

PASQUIN.

Oui, Monſieur.

LISIMON.

Je ſuis très-diſpoſé,
Sur ce qu'on m'en écrit, à le choiſir pour gendre.
On me le vante fort; & l'on me fait entendre
Qu'il

Qu'il eſt homme d'honneur, de grande qualité.
Mais eſt-il vif, alerte, étourdi, bien planté,
Bon vivant ? Car je veux tout cela pour ma fille.

PASQUIN.

Vous faites ſon portrait, & c'eſt par là qu'il brille.

LISIMON.

Bon. Aime-t-il la table, & boit-il largement ?

PASQUIN.

Diable ! Il eſt le plus fort de tout le Régiment.
Il a fait ſon chef-d'œuvre en Allemagne, en Suiſſe.

LISIMON.

Voilà mon homme. Il faut que l'autre déguerpiſſe.

LISETTE.

Qui, Philinte ?

LISIMON.

Lui-même. Il me cageole en vain.
C'eſt un homme qui met le tiers d'eau dans ſon vin.
Ce fade perſonnage en ſes façons diſcrettes
Me donne la colique à force de tourbettes.
Mon gendre buveur d'eau ! Fût-il Prince, morbleu,
Je le refuſerois. Nous allons voir beau jeu,
Car ma femme, dit-on, le deſtine à ma fille.
Sait-elle que je ſuis le chef de ma famille ?
Le monarque abſolu d'elle & de mes enfans ?
Que j'en veux diſpoſer ? Mais eſt-elle céans ?

LISETTE.

Oui, Monſieur.

LISIMON.

Tu diras à ma chere compagne ;
Qu'il faut que dès ce ſoir elle aille à la campagne.

LISETTE.

Et pourquoi donc ?

LISIMON.

Pourquoi ? C'eſt que je ſuis ici.
Belle demande !

LISETTE.

Mais...

LISIMON.

Dans cette maiſon-ci
Nous ſommes à l'étroit, & trop près l'un de l'autre ;
Et l'on travaille à force à rebâtir la nôtre.
Mon hôtel ſera vaſte ; & je prendrai grand ſoin
Que nos appartemens ſe regardent de loin,
Afin qu'un même toit elle & moi nous aſſemble,
Sans nous appercevoir que nous logions enſemble.

LISETTE.

Je vais voir ſi Madame eſt viſible.

LISIMON.

Non, non ;
J'ai deux mots à te dire. Et toi, ſors, mon garçon.
Va-t-en chercher ton maître en toute diligence.
Il faut qu'inceſſamment nous faſſions connoiſſance.

LISETTE.

Son maître va rentrer.

PASQUIN.

Et je l'attens ici.

LISIMON.

Va l'attendre dehors, décampe.

## SCENE VI.

LISIMON, LISETTE.

LISIMON.

Dieu merci,
Nous sommes tête à tête ; & ma vive tendresse...
Où vas-tu donc ?

LISETTE.

Je vais rejoindre ma maîtresse ;
Elle m'appelle.

LISIMON.

Non.

LISETTE.

Ne l'entendez-vous pas ?

LISIMON.

Moi ? Point.

LISETTE.

Moi, je l'entens ; & j'y cours de ce pas.

LISIMON.

Qu'elle attende.

LISETTE.

Monsieur, voulez-vous qu'on me gronde ?

LISIMON.

Qui l'oseroit céans ? Je veux que tout le monde
T'y regarde en maîtresse, & met espece en toi.
Que femme, enfans, valets, tout t'obéisse.

LISETTE.

A moi,
Monsieur ? Y pensez-vous ?

LISIMON.

Oui, ma petite Reine,
De mon cœur, de mes biens, je te rens souveraine.

LISETTE.

Ce langage est obscur, & je ne l'entens pas.

LISIMON.

Je m'en vais m'expliquer. Charmé de tes appas,
J'ai conçu le dessein de faire ta fortune.
Pour nous débarrasser d'une foule importune,
Je te veux à l'écart loger superbement.
Les soirs, j'irai chez toi souper secrettement.
Je ferai tous les frais d'un nombreux domestique,
D'un équipage leste autant que magnifique;
Habits, ajustemens, rien ne te manquera;
Et sur tous tes desirs mon cœur te préviendra.
M'entens-tu, maintenant?

LISETTE.

Oui, Monsieur, à merveille.

LISIMON.

Et ce discours, je croi, te chatouille l'oreille?
Que répons-tu, ma chere, à ces conditions?

LISETTE.

Je ne puis accepter vos propositions,
Monsieur, sans consulter une très-bonne Dame
Que j'honore.

LISIMON.

Et qui donc?

LISETTE.

Madame votre femme.

LISIMON.

Comment diable, ma femme!

LISETTE.

Oui, Monsieur, s'il vous plaît;
A ce qui me regarde elle prend intérêt;

Et je ne doute point qu'elle ne ſoit ravie
De me voir embraſſer ce doux genre de vie.

LISIMON.

Te moques-tu ?

LISETTE.

Je vais auſſi prendre l'avis
De ma maîtreſſe, & puis de Monſieur votre fils.
Tous trois édifiés, à ce que j'imagine,
Du ſoin que vous prenez d'une pauvre orpheline,
Seront touchés de voir que lui prêtant la main,
Vous la mettiez vous-même en un ſi beau chemin ;
Et qu'à votre âge enfin votre charité brille,
Juſqu'à les ruiner pour placer une fille.

LISIMON.

Tu le prens ſur ce ton ?

LISETTE.

Oui, Monſieur, je l'y prens.
Apprenez, je vous prie, à connoître vos gens.
Un cœur tel que le mien mépriſe les richeſſes,
Quand il faut les gagner par de telles baſſeſſes.

LISIMON.

Oh ! Puiſque mon amour, mes offres, mes diſcours,
Ne peuvent rien ſur toi, je prétens...

LISETTE *s'enfuyant.*

Au ſecours !

LISIMON.

Quoi, friponne, me faire une telle incartade !

## SCENE VII.

LISIMON, VALERE, LISETTE.

VALERE *accourant.*

Mon pere, qu'avez-vous ?

LISIMON.

Rien.

VALERE.

Êtes-vous malade ?

LISIMON.

Non ; je me porte bien. Que voulez-vous ?

VALERE.

Qui, moi ?
On crioit au secours ; &, plein d'un juste effroi,
Je suis vîte accouru.

LISIMON.

C'est prendre trop de peine.
Lisette me suffit.

VALERE.

Mais...

LISIMON.

Votre aspect me gêne.
Sortez.

VALERE.

Moi, vous quitter en ce pressant besoin.
Je n'ai garde, à coup sûr. Lisette, j'aurai soin
De Monsieur ; sortez vîte ; allez dire à ma mere
Qu'elle vienne au plûtôt.

LISIMON.

Eh ! Je n'en ai que faire,
Bourreau !

LISETTE.

J'y vais.

LISIMON.

[*à Valere.*]

Demeure. Et toi, sors à l'instant.

VALERE.

S'il ne tient qu'à cela pour vous rendre content,
Lisette restera. Mais aussi je vous jure
De ne vous point quitter dans cette conjoncture.
Vous voilà trop ému. Vos yeux sont tout en feu.
Je crains quelque accident. Asseyez-vous un peu.
Vous êtes, je le voi, fatigué du voyage.
Il faut vous ménager un peu plus à votre âge.
Enverrai-je chercher le Médecin ?

LISIMON.

Tai-toi.

[*en sortant.*]

Traître, tu le payras.

## *SCENE VIII.*

VALERE, LISETTE.

LISETTE.

Vous voyez.

VALERE.

Oui, je voi
A quel indigne excès veut se porter mon pere.
Quel exemple pour moi ! Quel chagrin pour ma mere !
Je ne m'étonne plus si sa foible santé
L'oblige à renoncer à la société,
Et si toujours livrée à sa mélancolie,
Dans son appartement elle passe sa vie.

LISETTE.

Je veux sortir d'ici.

VALERE.

Non, non, ne craignez rien.
De mon pere, après tout, nous vous défendrons bien.

LISETTE.

Je le sai; mais enfin je veux sortir, vous dis-je.

VALERE.

Songez-vous à quel point votre discours m'afflige?
Oui, si vous nous quittez, je mourrai de douleur.
Vous savez mon dessein.

LISETTE.

Il feroit mon bonheur.
S'il pouvoit s'accomplir: mais il est impossible.
Je sens de vous à moi la distance terrible.
Un mariage en forme est ce que je prétens.
Vous me le promettez; mais en vain je l'attens.
Chaque jour, chaque instant détruit mon espérance.
Vos parens sont puissans; une fortune immense
Doit vous faire aspirer aux plus nobles partis:
Jugez si vous & moi nous sommes assortis.

VALERE.

L'amour assortit tout; & mon ame ravie,
Trouve en vous ce qui fait le bonheur de la vie.

LISETTE.

Songez que je n'ai rien, & ne sai d'où je sors.

VALERE.

Esprit, graces, beauté, ce sont-là vos trésors,
Vos titres, vos parens.

LISETTE.

Vous flattez-vous, Valere,
De faire à notre hymen consentir votre pere?

VALERE.

Nous nous passerons bien de son consentement.

LISETTE.

Qui, vous; mais non pas moi.

VALERE.

Je puis ſecrettement...

LISETTE.

Non, non, ne croyez pas qu'un vain eſpoir m'endorme.
Je vous l'ai dit, je veux un mariage en forme;
Et me garderai bien de courir le hazard...

VALERE.

Vous n'avez rien à craindre; &... Que veut ce vieillard?

LISETTE.

Tout pauvre qu'il paroît, ſa ſageſſe eſt profonde;
Et c'eſt le ſeul ami qui me reſte en ce monde.
Depuis près de deux ans, cet ami vertueux,
Senſible à mes beſoins, empreſſé, généreux,
Fait de me ſecourir ſa principale affaire:
Je trouve en ſa perſonne un guide ſalutaire.
Laiſſez-nous un moment, s'il vous plaît.

VALERE.

De bon cœur.
Mais revenez bien-tôt me joindre chez ma ſœur.

## *SCENE IX.*

LYCANDRE, LISETTE.

LYCANDRE.

ENfin je vous revoi; cette rencontre heureuſe
Me comble de plaiſir.

LISETTE.

Moi, je ſuis bien honteuſe
Que vous me retrouviez dans l'état où je ſuis.

LYCANDRE.

Que faites-vous ici?

LISETTE.

Je fais ce que je puis.

Pour me le cacher ; mais...

LYCANDRE.

Quoi ?

LISETTE.

J'y ſuis en ſervice.

LYCANDRE.

Juſte ciel ! Et c'eſt donc pour ce vil exercice
Que, ſans m'en avertir, vous ſortez du couvent ?

LISETTE.

Autrefois pour me voir vous y veniez ſouvent ;
Mais depuis quelque temps vous m'avez négligée.
De plus, ma mere eſt morte. Inquiéte, affligée,
N'entendant rien de vous, ſans eſpoir, ſans appui,
Quelle reſſource avois-je en ce cruel ennui ?
La fille de céans, à préſent ma maîtreſſe,
Mon amie au couvent, ſenſible à ma triſteſſe,
Sur le point de ſortir, m'offrit obligeamment
De me prendre auprès d'elle. Elle me fit ſerment
Que je ſerois plûtôt compagne que ſuivante :
Je ne pûs réſiſter à ſon offre preſſante.
Ce ne fut pas pourtant ſans verſer bien des pleurs ;
Mais mon ſort le voulut : & voilà mes malheurs.

LYCANDRE.

O fortune cruelle ! Et vous tint-on parole,
Par de juſtes égards ?

LISETTE.

Oui.

LYCANDRE.

Cela me conſole
D'un ſi triſte incident, que j'aurois prévenu,
Si mes infirmités ne m'euſſent retenu
Pendant près de ſix mois, dans la retraite obſcure
Où je méne moi-même une vie aſſez dure.
Si bien que vous voilà plus heureuſe aujourd'hui ?

LISETTE.

Autant qu'on le peut être au ſervice d'autrui.

LYCANDRE.

Hélas!

LISETTE.

Vous soupirez? Dans ma triste aventure
Je ne sai quel espoir me soutient, me rassure.
Mais je n'ai rien perdu de ma vivacité.

LYCANDRE.

Votre espoir est fondé. Le moment souhaité
Peut arriver bien-tôt. La fortune se lasse
De vous persécuter; mais, dites-moi, de grace,
A qui parliez-vous là, quand je suis survenu?

LISETTE.

Au fils de la maison. S'il vous étoit connu,
Vous l'estimeriez fort.

LYCANDRE.

Il a donc votre estime?
Vous rougissez!

LISETTE.

Qui, moi? Me feriez-vous un crime
De lui rendre justice?

LYCANDRE.

Il est jeune, bien fait,
Riche, il vous voit souvent?

LISETTE.

Oui, souvent, en effet.

LYCANDRE.

Vous êres jeune, aimable, & sans expérience;
Voilà bien des écueils!

LISETTE.

Soyez en assurance.
Mon cœur est au-dessus de ma condition.
J'ai des principes sûrs contre l'occasion.

LYCANDRE.

J'y compte. Mais enfin que vous dit ce jeune homme?

LISETTE.

Il se nomme Valere.

LYCANDRE.

Hé, mon Dieu ! Qu'il se nomme
Ou Valere, ou Cléon, que m'importe ? Il s'agit
De m'informer à fond des choses qu'il vous dit.

LISETTE.

Qu'il m'aime.

LYCANDRE.

Est-ce là tout ?

LISETTE.

Oui.

LYCANDRE.

C'est tout ?

LISETTE.

Oui, vous dis-je.

LYCANDRE.

Vous me trompez.

LISETTE.

Eh mais... Ce reproche m'afflige.
Eh bien donc, ce jeune homme, à ne rien déguiser,
Si j'y veux consentir, m'offre de m'épouser
En secret.

LYCANDRE.

En secret ? Il cherche à vous surprendre.

LISETTE.

Non ; je répons de lui. Mais bien loin de me rendre,
En acceptant son cœur, je refuse sa main,
A moins que ses parens n'approuvent son dessein.
Ils le rejetteront, je n'en suis que trop sûre ;
Et pour fuir un éclat, Monsieur, je vous conjure
De me tirer d'ici dès demain, dès ce soir,
Pour que Valere & moi nous cessions de nous voir.

LYCANDRE.

D'un sort moins rigoureux, ô fille vraiment digne !
Ce que vous exigez est une preuve insigne
Et de votre prudence, & de votre vertu.
Il faut vous révéler ce que je vous ai tû.

Vous pouvez aſpirer à la main de Valere,
Et même l'épouſer de l'aveu de ſon pere.

LISETTE.

Moi, Monſieur ?

LYCANDRE.

Je dis plus; ils ſe tiendront heureux,
Dès qu'ils vous connoîtront, de former ces beaux nœuds;
Et reſpectant en vous une haute naiſſance,
Ils brigueront l'honneur d'une telle alliance.

LISETTE.

Vous vous moquez de moi. Pourquoi, juſqu'à ſa mort,
Ma mere a-t-elle eu ſoin de me cacher mon ſort ?
Mon pere eſt-il vivant ?

LYCANDRE.

Il reſpire; il vous aime;
Et viendra de ce lieu vous retirer lui-même.

LISETTE.

Et pourquoi ſi long-temps m'abandonner ainſi ?

LYCANDRE.

Vous ſaurez ſes raiſons. Mais demeurez ici
Juſqu'à ce qu'il ſe montre, & gardez le ſilence;
C'eſt un point capital.

LISETTE.

Moi, d'illuſtre naiſſance !
Ah ! Je ne vous croi point, ſi vous n'éclairciſſez
Tout ce myſtere à fond.

LYCANDRE.

Non, j'en ai dit aſſez.
Pour ſavoir tout le reſte, attendez votre pere.
Adieu. Mais dites-moi, le Comte de Tufiere
Demeure-t-il céans ?

LISETTE.

Oui, depuis quelques mois.

LYCANDRE.

Il faut que je lui parle.

LISETTE.

Ah! Monſieur, je prévois
Qu'il vous recevra mal en ce triſte équipage ;
Car on me l'a dépeint d'un orgueil ſi ſauvage....

LYCANDRE.

Je ſaurai l'abaiſſer.

LISETTE.

Il vous inſultera.

LYCANDRE.

J'imagine un moyen qui le corrigera.
Juſqu'au revoir. Songez qu'une naiſſance illuſtre,
Des ſentimens du cœur reçoit ſon plus beau luſtre:
Pour les faire éclater il eſt de sûrs moyens;
Et ſi le ſort cruel vous a ravi vos biens,
D'un plus rare tréſor enviant le partage,
Soyez riche en vertus : c'eſt là votre appanage.

*Fin du premier acte.*

# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

LISETTE.

DOIS-JE me réjouir ? Dois-je m'inquiéter ?
Ce que m'a dit Lycandre eſt bien prompt à flatter
Mon petit amour propre ; & pourtant plus j'y penſe,
Et moins à ſon diſcours je trouve d'apparence.
Le bon homme, à coup ſûr, s'eſt diverti de moi.
Mais non, il m'aime trop pour me railler. Je croi
Démêler ſa fineſſe. Il veut me rendre fiere,
Afin que je me croye au-deſſus de Valere ;
Et le vieillard adroit uſant de ce détour,
Arme la vanité pour combattre l'amour.
Oui, oui, tout bien peſé, m'en voilà convaincue.
De toutes mes grandeurs je ſuis bien-tôt déchue !
Je redeviens Liſette, & le ſort conjuré....
Pauvre Liſette ! Hélas ! Ton régne a peu duré !
Je me ſuis endormie, & j'ai fait un beau ſonge ;
Mais dans mon triſte état le réveil me replonge.

## SCENE II.

VALERE, LISETTE.

VALERE.

J'Avois beau vous attendre. Eh quoi, seule à l'écart? Qu'y faites-vous?

LISETTE.

Je rêve.

VALERE.

Il faut que ce vieillard
Qui vous est venu voir, vous ait dit quelque chose D'affligeant.

LISETTE.

Au contraire.

VALERE.

Et quelle est donc la cause
De votre rêverie?

LISETTE.

Un fait qui sûrement
Devroit me réjouir; & c'est précisément
Ce qui m'afflige.

VALERE.

Oh, oh! Le trait, sur ma parole,
Est des plus surprenans.

LISETTE.

Vous m'allez croire folle,
Sur ce que je vous dis; & cependant ce trait,
D'un excès de sagesse est peut-être l'effet.

VALERE.

Je ne vous comprens point. Expliquez ce mystere.

LISETTE.

LISETTE.

Cela m'eſt défendu ; mais je ne puis me taire,
Et quoique l'on m'ordonne un ſilence diſcret,
Je ſens bien que pour vous je n'ai point de ſecret.
Je ſoutiens avec peine un fardeau qui me laſſe.

VALERE.

A la tentation ſuccombez donc, de grace.

LISETTE.

C'eſt le meilleur moyen de m'en guérir, je croi.
Mais ſi je vais parler, vous vous rirez de moi.

VALERE.

Quoi ? Vous pouvez...

LISETTE.

Jurez que, quoique je vous diſe,
Vous n'en raillerez point.

VALERE.

J'en jure.

LISETTE.

Ma franchiſe,
Ou, ſi vous le voulez, mon indiſcrétion,
Exige de ma part cette précaution.
Au ſurplus, vous pourrez m'éclaircir ſur un doute
Qui me tourmente fort. Or écoutez.

VALERE.

J'écoute.

LISETTE.

Ce bon homme m'a dit... Vous allez vous moquer.

VALERE.

Eh non, vous dis-je, non.

LISETTE.

Avant de m'expliquer,
Valere, permettez que je vous interroge.
Répondez franchement, & ſur-tout point d'éloge.

VALERE.

Voyons.

LISETTE.

Me trouvez-vous l'air de condition
Que donne la naiſſance & l'éducation ?
Et croyez-vous mes traits, mes façons, mon langage,
Propres a ſoutenir un noble perſonnage ?

VALERE.

Un amant ſur ce point eſt un juge ſuſpect.
Mais vous m'avez d'abord inſpiré le reſpect,
La vénération. Qui les a pû produire ?
Votre rang ? Votre bien ? Plût au ciel ! Je ſoupire
Lorſque je vois l'état où vous réduit le ſort.
Mais pour vous abaiſſer il fait un vain effort ;
Et de quelques parens que vous ſoyez iſſue,
Chacun remarque en vous, à la premiere vûe,
Certain air de grandeur qui frappe, qui ſaiſit,
Et ce que je vous dis, tout le monde le dit.

LISETTE.

Ce diſcours eſt flatteur ; mais eſt-il bien ſincere ?

VALERE.

Oui, foi de galant homme.

LISETTE.

Apprenez donc, Valere,
Ce qu'on vient de me dire, & ce qui m'eſt bien doux,
Parce que ſon effet rejaillira ſur vous.
Par de fortes raiſons qu'on doit bien-tôt m'apprendre,
On m'a caché mon rang. J'ai l'honneur de deſcendre
D'une famille illuſtre & de condition,
Si l'on n'a point voulu me faire illuſion.

VALERE.

Non, on vous a dit vrai, c'eſt moi qui vous l'aſſure ;
Et j'en ferai ſerment.

LISETTE *en riant.*

Fort bien.

VALERE.

Je vous conjure ;

Charmante Liſ... O ciel ! Je ne ſai plus comment
Vous nommer ; mais enfin, je vous prie inſtament,
Si vous m'aimez encor, d'être perſuadée
Qu'on vous donne de vous une très-juſte idée,
Et ſouffrez que l'amour, jaloux de votre droit,
Vous rende le premier l'hommage qu'on vous doit.

[*Il ſe met à genoux.*]

LISETTE.

Valere, levez-vous, vous me rendez confuſe.

VALERE.

Quoi ? Vous, ſervir ma ſœur ! Ah ! Déja je m'accuſe
D'avoir été trop lent à la déſabuſer ;
A vous manquer d'égards je pourrois l'expoſer.
Mon pere m'inquiéte, & je ſai que ma mere
Quelquefois avec vous prend un ton trop ſévere,
Je vais donc avertir ma famille, & je crains...

LISETTE.

Ah ! Voilà mon ſecret en de fort bonnes mains !
On me défend ſur-tout de me faire connoître.
Si vous dites un mot à qui que ce puiſſe être,
Bien loin de me ſervir...

VALERE.

Eh bien, je me tairai.
Je ſuis dans une joie... Oh ! Je me contraindrai,
Ne craignez rien.

LISETTE.

Paix donc, j'apperçois Iſabelle.

## SCENE III.

ISABELLE, VALERE, LISETTE.

VALERE
*courant au-devant d'elle.*

MA sœur, que je vous dise une grande nouvelle!

LISETTE *le retenant.*

Eh bien, ne voilà pas mon étourdi.

VALERE.

Mon cœur
Ne peut se contenir. Je sors. Adieu, ma sœur.

ISABELLE.

Adieu! Vous moquez-vous? Dites-moi donc, mon frere,
Cette grande nouvelle?

VALERE.

Oh! Ce n'est rien.

ISABELLE.

Valere,
Quoi, vous me plaisantez?

VALERE.

Non, non, quand vous saurez...

LISETTE *bas à Valere.*

Allez-vous-en.

VALERE *sort & revient.*

Ma sœur, lorsque vous parlerez
A Lisette...

ISABELLE.

Eh bien donc?

VALERE.

Ayez toujours pour elle
Le reſpect...

ISABELLE.

Le reſpect ?

VALERE.

Oui ; car Mademoiſelle...
Je veux dire Liſette, a certainement lieu
De prétendre de vous, & de nous tous... Adieu.

[*Il ſort bruſquement.*]

## *SCENE IV.*

ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE.

JE ne ſai que penſer d'un diſcours auſſi vague ;
Qu'en dites-vous ? Je croi que mon frere extravague.

LISETTE.

Quelque choſe à peu près.

ISABELLE.

Moi, pour vous du reſpect !
C'eſt aller un peu loin. Ce diſcours m'eſt ſuſpect.
Oh ça, conviendrez-vous de ce que j'imagine ?

LISETTE.

Quoi ?

ISABELLE.

Mon frere vous aime. Oh, oui, oui, je devine.
Votre air embarraſſé confirme mon ſoupçon.

LISETTE.

Et quand il m'aimeroit, ſeroit-ce un crime ?

ISABELLE.

Non.
Mais...

LISETTE.

Si je l'en veux croire, il me trouve jolie ;
Mais bon, je n'en croi rien.

ISABELLE.

Pourquoi ?

LISETTE.

Pure faillie
De jeune homme, qui ſait prodiguer les douceurs,
Et qui ſans rien aimer en veut à tous les cœurs.

ISABELLE.

Non, mon frere n'eſt point de ces conteurs volages,
Qui d'objet en objet vont offrir leurs hommages.
Je connois ſa droiture & ſa ſincérité,
Et s'il dit qu'il vous aime, il dit la vérité.

LISETTE *vivement.*

Quoi, ſérieuſement ?

ISABELLE.

Oui, la choſe eſt certaine.
Je voi que ce diſcours ne vous fait point de peine.
Ah, ma bonne !

LISETTE.

Quoi donc ?

ISABELLE.

Je pénétre aiſément.

LISETTE.

Quoi ? Que pénétrez-vous ?

ISABELLE.

Mon frere eſt votre amant ;
Et mon frere, à coup ſûr, n'aime point une ingrate.
Vous avez le cœur haut, & l'ame délicate.

LISETTE.

Voici le fait. Il dit que ſi je n'étois point
Ce que je ſuis...

ISABELLE.

Eh bien ?

LISETTE.

Il m'eſtime à tel point
Qu'il feroit ſon bonheur de m'obtenir pour femme.

ISABELLE.

Enſuite ? Vous rêvez ! Je vous ouvre mon ame
En toute occaſion, Liſette, imitez-moi.
Que lui répondez-vous ? Parlez de bonne foi.

LISETTE.

Eh ! Mais je lui répons... Vous êtes curieuſe
A l'excès.

ISABELLE.

Pourſuivez.

LISETTE.

Que je ſerois heureuſe
Si j'étois un parti qui lui pût convenir.
Voilà tout.

ISABELLE.

Je le croi. Mais je crains l'avenir ;
Votre amour vous rendra malheureux l'un & l'autre.

LISETTE.

Vous avez votre idée, & nous avons la nôtre.

ISABELLE.

Comment donc ?

LISETTE.

Quelque jour j'éclaircirai ceci.
Sur votre frere enfin n'ayez aucun ſouci.
Ne vous alarmez point de ce que je hazarde,
Et venons maintenant à ce qui vous regarde.

ISABELLE.

Volontiers.

LISETTE.

De mon cœur vous connoiſſez l'état ;
Parlons un peu du vôtre. Inquiet, délicat,
Aux révolutions il eſt ſouvent en proie.
Comment ſe porte-t-il ?

ISABELLE.

Mal.

LISETTE.

J'en ai de la joie.

Il eſt donc bien épris ?

ISABELLE.

Oui, Liſette ; ſi bien

Qu'il le ſera toujours.

LISETTE.

Oh ! Ne jurons de rien.

ISABELLE.

J'en ferois bien ſerment.

LISETTE.

Le ciel vous en préſerve.

ISABELLE.

Pourquoi donc ?

LISETTE.

Votre eſprit a toujours en réſerve
Quelques ſi, quelques mais, qui, malgré votre ardeur,
Pénétrent tôt ou tard au fond de votre cœur.
Le Comte eſt ſûrement d'une aimable figure,
Son mérite y répond, ou du moins je l'augure ;
Mais vous ne le voyez que depuis quelques mois,
Vous le connoiſſez peu. C'eſt pourquoi je prévois
Qu'avant qu'il ſoit huit jours, croyant le mieux connoître,
Quelque défaut en lui vous frappera peut-être.

ISABELLE.

Cela ne ſe peut pas. C'eſt un homme accompli.
De ſes perfections mon cœur eſt ſi rempli,
Qu'il le met à couvert de ma délicateſſe.
S'il a quelque défaut, c'eſt ſon peu de tendreſſe.
Il me voit rarement.

LISETTE.

C'eſt qu'il a du bon ſens.
Qui ſe fait ſouhaiter, ſe fait aimer long-temps.

Qui

Qui nous voit trop souvent, voit bien-tôt qu'il nous lasse.

ISABELLE.

Vous l'excusez toujours; mais dites-moi, de grace,
Ne lui trouvez-vous point quelques défauts?

LISETTE.

Qui, moi?
Pas le moindre.

ISABELLE.

Tant mieux.

LISETTE.

Mais s'il en a, je croi
Qu'ils n'échapperont pas long-temps à votre vûe;
Et c'est tant pis pour vous. Êtes-vous résolue
De ne prendre qu'un homme accompli de tout point?
Cet homme est le phœnix; il ne se trouve point.
Si le Comte à vos yeux est ce rare miracle,
Croyez-en votre cœur. Que ce soit votre oracle.
Mettez l'esprit à part, suivez le sentiment;
S'il vous trompe, du moins c'est agréablement.
Il est bon quelquefois de s'aveugler soi-même,
Et bien souvent l'erreur est le bonheur suprême.

ISABELLE.

Me voilà résolue à suivre vos avis.

LISETTE.

Vous me remercirez de les avoir suivis.
Mais que va devenir notre pauvre Philinte?
Son mérite autrefois a porté quelque atteinte
A votre cœur.

ISABELLE.

Je sens qu'il m'ennuie à mourir.
Je l'estime beaucoup, & ne puis le souffrir.
Le moyen d'y durer? Toutes ses conférences
Consistent en regards, ou bien en révérences:

Dès qu'il parle, il s'égare, il se perd; en un mot,
Quoiqu'il ait de l'esprit, on le prend pour un sot.

LISETTE.

Le voici.

ISABELLE.

Que veut-il?

LISETTE.

A votre esprit critique
Il vient fournir des traits pour son panégyrique.

## *SCENE V.*

ISABELLE, PHILINTE, LISETTE

PHILINTE
*du fond du théatre, après plusieurs révérences.*

MAdame... Je crains bien de vous importuner.

LISETTE *à Isabelle.*

Cet homme a sûrement le don de deviner.

ISABELLE.

Un homme tel que vous...

PHILINTE *redoublant ses révérences.*

Ah, Madame!... De grace,
Si je fuis importun, punissez mon audace.

ISABELLE *lui faisant la révérence.*

Monsieur...

PHILINTE.

Et faites-moi l'honneur de me chasser.

ISABELLE.

De ma civilité vous devez mieux penser.

PHILINTE *lui faisant la révérence.*

Madame, en vérité...

ISABELLE *la lui rendant.*

J'ai pour votre personne

*[à Lisette.]*

L'estime & les égards.... Aidez-moi donc, ma bonne.

LISETTE

*après avoir fait plusieurs révérences à Philinte, lui présente un siége.*

Vous plaît-il vous asseoir?

PHILINTE *vivement.*

Que me proposez-vous?

O ciel! Devant Madame, il faut être à genoux.

LISETTE.

*[à Isabelle.]*

A vous permis, Monsieur. Dites-lui quelque chose.

ISABELLE.

Je ne saurois.

LISETTE.

Fort bien; l'entretien se dispose

A devenir brillant.... Monsieur, je m'apperçoi

Que vous faites façon de parler devant moi.

Je me retire.

PHILINTE *la retenant.*

Non, il n'est pas nécessaire;

Et je ne veux ici qu'admirer & me taire.

LISETTE *à Philinte.*

Vous vous contentez donc de lui parler des yeux?

PHILINTE.

Je ne m'en lasse point.

LISETTE.

Parlez de votre mieux,

Rien ne vous interrompt.

ISABELLE *à Lisette.*

Oh! Je perds contenance.

LISETTE *bas à Isabelle.*

Hé bien, interrogez-le ; il répondra, je pense.

ISABELLE *bas à Lisette.*

Vous-même, aviſez-vous de quelque queſtion.

LISETTE *bas à Isabelle.*

C'eſt à vous d'entamer la converſation.

ISABELLE

*à Philinte, après avoir un peu rêvé.*

Quel temps fait-il, Monſieur?

LISETTE *à part.*

Matiere interreſſante!

PHILINTE.

Madame... en vérité... la journée eſt charmante.

ISABELLE.

Monſieur, en vérité... j'en ſuis ravie.

LISETTE.

Et moi,

J'en ſuis auſſi charmée, en vérité. Mais quoi,
La converſation eſt donc déja finie?
Ça, pour la relever, employons mon génie.

[*à part.*]

Dit-on quelque nouvelle? Enfin il parlera.

ISABELLE.

N'avez-vous rien appris du nouvel opéra?

PHILINTE.

On en parle aſſez mal.

LISETTE *à part.*

Cet homme eſt laconique.

ISABELLE *à Philinte.*

Qu'y déſapprouvez-vous? Les vers, ou la muſique?

PHILINTE.

Je ſai peu de muſique, & fais de méchans vers;
Ainſi j'en pourrois bien juger tout de travers.
Et d'ailleurs j'avoûrai qu'au plus mauvais ouvrage,
Bien ſouvent, malgré moi, je donne mon ſuffrage.

Un auteur, quel qu'il soit, me paroît mériter
Qu'aux efforts qu'il a faits on daigne se prêter.

LISETTE.

Mais on dit qu'aux auteurs la critique est utile.

PHILINTE.

La critique est aisée, & l'art est difficile.
C'est là ce qui produit ce peuple de censeurs,
Et ce qui rétrécit les talens des auteurs.
[*à Isabelle.*]
Mais vous êtes distraite, & paroissez en peine.

ISABELLE.

Je n'en puis plus.

PHILINTE.

Bon Dieu! Qu'avez-vous?

ISABELLE.

La migraine.

PHILINTE *s'en allant avec précipitation.*

Je m'enfuis.

ISABELLE *le retenant.*

Non, restez.

PHILINTE.

Quel excès de faveur!

ISABELLE.

C'est moi qui vais m'enfuir. Je crains que ma douleur
Ne vous afflige trop. Je souffre le martyre.

PHILINTE.

J'en suis au désespoir. Je veux vous reconduire.

[*Il met ses gans avec précipitation.*]

Madame, vous plaît-il de me donner la main?

ISABELLE.

Je n'en ai pas la force. Adieu, jusqu'à demain.

PHILINTE.

A quelle heure, Madame?

ISABELLE.

Ah! Monsieur, à toute heure.
Mais ne me suivez point, de grace.

PHILINTE *à Lisette.*

Je demeure
Pour vous dire deux mots.

LISETTE.

Monsieur... en vérité,
J'ai la migraine aussi. Vous aurez la bonté
De ne pas prendre garde à mon impolitesse,
Et mon devoir m'appelle auprès de ma maîtresse.

[*Philinte lui donne la main & la reconduit.*]

## SCENE VI.

PHILINTE *seul.*

CEtte migraine-là vient bien subitement!
C'est moi qui l'ai donnée indubitablement.
C'est ma timidité, que je ne saurois vaincre,
Qui me rend ridicule. On vient de m'en convaincre.
Que je suis malheureux! Des jeunes courtisans
Que n'ai-je le babil & les airs suffisans!
Quiconque s'est formé sur de pareils modèles,
Est sûr de ne jamais rencontrer de cruelles.

## SCENE VII.

PHILINTE, UN LAQUAIS *mal vêtu.*

LE LAQUAIS.

CEtte lettre, Monſieur, s'adreſſe à vous, je croi?

PHILINTE *lit.*

*Au Comte de Tuſiere.* Elle n'eſt pas pour moi;
Mais il demeure ici.

LE LAQUAIS.

Pardonnez, je vous prie.

PHILINTE *lui faiſant la révérence.*

[*à part.*]

Ah, Monſieur! C'eſt à lui que l'on me ſacrifie.
Madame Liſimon n'y pourra conſentir,
Et je veux lui parler avant que de ſortir.

[*Il ſort.*]

## SCENE VIII.

PASQUIN, LE LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

HOlà, quelqu'un des gens du Comte de Tuſiere?

PASQUIN *d'un ton arrogant.*

Que voulez-vous?

LE LAQUAIS.

Cet homme a la parole fiere.

PASQUIN.

Parlez donc.

LE LAQUAIS.

Eſt-ce vous qui vous nommez Paſquin ?

PASQUIN.

C'eſt moi-même en effet. Mais apprenez, faquin,
Que le mot de Monſieur n'écorche point la bouche.

LE LAQUAIS.

Monſieur, je ſuis confus. Ce reproche me touche.
J'ignorois qu'il fallût vous appeller Monſieur;
Mais vous me l'apprenez, j'y ſouſcris de bon cœur.

PASQUIN *d'un ton important.*

Tréve de compliment.

LE LAQUAIS.

Voudrez-vous bien remettre
Au Comte votre maître un petit mot de lettre ?

PASQUIN.

Donnez. De quelle part ?

LE LAQUAIS.

Je me tais ſur ce point;
Elle eſt d'un inconnu qui ne ſe nomme point.
Adieu, Monſieur Paſquin. Quoique mon ignorance
Ait pour Monſieur Paſquin manqué de déférence,
Il verra déſormais, à mon air circonſpect,
Que, pour Monſieur Paſquin, je ſuis plein de reſpect.

## *SCENE IX.*

PASQUIN *ſeul.*

CE maroufle me raille, & même je ſoupçonne
Qu'il n'a pas tort. Au fond, les airs que je me donne
Friſent l'impertinent, le ſuffiſant, le fat,
Et ſi, tout bien peſé, je ne ſuis qu'un pied plat.

Sans ce pauvre garçon j'allois me méconnoître,
Et me gonfler d'orgueil auſſi bien que mon maître.
Je ſens qu'un Glorieux eſt un ſot animal!
Mais j'entens du fracas. Ah! C'eſt l'original
De mes airs de grandeur, qui vient tête levée.
Mon éclat emprunté ceſſe à ſon arrivée.

## SCENE X.

LE COMTE, PASQUIN, SIX LAQUAIS.

LE COMTE *entre marchant à grands pas & la tête levée. Ses ſix laquais ſe rangent au fond du théâtre d'un air reſpectueux, Paſquin eſt un peu plus avancé.*

L'Impertinent!

PASQUIN *lui préſentant la lettre.*

Monſieur...

LE COMTE *marchant toujours.*

Le fat!

PASQUIN.

Monſieur...

LE COMTE.

Tai-toi.

Un petit campagnard s'emporter devant moi!
Me manquer de reſpect pour quatre cent piſtoles!

PASQUIN.

Il a tort.

LE COMTE.

Hem? A qui s'adreſſent ces paroles?

PASQUIN.

Au petit campagnard.

LE COMTE.

Soit. Mais d'un ton plus bas,
S'il vous plaît. Vos propos ne m'intéreſſent pas.
Tenez. Serrez cela.

[*Il lui donne une groſſe bourſe.*]

PASQUIN.

Peſte, qu'elle eſt dodue !
A ce charmant objet je me ſens l'ame émue,

[*Il ouvre la bourſe, & en tire quelques piéces.*]

LE COMTE *le ſurprenant.*

Que fais-tu ?

PASQUIN.

Je veux voir ſi cet or eſt de poids.

LE COMTE *lui reprenant la bourſe.*

Vous êtes curieux.

[*Il fait pluſieurs ſignes, & à meſure qu'il les fait ; ſes laquais le ſervent. Deux approchent la table ; deux autres un fauteuil ; le cinquiéme apporte un écritoire & des plumes, & le ſixiéme du papier ; enſuite il ſe met à écrire.*]

PASQUIN.

Monſieur, je puis, je crois,
Sans manquer au reſpect, vous donner cette lettre ;
Que pour vous à l'inſtant on vient de me remettre ?

LE COMTE

*continuant d'écrire après l'avoir priſe.*

Ah ! C'eſt du petit Duc ?

PASQUIN.

Non, un homme eſt venu.

LE COMTE.

C'eſt donc de la Princeſſe...

PASQUIN.

Elle eſt d'un Inconnu
Qui ne ſe nomme pas.

LE COMTE.

Et qui vous l'a remiſe ?

PASQUIN.

Un laquais mal vêtu....

LE COMTE *lui jettant la lettre.*

C'eſt aſſez ; qu'on la liſe,
Et qu'on m'en rende compte. Entendez-vous ?

PASQUIN.

J'entens.

[*Il lit la lettre bas.*]

LE COMTE *toujours écrivant.*

Monſieur Paſquin ?

PASQUIN.

Monſieur.

LE COMTE.

Faites ſortir mes gens.

PASQUIN *d'un air ſuffiſant.*

Sortez.

LA FLEUR *au Comte.*

Monſieur...

LE COMTE.

Comment ?

LA FLEUR.

Oſerois-je vous dire...

LE COMTE.

Il me parle, je croi ! Holà, qu'il ſe retire,
Qu'on lui donne congé.

PASQUIN *à la Fleur.*

Je te l'avois prédit.
Va-t-en, je tâcherai de lui calmer l'eſprit.

## SCENE XI.

LE COMTE, PASQUIN.

*Le Comte relit ce qu'il a écrit, & Pasquin lit la lettre.*

LE COMTE
*après avoir lû ce qu'il écrivoit.*

TU ne partiras point, & c'eſt une baſſeſſe
Dans les gens de mon rang, d'outrer la politeſſe.
Un homme tel que moi ſe feroit déshonneur,
Si ſa plume à quelqu'un donnoit du Monſeigneur.
Non, mon petit Seigneur, vous n'aurez pas la gloire
De gagner ſur la mienne une telle victoire.
Vous pourriez m'aſſurer un bonheur très-complet;
Mais, ſi c'eſt à ce prix, je ſuis votre valet.
*[Il déchire la lettre.]*
Oſte-moi cette table. Hé bien, que dit l'épitre?

PASQUIN.

Elle roule, Monſieur, ſur un certain chapitre
Qui ne vous plaira point.

LE COMTE.

Pourquoi donc? Lis toujours.

PASQUIN.

Vous me l'ordonnez; mais...

LE COMTE.

Oh, tréve de diſcours!

PASQUIN *lit.*

*Celui qui vous écrit...*

LE COMTE.

Qui vous écrit! Le ſtyle
Eſt familier.

PASQUIN.

Il va vous échauffer la bile.

[*Il lit.*]

*Celui qui vous écrit s'intéreſſant à vous,*
*Monſieur, vous avertit ſans crainte & ſans ſcrupule;*
*Que par vos procédés, dont il eſt en courroux,*
*Vous vous rendez très-ridicule.*

LE COMTE *ſe levant bruſquement.*

Si je tenois le fat qui m'oſe écrire ainſi...

PASQUIN.

Pourſuivrai-je?

LE COMTE.

Oui; voyons la fin de tout ceci.

PASQUIN *lit.*

*Vous ne manquez pas de mérite;*
*Mais...*

LE COMTE.

Vous ne manquez pas! Ah, vraiment, je le croi!
Bel éloge, en parlant d'un homme tel que moi!

PASQUIN *lit.*

*Vous ne manquez pas de mérite;*
*Mais bien loin de vous croire un prodige étonnant,*
*Apprenez que chacun s'irrite*
*De votre orgueil impertinent.*

LE COMTE *donnant un ſoufflet à Paſquin.*

Comment, maraut?...

PASQUIN.

Fort bien; le trait eſt impayable!
De ce qu'on vous écrit ſuis-je donc reſponſable?
Au diable l'écrivain avec ſes vérités.

[*Il jette la lettre ſur la table.*]

LE COMTE.

Ah! Je vous apprendrai...

PASQUIN.

Quoi, Vous me maltraitez
Pour les fautes d'autrui? Si jamais je m'avise
D'être votre lecteur...

LE COMTE *lui donnant ſa bourſe.*

Faut-il que je vous diſe
Une ſeconde fois de ſerrer cet argent?
Tenez, voilà ma clef, & ſoyez diligent.

PASQUIN *va & revient.*

Savez-vous à combien cette ſomme ſe monte?

LE COMTE.

Non pas exactement.

PASQUIN.

Je vous en rendrai compte.
[*à part.*]
Je m'en vais du ſoufflet me payer par mes mains.

## *SCENE XII.*

LE COMTE *ſeul.*

Puiſſai-je devenir le plus vil des humains,
Si j'épargne celui qui m'a fait cette injure.
Voyons ſi je pourrois connoître l'écriture.

[*Il lit.*]

*L'ami de qui vous vient cette utile leçon,*
*Emprunte une main étrangere;*

[*haut.*] Il fait fort bien.

*Mais il ne vous cache ſon nom,*
*Que pour donner le temps à votre ame trop fiere*

*De ſe prêter à la ſeule raiſon ;*
*Et lui-même, ce ſoir, il viendra ſans façon,*
*Vous demander ſi votre humeur altiere*
*Aura baiſſé de quelque ton.*

[*Il jette le billet*]

Voilà, ſur ma parole, un hardi perſonnage !
S'il vient, il payra cher un ſi ſenſible outrage.
Qui peut m'avoir écrit ce libelle outrageant ?
Plus j'y penſe...

## SCENE XIII.

LE COMTE, PASQUIN.

PASQUIN.

Monſieur, j'ai compté cet argent.

LE COMTE.

Il ſe monte ?

PASQUIN.

A trois cens quatre-vingt-dix piſtoles.

LE COMTE.

Mais...

PASQUIN.

Si vous y trouvez ſeulement deux oboles
De plus, je ſuis un fat.

LE COMTE.

Mais cependant mon gain
Montoit à quatre cens, & j'en ſuis très-certain.

PASQUIN.

C'eſt vous qui vous trompez, ou c'eſt moi qui vous trompe ;
Et vous ne penſez pas que l'argent me corrompe !

LE COMTE.

Monsieur Pasquin ?

PASQUIN.

Monsieur.

LE COMTE.

Vous êtes un fripon.

PASQUIN.

Je vous respecte trop pour vous dire que non ;
Mais . . .

LE COMTE.

Brisons là-dessus.

PASQUIN.

Oui. Parlons d'Isabelle.
Vous vous refroidissez, ce me semble, pour elle.
Elle s'en plaint, du moins.

LE COMTE.

Elle fait mon amour.
J'ai parlé ; c'est assez.

PASQUIN.

Son pere est de retour.

LE COMTE.

C'est à lui de venir, & de m'offrir sa fille.

PASQUIN.

Ah, Monsieur ! Vous voulez qu'un pere de famille
Fasse les premiers pas ?

LE COMTE.

Oui, Monsieur, je le veux.
Un homme de mon rang doit tout exiger d'eux.

PASQUIN.

Prenez une maniere un peu moins dédaigneuse ;
Car Lisette m'a dit. . .

LE COMTE.

Petite raisonneuse ;
Qui veut parler sur-tout, & ne dit jamais rien.

PASQUIN.

Pour une raisonneuse, elle raisonne bien.

LE COMTE.

LE COMTE.

Et que dit-elle donc ?

PASQUIN.

Elle dit qu'Isabelle
A pour les Glorieux une haine mortelle.

LE COMTE *se levant.*

Que dites-vous ?

PASQUIN.

Moi ? Rien. C'eſt Liſette. J'eſpere...

LE COMTE.

On vient ; voyez qui c'eſt.

PASQUIN.

Ma foi, c'eſt le beau-pere.

LE COMTE.

J'étois bien aſſuré qu'il feroit ſon devoir.

PASQUIN.

Il faudroit vous lever pour l'aller recevoir.

LE COMTE.

Je croi que ce coquin prétend m'apprendre à vivre.
Allez, faites-le entrer, & moi, je vais vous ſuivre.

## SCENE XIV.

LE COMTE, LISIMON, PASQUIN.

LISIMON *à Pasquin.*

LE Comte de Tufiere eſt-il ici, mon cœur ?

PASQUIN.

Oui, Monſieur, le voici.

[*Le Comte ſe léve nonchalament, & fait un pas au-devant de Liſimon qui l'embraſſe.*]

LISIMON.

Cher Comte, ſerviteur.

LE COMTE *à Paſquin.*

Cher Comte ! Nous voilà grands amis, ce me ſemble.

LISIMON.

Ma foi, je ſuis ravi que nous logions enſemble.

LE COMTE *froidement.*

J'en ſuis fort aiſe auſſi.

LISIMON.

Parbleu, nous boirons bien.
Vous buvez ſec, dit-on ? Moi, je n'y laiſſe rien.
Je ſuis impatient de vous verſer raſade,
Et ce ſera bien-tôt. Mais êtes-vous malade ?
A votre froide mine, à votre ſombre accueil...

LE COMTE

*à Paſquin qui préſente un ſiége.*

Faites aſſeoir Monſieur... Non, offrez le fauteuil.
Il ne le prendra pas ; mais...

LISIMON.

Je vous fais excuſe.
Puiſque vous me l'offrez, trouvez bon que j'en uſe.
Que je m'étalle auſſi ; car je ſuis ſans façon,
Mon cher, & cela doit vous ſervir de leçon.
Et je veux qu'entre nous, toute cérémonie,
Dès ce même moment, pour jamais ſoit bannie.
Oh ça ; mon cher garçon, veux-tu venir chez moi ?
Nous ſerons tous ravis de dîner avec toi.

LE COMTE.

Me parlez-vous, Monſieur ?

LISIMON.

A qui donc, je te prie ?
A Paſquin ?

LE COMTE.

Je l'ai cru.

LISIMON.

Tout de bon ? Je parie
Qu'un peu de vanité t'a fait croire cela ?

LE COMTE.

Non ; mais je fais peu fait à ces manieres-là.

LISIMON.

Oh bien ! Tu t'y feras, mon enfant. Sur les tiennes,
A mon âge, crois-tu que je forme les miennes ?

LE COMTE.

Vous aurez la bonté d'y faire vos efforts.

LISIMON.

Tien, chez moi le dedans gouverne le dehors.
Je suis franc.

LE COMTE.

Quant à moi, j'aime la politesse.

LISIMON.

Moi, je ne l'aime point, car c'est une traîtresse
Qui fait dire souvent ce qu'on ne pense pas.
Je hais, je fuis ces gens qui font les délicats,
Dont la fiere grandeur d'un rien se formalise,
Et qui craint qu'avec elle on familiarise ;
Et ma maxime, à moi ; c'est qu'entre bons amis,
Certains petits écarts doivent être permis.

LE COMTE.

D'amis avec amis on fait la différence.

LISIMON.

Pour moi, je n'en fais point.

LE COMTE.

Les gens de ma naissance
Sont un peu délicats sur les distinctions,
Et je ne suis ami qu'à ces conditions.

LISIMON.

Ouais ! Vous le prenez haut. Écoute, mon cher Comte,
Si tu fais tant le fier, ce n'est pas là mon compte.

Ma fille te plaît fort, à ce que l'on m'a dit;
Elle est riche, elle est belle, elle a beaucoup d'esprit;
Tu lui plais; j'y souscris du meilleur de mon ame,
D'autant plus que par là je contredis ma femme,
Qui voudroit m'engendrer d'un grand complimenteur,
Qui ne dit pas un mot sans dire une fadeur.
Mais aussi, si tu veux que je sois ton beau-pere,
Il faut baisser d'un cran, & changer de maniere,
Ou sinon, marché nul.

LE COMTE
*à Pasquin, se levant brusquement.*
Je vais le prendre au mot.

PASQUIN.
Vous en mordrez vos doigts, ou je ne suis qu'un sot.
Pour un faux point d'honneur perdre votre fortune?

LE COMTE.
Mais si...

LISIMON.
Toute contrainte, en un mot, m'importune.
L'heure du dîner presse; allons, veux-tu venir?
Nous aurons le loisir de nous entretenir
Sur nos arrangemens; mais commençons par boire.
Grand soif, bon appétit, & sur-tout point de gloire,
C'est ma devise. On est à son aise chez moi;
Et vivre comme on veut, c'est notre unique loi.
Viens, & sans te gourmer avec moi de la sorte,
Laisse en entrant chez nous ta grandeur à la porte.

## SCENE XV.

PASQUIN *ſeul.*

VOilà mon Glorieux bien tombé ! Sa hauteur
Avoit, ma foi, beſoin d'un pareil précepteur ;
Et ſi cet homme-là ne le rend pas traitable,
Il faut que ſon orgueil ſoit un mal incurable.

*Fin du ſecond acte.*

# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

LE COMTE, PASQUIN.

LE COMTE.

OUI, quoiqu'à mes valets je parle rarement,
Je veux bien en ſecret m'abaiſſer un moment,
Et deſcendre avec toi juſqu'à la confiance.
De ton attachement j'ai fait l'expérience;
Je te vois attentif à tous mes intérêts,
Et tu ſeras charmé d'apprendre mes progrès.

PASQUIN.

Je vois que vous avez empaumé le beau-pere.

LE COMTE.

Il m'adore à préſent.

PASQUIN.

J'en ſuis ravi.

LE COMTE.

J'eſpere
Que me connoiſſant mieux il me reſpectera,
Et je te garantis qu'il ſe corrigera.

PASQUIN.

Du moins pour le gagner vous avez fait merveilles,
Et vous avez vuidé preſque vos deux bouteilles,
Avec tant de ſang froid & d'intrépidité,
Que le futur beau-pere en étoit enchanté.

LE COMTE.

Il vient de me jurer que je ſerois ſon gendre;
Sa fille étoit ravie, & me faiſoit entendre
Combien à ce diſcours ſon cœur prenoit de part;
Et moi j'ai bien voulu, par un tendre regard,

Partager le plaisir qu'elle laissoit paroître.

PASQUIN

Quel excès de bonté !

LE COMTE.

Si son pere est le maître,
L'affaire ira grand train. Par mon air de grandeur
J'ai frappé le bon-homme, il contraint son humeur,
E n'ose presque plus me tutoyer.

PASQUIN.

Cet homme
Sent ce que vous valez ; mais je veux qu'on m'assomme,
Si vous venez à bout de le rendre poli.

LE COMTE.

D'où vient ?

PASQUIN.

C'est qu'il est vieux, & qu'il a pris son pli.
D'ailleurs, il compte fort que sa richesse immense
Est du moins comparable à la haute naissance.

LE COMTE.

Il veut le faire croire, & pourtant n'en croit rien.
Je vois clair ; je suis sûr que malgré tout son bien,
Il sent qu'il a besoin de se donner du lustre,
Et d'acheter l'éclat d'une alliance illustre.
De ces hommes nouveaux c'est là l'ambition.
L'avarice est d'abord leur grande passion ;
Mais ils changent d'objet dès qu'elle est satisfaite,
Et courent les honneurs quand la fortune est faite.
Lisimon, nouveau noble, & fils d'un pere heureux,
Qui le comblant de biens n'a pû combler ses vœux,
Souhaite de s'enter sur la vieille noblesse ;
Et sa fille, sans doute, a la même foiblesse.
Un homme tel que moi flatte leur vanité ;
Et c'est là ce qui doit redoubler ma fierté.
Je veux me prévaloir du droit de ma naissance ;
Et pour les amener à l'humble déférence

Qu'ils doivent à mon ſang, je vais dans le diſcours
Leur donner à penſer que mon pere eſt toujours
Dans cet état brillant, ſuperbe & magnifique,
Qui ſoutint ſi long-temps notre nobleſſe antique;
Et leur perſuader que par rapport au bien
Qui fait tout leur orgueil, je ne leur céde en rien.

PASQUIN.

Mais ne pourront-ils point découvrir le contraire?
Car un vieux ſerviteur de Monſieur votre pere,
Autrefois m'a conté les cruels accidens
Qui lui ſont arrivés & peut-être...

LE COMTE.

Le temps
Les a fait oublier. D'ailleurs notre province,
Où mon pere autrefois tenoit l'état d'un Prince,
Eſt ſi loin de Paris, qu'à coup ſûr ces gens-ci,
De nos adverſités n'ont rien ſû juſqu'ici.
Si ta diſcrétion...

PASQUIN.

Croyez...

LE COMTE.

Point de harangue;
Les effets parleront.

PASQUIN.

Diſpoſez de ma langue;
Je la gouvernerai tout comme il vous plaira.

LE COMTE.

Sur l'état de mes biens on t'interrogera.
Sans entrer en détail, répons en aſſurance,
Que ma fortune au moins égale ma naiſſance;
A Liſette ſur-tout perſuade-le bien.
Pour établir ce fait, c'eſt le plus sûr moyen;
Car elle a du crédit ſur toute la famille.

PASQUIN.

Ma foi, vous devriez ménager cette fille.

Elle

Elle vous veut du bien, à ce qu'elle m'a dit.

LE COMTE.

D'une suivante, moi, ménager le crédit!
J'aurois trop à rougir d'une telle bassesse.
Près d'elle, j'y consens, fais agir ton adresse,
Sans dire que ce soit de concert avec moi;
J'approuve ce commerce; il convient d'elle à toi.
On vient, sors, & sur-tout fais bien ton personnage.

PASQUIN.

Oh! Quand il faut mentir, nous avons du courage.

## SCENE II.

ISABELLE, LE COMTE, LISETTE.

ISABELLE.

JE vous trouve à propos, & mon pere veut bien
Que nous ayons tous deux un moment d'entretien.
Il me destine à vous; l'affaire est sérieuse.

LE COMTE.

Et j'ose me flatter qu'elle n'est pas douteuse;
Que par vous mon bonheur me sera confirmé;
J'aspire à votre main; mais je veux être aimé.
A ce bonheur parfait oserois-je prétendre?
C'est un charmant aveu que je brûle d'entendre.

LISETTE.

Je sai ce qu'elle pense; & je croi qu'en effet
Vous avez lieu, Monsieur, d'en être satisfait.

LE COMTE *à Isabelle,*
*après avoir regardé dédaigneusement Lisette.*

Eh, faites-moi l'honneur de répondre vous-même.

LISETTE.

Une fille, Monsieur, ne dit point, je vous aime;

Mais garder le silence en cette occasion,
C'est assez bien répondre à votre question.

LE COMTE *à Isabelle.*

Ne parlez-vous jamais que par une interprette?

ISABELLE.

Comme elle est mon amie, & qu'elle est très-discrette...

LE COMTE.

Votre amie?

ISABELLE.

Oui, Monsieur.

LE COMTE.

Cette fille est à vous,
Ce me semble?

ISABELLE.

Il est vrai; mais ne m'est-il pas doux,
D'avoir en sa personne une compagne aimable,
Dont la société rend ma vie agréable?

LE COMTE.

Quoi, Lisette avec vous est en société?
Je ne vous croyois pas cet excès de bonté.

ISABELLE.

Et pourquoi non, Monsieur!

LE COMTE.

Chacun a sa maniere
De penser; mais pour moi...

LISETTE *à part.*

Le Comte de Tufiere
Est un franc Glorieux; on me l'avoit bien dit.

ISABELLE.

Je lui trouve un bon cœur joint avec de l'esprit;
De la sincérité, de l'amitié, du zéle,
Et je ne puis avoir trop de retour pour elle,
Car enfin...

LE COMTE.

Votre pere a-t-il fixé le jour
Où je dois recevoir le prix de mon amour?

ISABELLE.

Vous allez un peu vîte, & nous devons, peut-être,
Avant le mariage, un peu mieux nous connoître;
Examiner à fond quels ſont nos ſentimens,
Et ne pas nous fier aux premiers mouvemens.
C'eſt peu qu'à nous unir le penchant nous anime,
Il faut que ce penchant ſoit fondé ſur l'eſtime.
Et...

LE COMTE.

J'attendois de vous, à parler franchement,
Moins de précaution & plus d'empreſſement.
Je croyois mériter que d'une ardeur ſincere
Votre cœur appuyât l'aveu de votre pére,
Et que ſur votre hymen me voyant vous preſſer,
Vous me fiſſiez l'honneur de ne pas balancer.

ISABELLE.

Moi, j'ai cru mériter que du moins pour ma gloire,
Vous me fiſſiez l'honneur de ne pas tant vous croire;
Que de votre perſonne oſant moins préſumer,
Vous paruſſiez moins sûr que l'on dût vous aimer;
Et ce doute obligeant, qui ne pourroit vous nuire,
Calmeroit un ſoupçon que je voudrois détruire.

LE COMTE.

Quel ſoupçon, s'il vous plaît?

ISABELLE.

Le ſoupçon d'un défaut,
Dont l'effet contre vous n'agiroit que trop tôt.

## SCENE III.

ISABELLE, LE COMTE, VALERE, LISETTE.

VALERE.

Dois-je croire, ma sœur, ce qu'on vient de m'apprendre ?

ISABELLE.

Quoi ?

VALERE.

Que vous épousez Monsieur.

LE COMTE.

J'ose m'attendre ;
Monsieur, que son dessein aura votre agrément.

VALERE.

Je crois...

LE COMTE.

Et vous pouvez m'en faire compliment.
[*Il veut sortir.*]
J'en ferai très-flatté. Je rejoins votre pere,
Pour lui donner parole & conclure l'affaire.

VALERE.

Vous pourrez y trouver quelque difficulté.

LE COMTE.

Moi, Monsieur ?

VALERE.

J'en ai peur.

LE COMTE.

Aurez-vous la bonté

De me faire savoir qui peut la faire naître?
Qui me traversera?

VALERE.

Mais... ma mere, peut-être.

LE COMTE.

Votre mere!

VALERE.

Oui, Monsieur.

LE COMTE *riant.*

Cela seroit plaisant.

ISABELLE *bas à Lisette.*

Il prend avec mon frere un ton bien suffisant!

LE COMTE.

Elle ne sait donc pas que j'adore Isabelle?
Et qu'un ami commun m'a proposé pour elle?

VALERE.

Pardonnez-moi, Monsieur.

LE COMTE.

Vous m'étonnez.

VALERE.

Pourquoi?

LE COMTE.

C'est que j'avois compté qu'elle seroit pour moi.
J'avois imaginé que mon rang, ma naissance
Méritoient des égards & de la déférence;
Que bien d'autres raisons que je pourrois citer,
Si j'étois assez vain pour oser me vanter,
Feroient pancher pour moi Madame votre mere.
Mais je me suis trompé, je le vois bien. Qu'y faire?
Peut-être en ma faveur suis-je trop prévenu.
Oui, j'ai quelque défaut qui ne m'est pas connu;
Et loin que le mépris, & m'offense & m'irrite,
Je ne m'en prens jamais qu'à mon peu de mérite.

VALERE.

Qui, nous, vous mépriser ? En recherchant ma sœur,
Certainement, Monsieur, vous nous faites honneur.

LE COMTE *avec un souris dédaigneux.*

Ah, mon Dieu, point du tout.

VALERE.

Mais, à parler sans feinte,
Depuis assez long-temps ma mere est pour Philinte ;
Elle a même avec lui quelques engagemens ;
Et l'amitié, l'estime, en sont les fondemens.

LE COMTE *d'un ton railleur.*

Oh, je le crois. Philinte est un homme admirable.

VALERE.

Non, mais à dire vrai, c'est un homme estimable ;
Quoiqu'il ne soit plus jeune, il peut se faire aimer.
Et riche sans orgueil...

LE COMTE.

Vous allez m'alarmer
Par le portrait brillant que vous en voulez faire.
Je commence à sentir que je suis téméraire
D'entrer en concurrence avec un tel rival,
Quoiqu'il soit, m'a-t-on dit, un franc original.
Oui, oui, j'ouvre les yeux. Ma figure, mon âge ;
Tout ce qu'on vante en moi n'est qu'un foible avantage ;
Si-tôt qu'avec Philinte on veut me comparer,
Et c'est lui faire tort que de déliberer.

LISETTE *à Isabelle.*

Quoi ! N'admirez-vous pas cette humble repartie ?

ISABELLE.

Je n'en suis point la dupe, & cette modestie
N'est, selon mon avis, qu'un orgueil déguisé.

LE COMTE *à Isabelle.*

Madame, en vain pour vous je m'étois proposé.

Mon ardeur eſt trop vive & trop peu circonſpecte;
On m'oppoſe un rival qu'il faut que je reſpecte.

ISABELLE *en ſouriant.*

Philinte, du reſpect veut bien vous diſpenſer.

LE COMTE *faiſant la révérence.*

Il me fait trop d'honneur.

VALERE.

Mais, ſans vous offenſer,
Il a cent qualités reſpectables. Du reſte,
Plus on veut l'en convaincre, & plus il eſt modeſte.
Il ſe tait ſur ſon rang, ſur ſa condition.

LE COMTE.

Et fait très-ſagement; car, ſans prévention,
Il auroit un peu tort de vanter ſa naiſſance.

VALERE.

Il eſt bien gentilhomme.

LE COMTE.

On a la complaiſance
De le croire.

VALERE.

Et de plus, il le prouve.

LE COMTE.

Ma foi,
C'eſt tout ce qu'il peut faire. A des gens tels que moi,
Ce n'eſt pas là-deſſus que l'on en fait accroire,
Et j'oſe me vanter, ſans me donner de gloire,
Car je ſuis ennemi de la préſomption,
Que ſi Philinte étoit d'une condition,
Et de quelque famille un peu conſidérable,
Nous n'aurions pas ſur lui de diſpute ſemblable,
Et que bien ſûrement il me ſeroit connu.
Mais ſon nom juſqu'ici ne m'eſt pas parvenu;
Preuve que ſa nobleſſe eſt de nouvelle date.

VALERE.

C'eſt ce qu'on ne dit pas dans le monde.

LE COMTE.

On le flatte.
Par exemple, Monſieur, vous connoiſſiez mon nom
Avant de m'avoir vû?

VALERE.

Je vous jure que non.

LE COMTE.

Tant pis pour vous, Monſieur; car le nom de Tufiere
Nous ne le prenons pas d'une gentilhommiere,
Mais d'un château fameux. L'hiſtoire en cent endroits
Parle de mes ayeux, & vante leurs exploits.
Daignez la parcourir, vous verrez qui nous ſommes,
Et qu'entre mes vaſſaux j'ai trois cens gentilshommes
Plus nobles que Philinte.

VALERE.

Ah! Monſieur, je le croi.

LE COMTE.

Les gens de qualité le ſavent mieux que moi;
Pour moi, je n'en dis rien, il faut être modeſte.

VALERE.

C'eſt très-bien fait à vous. L'orgueil...

LE COMTE.

Je le déteſte.
Les Grands perdent toujours à ſe glorifier,
Et rien ne leur ſiéd mieux que de s'humilier.
Vous ſortez?

VALERE.

Oui, Monſieur, je quitte la partie;
Et je ſors enchanté de votre modeſtie.

LE COMTE *lui touchant dans la main.*

Sommes-nous bons amis?

VALERE.

Ce m'eſt bien de l'honneur.
Et je...

LE COMTE.

Parbleu, je ſuis votre humble ſerviteur.
Si vous voyez Philinte, engagez-le, de grace,
A ne pas m'obliger à lui céder la place.
Il fera beaucoup mieux, s'il renonce à l'eſpoir
D'épouſer votre ſœur, & ceſſe de la voir.
Dites-lui, que je croi qu'il aura la prudence
De ne me pas porter à quelque violence;
Car je vous le déclare en termes très-exprès,
S'il l'emportoit ſur moi, nous nous verrions de près.

VALERE.

A cet égard, Monſieur, je ne puis rien vous dire;
Mais j'entens ce diſcours, & je vais l'en inſtruire.

## SCENE IV.

ISABELLE, LE COMTE, LISETTE.

ISABELLE.

Vous traitez vos rivaux avec bien du mépris!

LE COMTE.

Perſonne, ſelon moi, n'en doit être ſurpris.
Je n'ai pas de fierté; mais à parler ſans feinte,
Je ſuis choqué de voir qu'on m'oppoſe Philinte.
Un rival comme lui n'eſt pas fait, que je croi,
Pour traverſer les vœux d'un homme tel que moi.

ISABELLE.

D'un homme tel que moi! Ce terme-là m'étonne;
Il me paroît bien fort.

LE COMTE.

C'eſt ſelon la perſonne.
Je conviens avec vous qu'il ſiéd à peu de gens.
Mais je croi que l'on peut me le paſſer.

ISABELLE.

J'entens.
Le ciel vous a fait naître avec tant d'avantage,
Que tout le genre humain vous doit un humble hommage.

LE COMTE.

Comment donc ? D'un rival prenez-vous le parti ?

ISABELLE.

Non pas ; mais à préſent que mon frere eſt ſorti,
Souffrez que je vous parle avec moins de contrainte,
Et blâme vos hauteurs à l'égard de Philinte.

LE COMTE.

J'en attendois de vous un plus juſte retour,
Et ma vivacité vous prouve mon amour.

ISABELLE.

Dites votre amour propre. Oui, tout me le fait croire.
Vous avez moins d'amour que vous n'avez de gloire.

LE COMTE.

L'un & l'autre m'anime, & la gloire que j'ai,
Soutient les intérêts de l'amour outragé.
Elle n'a pû ſouffrir l'indigne préférence
Dont j'étois menacé même en votre préſence.
Vous dites qu'elle eſt fiere, & parle avec hauteur.
Mais qu'eſt-ce que ma gloire, après tout ? C'eſt l'honneur.
Cet honneur, il eſt vrai, veut le reſpect, l'eſtime ;
Mais il eſt généreux, ſincere, magnanime ;
Et pour dire en deux mots, quelque choſe de plus,
Il eſt, & fut toujours la ſource des vertus.

ISABELLE.

Des effets de l'honneur je ſuis perſuadée ;
Mais a-t-il de ſoi-même une ſi haute idée,
Qu'il la laiſſe éclater en propos faſtueux ?
Le véritable honneur eſt moins préſomptueux ;
Il ne ſe vante point ; il attend qu'on le vante ;
Et c'eſt la vanité, qui, laſſe de l'attente,
Et qui, fiere des droits qu'elle ſait s'arroger,
Croit obtenir l'eſtime en oſant l'exiger.
Mais loin d'y réuſſir, elle offenſe, elle irrite,
Et ternit tout l'éclat du plus parfait mérite.

LE COMTE.

De grace, à quel propos cette diſtinction ?

ISABELLE.

Je vous laiſſe le ſoin de l'application ;
Et de la modeſtie embraſſant la défenſe,
Je ſoutiens que par elle on voit la différence
Du mérite apparent au mérite parfait.
L'un veut toujours briller, l'autre brille en effet ;
Sans jamais y prétendre, & ſans même le croire.
L'un eſt ſuperbe & vain, l'autre n'a point de gloire ;
Le faux aime le bruit, le vrai craint d'éclater ;
L'un aſpire aux égards, l'autre à les mériter.
Je dirai plus. Les gens nés d'un ſang reſpectable,
Doivent ſe diſtinguer par un eſprit affable,
Liant, doux, prévenant ; au lieu que la fierté
Eſt l'ordinaire effet d'un éclat emprunté.
La hauteur eſt par tout odieuſe, importune.
Avec la politeſſe, un homme de fortune
Eſt mille fois plus grand, qu'un Grand toujours gourmé,
D'un limon précieux ſe préſumant formé,
Traitant avec dédain, & même avec rudeſſe,
Tout ce qui lui paroît d'une moins noble eſpece ;
Croyant que l'on eſt tout quand on eſt de ſon ſang,
Et croyant qu'on n'eſt rien au-deſſous de ſon rang.

LE COMTE.

Ce discours est fort beau ; mais que voulez-vous dire ?

ISABELLE.

Lisette, mieux que moi, saura vous en instruire.
Je lui laisse le soin de vous interpréter
Un discours, qui paroît déja vous irriter.

LE COMTE.

Non, de grace, avec vous souffrez que je m'explique.
Cette fille, après tout, est votre domestique.
Ne me commettez pas.

ISABELLE.

Quand vous la connoîtrez,
Des gens de son état vous la distinguerez :
Et vous me ferez voir une preuve fidelle
De vos égards pour moi, dans vos égards pour elle.
Elle connoît à fond mon esprit, mon humeur ;
Écoutez, profitez, & méritez mon cœur.
Adieu.

## SCENE V.

LE COMTE, LISETTE.

LE COMTE.

Vous restez donc ?

LISETTE.

Excusez mon audace,
Et souffrez une fois que je me satisfasse.
Il faut que je vous parle ; on me l'ordonne ; & moi,
J'en meurs d'envie aussi ; mais je ne sai pourquoi.

LE COMTE.

Votre ton familier m'importune & me blesse.

LISETTE.

Vous n'étes occupé que de votre nobleſſe;
Mais en interprétant ce que l'on vous a dit,
Quand on fait trop le grand, on paroît bien petit.

LE COMTE.

Quoi! Vous oſez...

LISETTE.

Oui, j'oſe; & votre erreur extrême
Me force à vous prouver à quel point je vous aime.
Vous vous perdez, Monſieur.

LE COMTE.

Comment donc, je me perds!

LISETTE.

Votre orgueil a percé. Vos hauteurs, vos grands airs
Vous décelent d'abord, malgré la politeſſe
Dont vous les décorez. La gloire eſt bien traîtreſſe.
Le diſcours d'Iſabelle étoit votre portrait,
Et ſon diſcernement vous a peint trait pour trait.
Dût la gloire en ſouffrir, je ne ſaurois me taire.
Je ne vous dirai pas, changez de caractere,
Car on n'en change point, je ne le ſai que trop.
Chaſſez le naturel, il revient au galop;
Mais du moins je vous dis, ſongez à vous contraindre;
Et devant Iſabelle efforcez-vous de feindre;
Paroiſſez quelque temps de l'humeur dont elle eſt,
Et faites que l'orgueil ſe prête à l'intérêt.
Voilà mon ſentiment. Profitez-en, ou non,
Mon cœur ſeul m'a dicté cette utile leçon.
Votre gloire irritée en paroît mécontente;
Je lui baiſe les mains, & je ſuis ſa ſervante.

## SCENE VI.

LE COMTE *seul.*

IL n'eſt donc plus permis de ſentir ce qu'on vaut ?
Savoir tenir ſon rang paſſe ici pour défaut ?
Et ces petits bourgeois traiteront d'arrogance,
Les ſentimens qu'inſpire une haute naiſſance ?
Si je m'en croyois... Non, je veux prendre ſur moi.
L'amour & l'intérêt m'en impoſent la loi.
Oui, devant Iſabelle il faudra me contraindre.
Mais l'indigne rival qu'on veut me faire craindre,
Va dès ce même inſtant me voir tel que je ſuis,
S'il m'oſe diſputer l'objet que je pourſuis.
Je veux connoître un peu ce petit perſonnage,
Et lui parler d'un ton à le rendre plus ſage.

## SCENE VII.

LE COMTE, PHILINTE.

PHILINTE
*faiſant pluſieurs révérences.*

JE ne viens vous troubler dans vos réflexions,
Que pour vous aſſurer de mes ſoumiſſions,
Monſieur. Depuis long-temps je vous dois cet hommage,
Et je ne le ſaurois différer davantage.

LE COMTE.

Très-obligé, Monſieur. D'où nous connoiſſons-nous ?

PHILINTE.

Si je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous,
J'aurai bien-tôt celui de me faire connoître.
Mon nom n'impoſe pas ; mais...

LE COMTE.

Cela peut bien être.

PHILINTE.

Tel qu'il eſt, puiſqu'il faut qu'il vous ſoit décliné...
[*En faiſant une profonde révérence.*]
Je m'appelle Philinte.

LE COMTE.

Oh ! J'ai donc deviné.
Je vous ai reconnu d'abord aux révérences.

PHILINTE *d'un air très-humble.*

Je ne puis vous marquer par trop de déférences
Combien je vous honore.

LE COMTE.

Et vous avez raiſon.
Mais de quoi s'agit-il ? Parlez-moi ſans façon.

PHILINTE.

Valere eſt mon ami ; vous le ſavez, je penſe ?

LE COMTE.

Que m'importe cela ?

PHILINTE.

Tantôt en ſa préſence,
Si j'en crois ſon rapport, & j'en ſuis peu ſurpris,
Vous m'avez honoré... d'un aſſez grand mépris.

LE COMTE.

Il vous exaltoit fort ; moi, j'ai dit ma penſée.
Votre délicateſſe en eſt-elle bleſſée ?

PHILINTE *faiſant la révérence.*

Ah ! Monſieur, point du tout ; je me connois ; je croi
Qu'on peut avec raiſon dire du mal de moi.

Mais on ajoute encore a l'égard d'Iſabelle,
Que vous me défendez de revenir chez elle.

LE COMTE.

Voilà préciſément ce que j'ai prétendu
Qu'on vous dit.

PHILINTE.

Je croyois avoir mal entendu.

LE COMTE.

Pourquoi ?

PHILINTE.

Vous exigez un cruel ſacrifice,
Et je doute bien fort que je vous obéiſſe.

LE COMTE *d'un air railleur.*

Vous en doutez, Monſieur ?

PHILINTE.

Jamais juſqu'à ce jour,
Je ne me ſuis ſenti ſi plein de mon amour.

LE COMTE.

Je vous en guérirai.

PHILINTE.

Monſieur, j'en déſeſpere ;
Et j'en viens d'aſſurer Iſabelle & ſa mere.

LE COMTE *mettant ſon chapeau.*

Et vous venez me faire un pareil compliment ?

PHILINTE.

Avec confuſion, mais très-diſtinctement.
La nature envers moi moins mere que marâtre,
M'a formé très-rêtif, & très-opiniâtre ;
Sur-tout lorſque quelqu'un veut m'impoſer la loi.

LE COMTE.

L'opiniâtreté ne tient point contre moi,
Je vous en avertis.

PHILINTE.

PHILINTE.

La mienne eſt bien mutine.
Plus on lui fait la guerre, & plus elle s'obſtine;
Et jamais la hauteur ne pourra la domter.

LE COMTE.

Vous êtes bien hardi de venir m'inſulter!
Un petit gentilhomme oſe avoir cette audace?

PHILINTE.

Moi, Monſieur? Je vous viens demander une grace.

LE COMTE.

Et c'eſt?

PHILINTE.

De m'accorder le plaiſir & l'honneur...
De me couper la gorge avec vous.

LE COMTE.

La faveur
Eſt bien grande en effet. Vous êtes téméraire.
Vous vous méconnoiſſez. Mais il faut vous complaire.
L'honneur que vous avez d'être un de mes rivaux,
Va vous faire monter au rang de mes égaux.

PHILINTE

*d'un air railleur mettant ſes gans.*

Je ſuis reconnoiſſant de cette grace inſigne,
Et je vais vous prouver que mon cœur en eſt digne.

LE COMTE.

Tréve de compliment. Moi, je vais vous prouver
Que l'on court un grand riſque en oſant me braver.

[*Ils mettent l'épée à la main.*]

## SCENE VIII.

LE COMTE, PHILINTE, LISIMON.

LISIMON *accourant.*

CHez moi, morbleu, chez moi, faire un pareil vacarme ?
Par la mort, le premier...

PHILINTE.

Le reſpect me déſarme.

LISIMON.

Ah ! Vous êtes mutin, Monſieur le doucereux !

PHILINTE.

Quelquefois.

LE COMTE.

Par bonheur, il n'eſt pas dangereux.

PHILINTE.

C'eſt ce qu'il faudra voir. Du moins je vous aſſure
Que de cette maiſon, ſi quelqu'un peut m'exclure,
Ce ne ſera pas vous.

LISIMON.

Non, mais ce ſera moi.

PHILINTE.

Je prens la liberté de vous dire...

LISIMON

Je croi
Qu'un pere de famille, en ce cas eſt le maître.

PHILINTE.

J'en conviens.

LISIMON.

Et je prens la liberté de l'être,

En dépit de ma femme & de ſes adhérans :
Si tu ne le ſais pas, c'eſt moi qui te l'apprens.
Le Comte aime ma fille, il a droit d'y prétendre ;
J'ai pris la liberté de le choiſir pour gendre.
Ma fille en eſt d'accord, & prend la liberté
De ſe ſoumettre en tout à mon autorité.
Ainſi ſans te flatter contre toute apparence,
En prenant ton congé, tire ta révérence.

PHILINTE.

J'aurai l'honneur, Monſieur, de répondre à cela,
Que Madame n'eſt pas de ce ſentiment-là.

LISIMON.

Madame n'en eſt pas ? J'ai donné ma parole.
Si pour me chicanner Madame eſt aſſez folle,
Madame ſur le champ, par le pouvoir que j'ai,
En même temps que toi, recevra ſon congé.

PHILINTE.

J'adore votre fille ; & l'aveu de ſa mere
Me permet d'aſpirer au bonheur de lui plaire.
Dès qu'elles m'excluront, je leur obéirai.
Juſques-là j'ai mes droits, & je les ſoutiendrai.

[*Il ſort.*]

## SCENE IX.

LE COMTE, LISIMON.

LISIMON.

Quelle obſtination !

LE COMTE.

Ceci vient de Valere,
Et je m'en vengerois ſi vous n'étiez ſon pere.

LISIMON.

Je veux le faire, moi, mourir ſous le bâton,
Ou le gueux, dès ce ſoir, quittera ma maiſon.
Il m'a joué d'un tour... Eh! la, la, patience.

LE COMTE.

C'eſt un petit Monſieur rempli de ſuffiſance.

LISIMON.

Le portrait de ſa mere, un ſot, un freluquet
Qui fait le bel eſprit, & n'a que du caquet.
Oh, la méchante femme! avec ſon air affable;
Compoſé, doucereux, c'eſt un tyran, un diable
De ſang froid. Tout à l'heure, en termes éloquens;
Et tous bien de niveau, mais malins & piquans,
Devant ma fille même, elle m'a fait entendre,
Qu'elle me quittera ſi je vous prens pour gendre;
Et moi, j'ai répondu que j'étois réſigné,
A ſouffrir ce malheur dès qu'elle auroit ſigné.
Qu'immédiatement après ſa ſignature,
Elle pourroit aller à ſa bonne aventure.
Sur cela, force pleurs, évanouiſſement.
Iſabelle & Liſette avec gémiſſement
L'ont vîte ſecourue, & par cérémonie,
Toutes trois à préſent pleurent de compagnie.
Car qu'une femme pleure, une autre pleurera,
Et toutes pleureront tant qu'il en ſurviendra.

LE COMTE.

Ainſi notre projet ſouffre de grands obſtacles.

LISIMON.

Pour en venir à bout, je ferai des miracles.
Ce que j'apprens de toi me réchauffe le cœur.
Je ne te croyois pas un ſi puiſſant Seigneur.
Comment diable! Ton pere, à ce que l'on m'aſſure;
Fait dans ſa baronnie une noble figure.

LE COMTE *lui frappant ſur l'épaule.*

Allez, mon cher, allez, quand vous me connoîtrez;
De vos tons familiers vous vous corrigerez;

Vous ne tutoyerez plus un gendre de ma ſorte.

LISIMON.

Ma foi, ſans y penſer, l'habitude m'emporte.
Au cérémonial enfin je me ſoumets.

LE COMTE.

Me le promettez-vous ?

LISIMON.

Oui, je te le promets.
Va, tu ſeras content.

LE COMTE.

Fort bien. Belle maniere
De ſe corriger.

LISIMON.

Oh ! Tréve à votre humeur fiere ;
Et conſultons tous deux comment je m'y prendrai
Pour finir.

LE COMTE.

Le conſeil que je vous donnerai,
C'eſt de ne plus ſouffrir qu'ici l'on ſe hazarde,
A dire ſon avis ſur ce qui me regarde.
Pour trancher en un mot toute difficulté,
Sachez vous prévaloir de votre autorité.

LISIMON.

Si vous vouliez m'aider...

LE COMTE.

Non, Monſieur, je vous jure ;
Quand vous ſerez d'accord, je ſuis prêt à conclure.

## SCENE X.

LISIMON *ſeul.*

IL faut que je ſois bien poſſedé du démon,
Pour ſouffrir les hauteurs d'un pareil rodomon ;

Et que l'ambition m'ait bien tourné la tête,
Puiſque dans mon dépit ſon empire m'arrête !
Je vais rompre. Attendons. Si je prens ce parti,
De mon autorité me voilà départi ;
Je ferai triompher & mon fils & ma femme,
Et Monſieur déſormais dépendra de Madame.
Bel honneur que je fais à Meſſieurs les maris !
Non, il n'en ſera rien. Le dépit m'a ſurpris ;
Mais l'honneur me réveille ; il m'excite à combattre,
Et je m'en vais, pour lui, faire le diable à quatre.

*Fin du troiſiéme acte.*

# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

LISETTE, PASQUIN.

*Ils entrent par deux différens côtés du théatre. Pasquin le premier, & marchant fort vîte.*

LISETTE.

Quoi, sans me regarder, doubler ainsi le pas?

PASQUIN.

Ah! Ma Reine, pardon, je ne vous voyois pas.
Auriez-vous, par hazard, quelque chose à me dire?

LISETTE.

Oui, sur de certains faits voudriez-vous m'instruire?

PASQUIN.

Le puis-je?

LISETTE.

Assurément.

PASQUIN.

Vous avez donc grand tort
D'en douter.

LISETTE.

Mais sur vous il faut faire un effort.

PASQUIN.

Vous n'avez qu'à parler. Je suis homme à tout faire
Pour vous marquer mon zéle & tâcher de vous plaire;
Quel est ce grand effort que votre autorité
M'impose?

LISETTE.

De me dire ici la vérité.

PASQUIN.

Rien ne me coûte moins.

LISETTE.

Pour entrer en matiere;
Avez-vous jamais vû le château de Tuſiere?

PASQUIN.

[*à part.*]

Si je l'ai vû? Cent fois. C'eſt mentir hardiment.

LISETTE.

Eſt-ce un ſi bel endroit qu'on nous l'a dit?

PASQUIN.

Comment?
C'eſt le plus beau château qui ſoit ſur la Garonne.
Vous le voyez de loin qui forme un pentagone...

LISETTE.

Pentagone! Bon Dieu! Quel grand mot eſt-ce là?

PASQUIN.

C'eſt un terme de l'art.

LISETTE.

Je veux croire cela.
Mais expliquez-moi bien ce que ce mot veut dire.

PASQUIN.

Cela m'eſt très-facile, & je vais vous décrire
Ce ſuperbe château, pour que vous en jugiez,
Et même beaucoup mieux que ſi vous le voyiez.
D'abord, ce ſont ſept tours, entre ſeize courtines...
Avec deux tenaillons placés ſur trois collines...
Qui forment un vallon, dont le ſommet s'étend
Juſques ſur... ùn dongeon... entouré d'un étang...
Et ce dongeon placé juſtement... ſous la zone...
Par trois angles ſaillans, forme le pentagone.

LISETTE.

Voilà, je vous l'avoue, un merveilleux château!

PASQUIN.

Je croi, ſans vanité, que vous le trouvez beau.

LISETTE.

LISETTE.

Et c'eſt donc en ce lieu que le pere du Comte
Tient ſa cour ?

PASQUIN.

Oui, ma Reine ; & faites votre compte ;
Que dans tout le Royaume il n'eſt point de Seigneur
Qui ſoutienne ſon rang avec plus de ſplendeur.
Meutes, chevaux, piqueurs, ſuperbes équipages,
Table ouverte en tout temps, deux écuyers, ſix pages,
Domeſtiques ſans nombre & bien entretenus,
Tout cela ne ſauroit manger ſes revenus.

LISETTE.

Mais c'eſt donc un Seigneur d'une richeſſe immenſe ?

PASQUIN.

Vous en pouvez juger par ſa magnificence.

LISETTE.

Je trouve en vos récits quelque petit défaut.
Vous mentez à préſent, ou vous mentiez tantôt.

PASQUIN.

Comment donc ?

LISETTE.

Un menteur qui n'a pas de mémoire,
Se décelle d'abord. Si je veux vous en croire,
Le Comte eſt grand Seigneur. Dans un autre entretien,
Vous m'avez aſſuré qu'il n'avoit pas de bien.

PASQUIN.

Tout franc, votre argument me paroît ſans réplique.
Naturellement, moi, je ſuis très-véridique.
Mais j'obéis. Au fond les faits ſont très-conſtans,
Et nous n'avons menti qu'en allongeant le temps.

LISETTE.

Rendez-moi, s'il vous plaît, cette énigme plus claire.

PASQUIN.

Quinze ans auparavant, ce que j'ai dit du pere
Se trouvera très-vrai. Depuis, tout a changé,
Dans un piteux état le bon-homme eſt plongé,

Et le pauvre Seigneur traîne une vie obſcure.
Mais mon maître voulant qu'il faſſe encor figure,
Par un récit pompeux, fruit de ſa vanité,
Vient de le rétablir de ſon autorité.
Qu'entre nous, s'il vous plaît, la choſe ſoit ſecrette.

LISETTE.

Allez, ne craignez rien. Si j'étois indiſcrette,
Je ferois tort au Comte. Et ſi je fais des vœux,
C'eſt pour pouvoir l'aider à devenir heureux.
Valère à mes efforts ſans relâche s'oppoſe;
Mais à les ſeconder je veux qu'il ſe diſpoſe.
Il vient fort à propos.

PASQUIN.

Fort à propos auſſi
Je vais me retirer, puiſqu'il vous cherche ici.

## SCENE II.

VALERE, LISETTE.

LISETTE *d'un air dédaigneux.*

AH! Vous voilà, Monſieur; vraiment, j'en ſuis ravie.

VALERE.

Quoi, vous voulez gronder?

LISETTE.

J'en aurois bien envie.

VALERE.

Et ſur quoi, s'il vous plaît?

LISETTE.

Mais ſur vos beaux exploits.
Mes moindres volontés, dites-vous, ſont vos loix?

VALERE.

Il eſt vrai.

LISETTE.

Cependant, devant Monſieur le Comte,
Vous m'avez témoigné n'en faire pas grand compte.
Et contre mon avis, votre zéle emporté
A ſu porter Philinte à toute extrémité.

VALERE.

J'ai dit à mon ami qu'on avoit eu l'audace
De riſquer contre lui juſques à la menace.
Je n'ai rien dit de plus. C'eſt un homme de cœur,
Qui n'a dû ſur le reſte écouter que l'honneur.

LISETTE.

Que l'honneur? Ce diſcours me fatigue & m'irrite.

VALERE.

Mais par quelle raiſon? Philinte a du mérite.

LISETTE.

Si vous n'employez pas vos ſoins avec ardeur,
Pour faire que le Comte épouſe votre ſœur,
Et pour bannir d'ici cet ennuyeux Philinte;
Je vous déclare, moi, ſans myſtere & ſans feinte,
Que Demoiſelle, ou non, comme le Ciel voudra,
Liſette, de ſes jours, ne vous épouſera.
J'ai conclu. C'eſt à vous maintenant de conclure.

VALERE.

[*Voyant Lycandre.*]

Par quel motif?... Et quoi, cette vieille figure
Viendra-t-elle toujours troubler nos entretiens?

LISETTE.

Il faut que je lui parle.

VALERE.

Adieu donc.

## SCENE III.

LYCANDRE, LISETTE.

LYCANDRE.

JE reviens ;
Et je vous trouve encore en même compagnie.

LISETTE.

Oui, mais nous querellions. Valere a la manie
De vouloir empêcher que ce jeune Seigneur
Qui demeure céans, ne prétende à sa sœur.

LYCANDRE.

Et vous, vous soutenez le Comte de Tufiere ?

LISETTE.

Oui, Monsieur, contre tous, & de toute maniere.
Il est vrai que le Comte est si présomptueux,
Qu'on ne peut se prêter à ses airs fastueux :
Il ne respecte rien, ne ménage personne ;
Et plus je le connois, plus sa gloire m'étonne.

LYCANDRE.

Ah, que vous m'affligez !

LISETTE.

Et pourquoi, s'il vous plaît ?

LYCANDRE.

Mais vous-même, pourquoi prenez-vous intérêt
A ce qui le concerne ? Est-il donc bien possible,
Qu'à votre empressement il se montre sensible,
Jusques à vous marquer des égards, des bontés ?

LISETTE.

Il n'a payé mes soins que par des duretés,

Je ne puis y penſer ſans répandre des larmes.
N'importe ; à le ſervir je trouve mille charmes.

LYCANDRE.

Qu'entens-je ? Juſte ciel ! Quel bon cœur d'un côté
De l'autre, quel excès d'inſenſibilité !
O déteſtable orgueil ! Non, il n'eſt point de vice
Plus funeſte aux mortels, plus digne de ſupplice.
Voulant tout aſſervir à ſes injuſtes droits,
De l'humanité même il étouffe la voix.

LISETTE.

Je l'éprouve.

LYCANDRE.

Pour vous, vous ſerez, je l'eſpere,
La conſolation d'un trop malheureux pere.

LISETTE.

A chaque inſtant, Monſieur, vous me parlez de lui.
Il devoit à mes yeux ſe montrer aujourd'hui :
Mais il ne paroît point. Vous me trompiez, peut-être.

LYCANDRE.

Un peu de patience ; il va bien-tôt paroître.

LISETTE.

Pourquoi differe-t-il de trop heureux momens ?
Que ne vient-il s'offrir à mes embraſſemens ?

LYCANDRE.

Malgré votre bon cœur, il craint que ſa préſence
Ne vous afflige.

LISETTE.

Moi ? Se peut-il qu'il le penſe ?

LYCANDRE.

Il craint que ſes malheurs, trop dignes de pitié,
Ne refroidiſſent même un peu votre amitié.

LISETTE.

Ah ! Qu'il me connoît mal !

LYCANDRE.

Enfin, avant qu'il vienne,
Sur ſa triſte aventure il veut qu'on vous prévienne.
Peut-être eſperez-vous le voir dans ſon éclat,
Et vous le trouverez dans un cruel état.

LISETTE.

Il m'en ſera plus cher ; & loin qu'il m'importune,
Il verra que mon cœur, plein de ſon infortune,
Redoublera pour lui de tendreſſe & d'amour.
Tout baigné de mes pleurs, avant la fin du jour
Il ſera poſſeſſeur du peu que je poſſéde.
Mon zéle à ſes malheurs ſervira de reméde.
Je ferai tout pour lui. Si je n'ai point d'argent,
J'ai de riches habits dont on m'a fait préſent :
Je garde un diamant que m'a laiſſé ma mere.
Je vais tout engager, tout vendre pour mon pere.
Heureuſe, ſi je puis & mille & mille fois,
Lui prouver que je l'aime autant que je le dois.

LYCANDRE.

Arrêtez. Laiſſez-moi reſpirer, je vous prie.
Donnez quelque relâche à mon ame attendrie.
Vous aimez votre pere ; il n'eſt plus malheureux.

LISETTE.

Ah ! Puiſqu'il eſt ſi lent à contenter mes vœux,
Apprenez-moi quel monſtre a cauſé ſa miſere.

LYCANDRE.

Quel monſtre ?

LISETTE.

Oui.

LYCANDRE.

L'orgueil. L'orgueil de votre mere.
Par ſon faſte, les biens ſe ſont évanouis :
Son orgueil a cauſé des malheurs inouis.

LISETTE.

Eh comment ?

LYCANDRE.

Une Dame assez considérable
Lui disputant le pas dans un lieu respectable,
En reçut un affront si sanglant, si cruel,
Qu'elle en fit éclater un déplaisir mortel.
L'époux de cette Dame enflammé de colere,
Pour venger cet affront, attaqua votre pere
Au retour d'une chasse; & prit si bien son temps,
Qu'ils se trouverent seuls pendant quelques instans,
D'un trop funeste effet sa fureur fut suivie.
Il vouloit se venger; il y perdit la vie.
En un mot, votre pere, en défendant ses jours,
Tua son ennemi; mais sans autre secours
Que celui de son bras armé pour sa défense.
Les parens du défunt pousserent la vengeance
Jusqu'à faire passer ce malheureux combat,
Pour effet du hazard, pour un assassinat.
Des témoins subornés soutiennent l'imposture.
On les croit. Votre pere outré de cette injure,
Se défend; mais en vain. Il se cache. Aussi-tôt
Un arrêt le condamne. Et pour fuir l'échaffaud,
Il passe en Angleterre, où quelques jours ensuite
Votre mere devient compagne de sa fuite,
Le rejoint avec vous qui sortiez du berceau;
Et son orgueil puni la conduit au tombeau.

LISETTE.

Ciel! Que m'apprenez-vous? Ce n'est donc pas ma mere
Que j'avois au couvent, & qui m'étoit si chere?

LYCANDRE.

C'étoit votre nourrice. Elle vous ramena,
Suivit exactement l'ordre que lui donna
Votre pere, deux ans après sa décadence,
De venir dans ces lieux élever votre enfance,
Se disant votre mere, & cachant votre nom.

LISETTE.

Mais pourquoi ce secret ? Et par quelle raison
Me laisser ignorer de quel sang j'étois née ?

LYCANDRE.

Pour vous rendre modeste autant qu'infortunée ;
Et pour vous épargner des regrets, des douleurs,
Jusqu'à ce que le ciel adoucît vos malheurs.
C'est ainsi que l'avoit ordonné votre pere ;
Et sa précaution vous étoit nécessaire.

LISETTE.

Je brûle de le voir ; & je tremble pour lui.
Comment osera-t-il se montrer aujourd'hui,
Après l'injuste arrêt ?...

LYCANDRE.

Pendant sa longue absence,
De fidéles amis sûrs de son innocence,
Et puissans à la Cour, ont eu tant de succès,
Qu'ils l'ont déterminée à revoir le procès ;
Et deux des faux témoins prêts à perdre la vie,
Ont enfin avoué leur noire calomnie.
Votre pere caché depuis près de deux ans,
Attendoit les effets de ces secours puissans.
On vient de lui donner d'agréables nouvelles :
Il touche au terme heureux de ses peines mortelles.

LISETTE.

Qu'il ne s'expose point. Je crains quelque accident,
Quelque piége caché. N'est-il pas plus prudent
Que nous l'allions chercher ? Par notre diligence
Prévenons ses bontés & son impatience.
Sortons, Monsieur ; je veux embrasser ses genoux,
Et mourir de plaisir dans des transports si doux.

LYCANDRE.

Vous n'irez pas bien loin pour goûter cette joie.
Vous voulez la chercher, & le ciel vous l'envoie.

Oui, ma fille, voici ce pere malheureux ;
Il vous voit ; il vous parle ; il eſt devant vos yeux.

LISETTE *ſe jettant à ſes pieds.*

Quoi, c'eſt vous-même ? O ciel ! Que mon ame eſt ravie !
Je goûte le moment le plus doux de ma vie.

LYCANDRE.

Ma fille, levez-vous. Je connois votre cœur.
Et je vous l'ai prédit, vous ferez mon bonheur.
Mais hélas ! Que je crains de revoir votre frere !

LISETTE.

Mon frere ! Et quel eſt-il ?

LYCANDRE.

Le Comte de Tufiere.

LISETTE.

Je ne ſais où j'en ſuis ! Je ne reſpire plus !
Daignez me ſoutenir.

LYCANDRE.

Qu'il doit être confus
Quand il vous connoîtra !

LISETTE.

Moi, ſa ſœur ?

LYCANDRE.

Oui, ma fille.

LISETTE.

Sans doute, nous ſortons de la même famille ;
Oui, le Comte eſt mon frere ; & dès que je l'ai vû,
A travers ſes mépris, mon cœur l'a reconnu.
De mon foible pour lui je ne ſuis plus ſurpriſe.

LYCANDRE.

Votre cœur le prévient, & l'ingrat vous mépriſe !
Ah ! Je veux profiter de cette occaſion ;
Pour jouir devant vous de ſa confuſion,
Quand le temps permettra de vous faire connoître.

LISETTE.

Juſques-là devant lui ne dois-je plus paroître ?

LYCANDRE.

Non. Je vais le trouver. La converſation
Sera vive, à coup sûr ; & ſa préſomption
Mérite qu'avec lui prenant le ton de pere,
Je faſſe à ſes hauteurs une leçon ſévere.

LISETTE.

S'il ne vous connoît pas, vous les éprouverez.

LYCANDRE.

Non. Nous nous ſommes vûs. Il me connoît. Rentrez ;
Ma fille. Quelqu'un vient : gardez bien le ſilence.

LISETTE *lui baiſant la main.*

Mon pere, attendez tout de mon obéiſſance.

## SCENE IV.

LYCANDRE, PASQUIN *s'arrêtant à conſiderer Lycandre.*

LYCANDRE.

LE Comte de Tufiere eſt-il chez lui ?

PASQUIN *d'un ton bruſque.*

Pourquoi ?

LYCANDRE.

Je voudrois lui parler.

PASQUIN *le regardant du haut en bas.*

Lui parler. Qui ? Vous ?

LYCANDRE.

Moi.

PASQUIN *d'un air mépriſant.*

Cela ne ſe peut pas.

LYCANDRE.

La raiſon, je vous prie?

PASQUIN.

C'eſt qu'il eſt en affaire.

LYCANDRE.

Oh! Je vous certifie,
Quelqu'occupé qu'il ſoit, que dès qu'il apprendra
Que je veux lui parler, il y conſentira.

PASQUIN *fièrement.*

Eh! Qu'êtes-vous?

LYCANDRE.

Je ſuis... car je pers patience,
Un homme très-choqué de votre impertinence.

PASQUIN *à part.*

Il a, ma foi, raiſon. Je retombe toujours,
[*à Lycandre.*]
Et je veux m'en punir. Je voi que mon diſcours,
Monſieur, n'a pas le don de vous être agréable;
Mais ſi je ſuis ſi fier, je ſuis très-excuſable.

LYCANDRE *vivement.*

Et par où, s'il vous plaît?

PASQUIN.

Pour le dire, en un mot;
Et ſans trop me vanter, c'eſt que je ſuis un ſot.

LYCANDRE.

Allez, on ne l'eſt point, quand on connoît ſa faute.

PASQUIN.

Mon maître a très-ſouvent la parole ſi haute,
Il eſt ſi ſuffiſant, que, par occaſion,
Je le deviens auſſi, mais ſans réflexion.
Heureuſement pour moi, la raiſon, la prudence,
Abrégent les accès de mon impertinence.
Vous voyez que d'abord j'ai bien baiſſé mon ton.
Mais daignez, s'il vous plaît, me dire votre nom.

LYCANDRE.

Mon enfant, dites-lui, s'il veut bien le permettre,
Que je viens demander ſa réponſe à la lettre
Que l'on vous a pour lui remiſe de ma part.
L'a-t-il lûe?

PASQUIN.

Oui, Monſieur. Seriez-vous par hazard
L'inconnu?

LYCANDRE.

Je le ſuis.

PASQUIN.

Moi, que je vous annonce!
Eh! Vîte, ſauvez-vous. J'ai reçu ſa réponſe,
Et je la ſens encor.

LYCANDRE *ſouriant.*

Ne craignez rien pour moi,
Il ſera plus honnête en me répondant.

PASQUIN.

Quoi!
Vous vous expoſez?...

LYCANDRE.

Oui, j'en veux courir le riſque.

PASQUIN.

Pour jouer avec lui, prenez mieux votre biſque.

LYCANDRE.

Dépêchez-vous, de grace.

PASQUIN *va, & revient.*

En vérité, je crains....

LYCANDRE *d'un air impatient.*

Ah!

PASQUIN.

S'il vous en prend mal, je m'en lave les mains.

## SCENE V.

LYCANDRE *seul.*

PAr les airs du valet on peut juger du maître.
Ah ! Du moins, si mon fils pouvoit se reconnoître,
Se blâmer quelquefois, comme fait ce garçon,
Tôt ou tard sa fierté plieroit sous sa raison.
Mais je n'ose espérer....

## SCENE VI.

LYCANDRE, LE COMTE, PASQUIN.

LE COMTE *entre en furieux.*

QUel est le téméraire
Quel est l'audacieux qui m'ose ?... Ah ! C'est mon pere !

LYCANDRE.

L'accueil est très-touchant ; j'en suis édifié,

PASQUIN *à part.*

Comment donc ? Le voilà comme pétrifié !

LE COMTE *ôtant son chapeau.*

Un premier mouvement quelquefois nous abuse ;
Excusez-moi, Monsieur.

PASQUIN *à part.*

Il lui demande excuse !

LE COMTE.

[*à Pasquin.*]
Je croyois... Sors, Pasquin.

LYCANDRE.

Pourquoi le chaſſez-vous ?
Laiſſez-le ici ; je veux...

LE COMTE *pouſſant Paſquin.*

Sors, ou crains mon courroux.

LYCANDRE *retenant Paſquin.*

Reſte.

PASQUIN *s'enfuyant.*

Il y fait trop chaud. Je fais ce qu'on m'ordonne.

LE COMTE.

Si quelqu'un vient me voir, je n'y ſuis pour perſonne.

## SCENE VII.

LYCANDRE, LE COMTE.

LYCANDRE.

QUe veut dire ceci ?

LE COMTE.

J'ai mes raiſons.

LYCANDRE.

Pourquoi
Marquez-vous tant d'ardeur à l'éloigner de moi ?

LE COMTE.

Aux regards d'un valet dois-je expoſer mon pere ?

LYCANDRE.

Vous craignez bien plûtôt d'expoſer ma miſere.
Voilà votre motif. Et loin d'être charmé
De me voir près de vous, votre orgueil alarmé
Rougit de ma préſence. Il ſe ſent au ſupplice.
De ſa confuſion votre cœur eſt complice ;
Et tout bouſi de gloire, il n'oſe ſe prêter
Aux tendres mouvemens qui devroient l'agiter.

Ah ! Je ne vois que trop en cette conjoncture,
Qu'une mauvaise honte étouffe la nature.
C'est en vain qu'un billet vous avoit prévenu ;
Et je me suis trompé, croyant qu'un Inconnu
Vous corrigeroit mieux qu'un pere misérable,
Qu'à vos yeux la fortune a rendu méprisable.

LE COMTE.

Qui, moi, je vous mépriſe ? Oſez-vous le penſer ?
Qu'un ſoupçon ſi cruel a droit de m'offenſer !
Croyez que votre fille vous reſpecte, vous aime.

LYCANDRE.

Vous ? Prouvez-le moi donc, & dans ce moment même.

LE COMTE.

Vous pouvez diſpoſer de tout ce que je puis.
Parlez ; qu'exigez-vous ?

LYCANDRE.

Qu'en l'état où je ſuis,
Vous vous faſſiez honneur de bannir tout myſtere,
Et de me reconnoître en qualité de pere
Dans cette maiſon-ci. Voyons ſi vous l'oſez.

LE COMTE.

Songez-vous au péril où vous vous expoſez ?

LYCANDRE.

Dois-je me défier d'une honnête famille ?
Allons voir Liſimon. Menez-moi chez ſa fille.

LE COMTE.

De grace, à vous montrer ne ſoyez pas ſi prompt.
Vous les expoſeriez à vous faire un affront.
Vous ne ſavez donc pas juſqu'où va l'arrogance
D'un bourgeois ennobli, fier de ſon opulence ?
Si le faſte & l'éclat ne ſoutiennent le rang,
Il traite avec dédain le plus illuſtre ſang.
Meſurant ſes égards aux dons de la fortune,
Le mérite indigent le choque, l'importune,
Et ne peut l'aborder qu'en faiſant mille efforts,
Pour cacher ſes beſoins ſous un brillant dehors.

Depuis votre malheur, mon nom & mon courage
Font toute ma richesse; & ce seul avantage,
Rehaussé par l'éclat de quelques actions,
M'a tenu lieu de biens & de protections.
J'ai monté par degrés, & riche en apparence,
Je fais une figure égale à ma naissance;
Et sans ce faux relief, ni mon rang ni mon nom
N'auroient pû m'introduire auprès de Lisimon.

LYCANDRE.

On me l'a peint tout autre; & j'ai peine à vous croire.
Tout ce discours ne tend qu'à cacher votre gloire.
Mais pour moi qui ne suis ni superbe ni vain,
Je prétens me montrer, & j'irai mon chemin.

[*Il veut sortir.*]

LE COMTE *le retenant.*

Différez quelques jours; la faveur n'est pas grande:
Je me jette à vos pieds, & je vous la demande.

LYCANDRE.

J'entens. La vanité me déclare à genoux,
Qu'un pere infortuné n'est pas digne de vous.
Oui, oui, j'ai tout perdu par l'orgueil de ta mere,
Et tu n'as hérité que de son caractere.

LE COMTE.

Eh! Compatissez donc à la noble fierté
Dont mon cœur, il est vrai, n'a que trop hérité.
Du reste, soyez sûr que ma plus forte envie
Seroit de vous servir aux dépens de ma vie.
Mais du moins ménagez un honneur délicat;
Pour mon intérêt même évitons un éclat.

LYCANDRE.

Vous me faites pitié. Je vois votre foiblesse;
Et veux, en m'y prêtant, vous prouver ma tendresse;
Mais à condition que si votre hauteur
Éclate devant moi, dès l'instant...

SCENE

## SCENE VIII.

LYCANDRE, LE COMTE, LISIMON.

LISIMON *au comte.*

Serviteur.
Je vous cherchois, mon cher; votre froideur m'étonne;
Car il est temps d'agir. Je croi, Dieu me pardonne,
Que ma femme devient raisonnable.

LE COMTE.

Comment?

LISIMON.

Elle n'a plus pour vous ce grand éloignement
Qu'elle a marqué d'abord. La bonne Dame est sage;
Car j'allois sans cela faire un joli tapage.
Je vais vous procurer un moment d'entretien
Avec ma digne épouse: & puis tout ira bien,
Pourvû que vous vouliez lui faire politesse.
N'y manquez pas, au moins; car c'est une Princesse
Aussi fiere que vous, & dont les préjugés...

LE COMTE.

Je suis ravi de voir que vous vous corrigez.

LISIMON *se couvrant.*

Tu le vois, mon enfant, je cherche à te complaire.

LE COMTE.

Fort bien.

LISIMON *se découvrant.*

Enfin, Monsieur, le succès de l'affaire
Est en votre pouvoir. Ainsi donc, croyez-moi,
De ce que je vous dis, faites-vous une loi.

LYCANDRE.

Monsieur vous parle juste. & pour votre avantage:
Que votre unique objet soit votre mariage;
Et mettez à profit cet heureux incident.

LISIMON *au comte.*

Quel est cet homme-là?

LE COMTE *tirant Lisimon à part.*

C'est... c'est mon Intendant.

LISIMON.

Il a l'air bien grêlé. Selon toute apparence,
Cet homme n'a pas fait fortune à l'Intendance

LE COMTE *à Lisimon.*

C'est un homme d'honneur.

LISIMON.

Il y paroît.

LYCANDRE *à part.*

Je vois
Qu'il trompe Lisimon, en lui parlant de moi.
Sa gloire est alarmée à l'aspect de son pere.

LE COMTE *à Lisimon.*

Sachez encore...

LISIMON.

Eh bien?

LYCANDRE *à part.*

Je retiens ma colere;
Esperant que bien-tôt il me sera permis
De me faire connoître, & de punir mon fils;
Et mon juste dépit lui prépare une scéne,
Où je veux mettre enfin son orgueil à la gêne.

LE COMTE *à Lycandre.*

Contraignez-vous, de grace: & ne lui dites rien
Qui lui fasse augurer qui vous êtes.

LYCANDRE.

Fort bien.

LE COMTE *retournant à Lisimon.*

C'est un homme économe autant qu'il est fidéle.

LISIMON *haut.*

Oh ça; je vous ai dit une bonne nouvelle:
Ne la négligeons pas. Ma femme veut vous voir;
Pour gagner son esprit, faites votre devoir.

LE COMTE *en souriant*

Mon devoir!

LISIMON.

Oui vraiment.

LE COMTE.

L'expression est forte.

LYCANDRE *au comte.*

Quoi? Faut-il pour un mot vous cabrer de la sorte?

LISIMON *au comte.*

Il parle de bon sens.

LYCANDRE.

Il est bien question
De chicaner ici sur une expression.

LE COMTE

*d'un air un peu fier à Lycandre.*

Mais, Monsieur...

LYCANDRE *d'un air impérieux.*

Mais, Monsieur, je dis ce qu'il faut dire.
Faites ce qu'il faut faire au plûtôt.

LE COMTE *à part.*

Quel martyre!
Il va se découvrir.

LISIMON *au comte.*

Ce vieillard est bien verd,
Ce me semble?

LE COMTE *à Lisimon.*

[*à Lycandre.*]

Il est vrai. Votre discours me perd.
Devant cet homme, au moins, tâchez de vous contraindre.

LYCANDRE *au comte.*

Faites ce qu'il désire, ou je cesse de feindre.

LISIMON.

Ma femme vous attend : Venez, d'un air soumis,
Prévenant, la prier d'être de vos amis.

LYCANDRE *au comte.*

Soumis ; vous entendez ?

LE COMTE *d'un air piqué.*

Oui, j'entens à merveille.

[*à part.*]
Ciel !

LISIMON.

Vous approuvez donc ce que je lui conseille ?
Bon-homme, expliquez-vous.

LYCANDRE.

Oui, je l'approuve fort ;
Et s'il ne s'y rend pas, il aura très-grand tort.
Vous lui donnez, Monsieur, une leçon très-sage.
Il en avoit besoin. Je le connois.

LE COMTE *à part.*

J'enrage.

LISIMON, *à Lycandre.*

Vous êtes donc à lui depuis long-temps ?

LE COMTE *à Lisimon.*

Sortons.
Je regrette, Monsieur, le temps que nous perdons.

LISIMON *au comte.*

[*à Lycandre.*]
Un moment. A quoi vont les revenus du Comte ?

LYCANDRE.

Je ne saurois vous dire à quoi cela se monte.

LISIMON.

Mais encor ?

LE COMTE *à Lycandre.*

Dites-lui...

LYCANDRE *au comte, bas,*

Je ne veux point mentir.

[*à Lisimon.*]

Une affaire, Monsieur, m'oblige de sortir.
Mais avant qu'il soit peu, je veux vous satisfaire.
Vous pouvez cependant conclure votre affaire;
Et j'ose me flatter qu'avec un peu de temps,
Vous aurez lieu tous deux d'en être fort contens.
Adieu.

## SCENE IX.

LISIMON, LE COMTE.

LISIMON.

Votre Intendant avec vous fait le maître.
Que veut dire cela? Hem?

LE COMTE.

Comme il m'a vû naître;
Avec moi bien souvent il prend ces libertés.

LISIMON.

Allons trouver ma femme, & tréve de fiertés.

LE COMTE.

J'irai, si vous voulez. Mais que faut-il lui dire?

LISIMON.

Plaisante question! Quoi, faut-il vous instruire?

LE COMTE.

Mais je suis assez neuf sur ces démarches-là.
Prier! Solliciter! Je n'entens point cela.
Je souhaite de faire avec vous alliance;
Mais songez aux égards qu'exige ma naissance.
Parlez pour moi vous-même, & faites bien ma cour;
Cela suffit, je crois?

LISIMON.

Est-ce là le retour

Dont vous payez mes soins ? Suivi de ma famille,
Dois-je venir ici vous présenter ma fille ;
Vous priant à genoux de vouloir l'accepter ?
Si tu te l'es promis, tu n'as qu'à décompter.
Ma fille vaut bien peu, si l'on ne la demande.
Je te baise les mains, & je me recommande
A ta grandeur. Adieu.

## SCENE X.

LE COMTE *seul.*

QUe ces gens inconnus
Sont fiers ! Voilà l'orgueil de tous nos Parvenus.
C'eſt peu qu'à leurs grands biens notre gloire s'immole,
Il faut, pour les avoir, fléchir devant l'idole.
Ah ! Maudite fortune, à quoi me réduis-tu ?
Si tes coups redoublés ne m'ont point abattu,
Veux-tu m'humilier par l'appas des richeſſes ?
Et n'a-t-on tes faveurs qu'à force de baſſeſſes ?

*Fin du quatrième acte.*

# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

OH ça, Mademoiselle, expliquons-nous un peu;
Nous pouvons librement nous parler en ce lieu.

ISABELLE.

Et sur quoi, s'il vous plaît?

LISETTE.

Votre mere appaisée
A vos tendres desirs paroît moins opposée.
Vous pouvez esperer d'épouser votre amant.
Mais loin de témoigner ce doux ravissement
Que vous devez sentir sur le point d'être heureuse;
Je ne vous vis jamais si triste & si rêveuse.

ISABELLE.

Il est vrai.

LISETTE.

Vous vouliez le Comte pour époux;
Son amour à vos yeux s'est signalé pour vous;
Il vous a demandée; & cette ame si fiere
Vient de plier enfin.

ISABELLE.

Mais de quelle maniere?
De ses soumissions la choquante froideur,
Son souris dédaigneux, son air fier & moqueur,
Son silence affecté, tout me faisoit comprendre
Que son cœur jusqu'à nous avoit peine à descendre:

Mon pere, avec ardeur, sollicitoit pour lui ;
A peine de deux mots lui prêtoit-il l'appui ;
Et sans votre crédit sur l'esprit de mon frere,
Qui s'est servi du sien pour ramener ma mere,
Le Comte a si bien fait que tout étoit rompu.
Pour cacher mon dépit, j'ai fait ce que j'ai pû.
Mais plus de cet instant j'occupe ma pensée,
Plus je sens que j'en suis vivement offensée.
Pour un cœur délicat quel triste événement !

LISETTE.

Si bien que votre amour est mort subitement ?

ISABELLE.

Il est bien refroidi.

LISETTE.

Parlez en conscience.
N'entre-t-il point ici quelque peu d'inconstance ?

ISABELLE.

Vous me connoissez mal.

LISETTE.

Oh ! Que pardonnez-moi ;
Et s'il faut s'expliquer ici de bonne foi...

ISABELLE.

Eh bien ?

LISETTE.

D'aucun roman, à ce que j'imagine,
Vous ne pourrez jamais devenir l'héroïne.

ISABELLE.

Croyez-vous m'amuser quand vous me plaisantez ?

LISETTE.

Je ne plaisante point, je dis vos vérités.
Le soupçon d'un défaut vous trouble & vous alarme.
Dès qu'il est confirmé, votre cœur se gendarme.
Trop de délicatesse est un autre défaut,
Dont vous serez punie, & peut-être trop tôt.

ISABELLE.

Le Comte me désole à chaque occasion.

LISETTE.

LISETTE.

Quoi ? Pour un peu de gloire & de préſomption !
C'eſt là ce qui fait voir la grandeur de ſon ame.
Il eſt fier à préſent : mais devenez ſa femme,
L'amant fier deviendra mari tendre & ſoumis.

ISABELLE.

Un eſpoir ſi flatteur peut-il m'être permis ?

## *SCENE II.*

ISABELLE, VALERE, LISETTE.

LISETTE *à Valere.*

Vous voilà bien rêveur ?

VALERE.

Et j'ai ſujet de l'être.
Aux yeux de mon ami je n'oſe plus paroître.
J'ai ſervi ſon rival. Je ne puis m'empêcher,
Même devant vous deux, de me le reprocher.
C'eſt une trahiſon dont j'étois incapable,
Si l'amour n'eût voulu que j'en fuſſe coupable.

LISETTE.

Vous vous en repentez ?

VALERE.

Je m'en repentirois,
Si je vous aimois moins. Mais enfin je voudrois
Que vous déclaraſſiez le motif qui vous porte
A marquer pour le Comte une amitié ſi forte.

LISETTE.

Ce motif eſt très-juſte ; & quand vous l'apprendrez,
Bien loin de m'en blâmer, vous m'en applaudirez.

VALERE.

Je le veux croire ainſi ; mais daignez m'en inſtruire.

LISETTE.

Je l'ignorois tantôt, & ne pouvois le dire.
Je le sais à présent, & ne le dirai point.

VALERE.

Pourquoi vous obstiner à me cacher ce point?
Quoi? Faut-il qu'un amant vous trouve si discrette?

ISABELLE *à Valere.*

Mais c'est donc tout de bon que vous aimez Lisette?

VALERE.

Je l'aime, & m'en fais gloire.

ISABELLE.

Un tel attachement
Prouve mieux que jamais votre discernement.
Mais quel en est l'objet? Quelle est votre espérance?

LISETTE.

Souffrez que là-dessus nous gardions le silence.

ISABELLE.

J'y veux bien consentir, & me fais cet effort,
Jusqu'à ce que l'on ait décidé de mon sort.

VALERE.

Il est tout décidé.

ISABELLE.

Juste ciel!

VALERE.

Et mon pere,
Pour dicter le contrat, est chez notre notaire.

ISABELLE.

Ma mere n'y met plus aucun empêchement?

VALERE.

Non; & vous me devez un si prompt changement.

## SCENE III.

LISIMON, VALERE, ISABELLE, LISETTE.

LISIMON.

Ça, réjouissons-nous. Enfin, vaille que vaille,
L'ennemi se soumet. J'ai gagné la bataille;
Le champ m'est demeuré. Je craignois un éclat;
Mais votre mere enfin va signer le contrat.
Elle a banni Philinte; & j'attens le notaire,
Pour terminer enfin cette importante affaire.
Excepté quelques points dont il faut convenir,
Je ne prévois plus rien qui pût nous retenir.
Tu seras dès ce soir Madame la Comtesse,
Ma fille.

ISABELLE.

Dès ce soir?

LISIMON.

Sans délai.

ISABELLE.

Rien ne presse.
Cette affaire mérite un peu d'attention;
Et j'ai fait sur cela quelque réflexion.

LISIMON.

Quelque réflexion? Comment, Mademoiselle,
Allez-vous nous donner une scéne nouvelle,
Et vous dédire ici, comme vous avez fait,
Sur cinq ou six projets qui n'ont point eu d'effet?
Pensez-vous que le Comte entende raillerie,
Et soit homme à souffrir votre bizarrerie?

VALERE.

Mais, mon pere, après tout...

LISIMON.

Mais après tout, mon fils,
Croyez-vous que d'un fat j'écoute les avis?
Quoi donc? J'aurai su faire un miracle incroyable,
En rendant aujourd'hui ma femme raisonnable,
(Chose qu'on n'a point vûe, & qu'on ne verra plus)
Et mes enfans rendront mes travaux superflus?
Un chef-d'œuvre si beau deviendroit inutile?
Non, parbleu. Gardez-vous de m'échauffer la bile;
Ou vous aurez sujet de vous en repentir,
Et mon juste courroux se fera ressentir.

LISETTE.

Voilà parler, Monsieur, en pere de famille.
Courage. Disposez enfin de votre fille:
Ne l'abandonnez plus à ses réflexions.
C'est à vous à trancher dans ces occasions.

ISABELLE.

Quoi, Lisette?...

LISETTE.

Monsieur a prononcé l'oracle:
A l'accomplissement rien ne peut mettre obstacle.
S'il vous destine au Comte, il faut que ce dessein
S'exécute, en dépit de tout le genre humain.

LISIMON.

Cette fille me charme. Oui, ma chere Lisette,
Tien, sois un peu moins sage, & tu seras parfaite.

LISETTE.

L'avis est bon.

LISIMON.

Le tien vient de m'édifier.
Et je veux t'embrasser pour te remercier.

LISETTE.

Réservez, s'il vous plaît, cette tendre saillie,
Jusqu'à ce que je sois une fille accomplie.

LISIMON.

J'attendrois trop long-temps. Il faut absolument
Que ma reconnoissance éclate en ce moment.

VALERE *le retenant.*

Vous vous échaufferez, prenez garde, mon pere.

LISIMON *le repoussant.*

Monsieur le médecin, ce n'est pas votre affaire.
Que je m'échauffe, ou non, vous aurez la bonté
De ne vous plus charger du soin de ma santé.
[*à part.*]
Je croi que ce coquin est jaloux de Lisette,
Et je soupçonne entr'eux quelque intrigue secrette.
[*à Valere.*]
Je veux m'en éclaircir. Sachons un peu...

VALERE.

Voici

Votre notaire.

LISIMON.

[*à Valere qui veut sortir.*]
Ah! Bon. Non, non, demeure ici.
Dans un petit moment nous compterons ensemble.

## SCENE IV.

LISIMON, VALERE, ISABELLE, LISETTE, M. JOSSE.

LISIMON.

Approche, Monsieur Josse.

M. JOSSE.

Est-ce ici qu'on s'assemble ?

LISIMON.

Oui.

M. JOSSE.

Lisons ma minute. A trois articles près ;
Monsieur, j'ai stipulé vos communs intérêts.
C'est donc là la future ?

LISIMON.

A peu près. C'est ma fille.

M. JOSSE *la regardant avec ses lunettes.*

Voilà de quoi former une belle famille.
Où donc est le futur ?

ISABELLE.

Je n'en sais encor rien.

M. JOSSE.

Comment ? Se faire attendre ? Oh ! Cela n'est pas bien ;
Et vous méritez fort...

LISIMON.

Le voici qui s'avance.
Assis-toi, M. Josse ; & nous, prenons séance.

## SCENE V.

LES ACTEURS PRÉCEDENS, LE COMTE.

*Ils sont tous assis, excepté Lisette.*

M. JOSSE
*vis-à-vis une table, après avoir mis ses lunettes, lit.*

PArdevant...

LISIMON *à Isabelle qui parle à Lisette.*
Écoutez.

M. JOSSE *lit.*
Les conseillers du roi
Notaires soussignés, furent présens...

LISIMON.
*à Valere, qui parle d'action à Lisette.*
Eh quoi!
Vous ne vous tairez point? Est-il temps que l'on cause?
Valere, ici. Laissez cette fille; & pour cause.

M. JOSSE *au comte.*
Votre nom, s'il vous plaît, vos titres, votre rang:
Je ne les savois point; ils sont restés en blanc.

LE COMTE.
Je vais vous les dicter. N'oubliez rien, de grace.
Vous avez pour cela laissé bien peu de place.

M. JOSSE.
La marge y suppléra. Voyez quelle largeur!

LE COMTE.
[*Il dicte.*]
Écrivez donc. Très-haut & très-puissant Seigneur...

M. JOSSE *se levant.*

Monsieur, considerez qu'on ne se qualifie...

LE COMTE.

Point de raisonnemens, je vous le signifie.

M. JOSSE *écrivant.*

Et très-puissant Seigneur...

LE COMTE *dictant.*

Monseigneur Carloman,
Alexandre, César, Henri, Jules, Armand,
Philogenes, Louis...

M. JOSSE.

Oh, quelle kyrielle!
Ma foi, sur tant de noms ma mémoire chancelle.
[*Il répète.*]
Philogenes, Louis... Après.

LE COMTE *dictant.*

De Mont-sur-Mont.

M. JOSSE *répétant.*

Sur-Mont.

LE COMTE *dictant.*

Chevalier...

M. JOSSE *répétant.*

Lier.

LE COMTE *au notaire.*

Continuez. Baron
De Montorgueil.

M. JOSSE.

Orgueil.

LE COMTE *d'un ton empoulé.*

Bon. Marquis de Tufiere.

LISIMON.

Quoi! Vous êtes Marquis?

LE COMTE.

Proprement, c'est mon pere;

Mais comme après ſa mort j'aurai ce marquiſat,
J'en prens d'avance ici le titre en mon contrat.

LISIMON *lui frappant ſur l'épaule.*

C'eſt bien fait, mon garçon ; la choſe t'eſt permiſe.
[*à Iſabelle.*]
Je te fais compliment, Madame la Marquiſe.

M. JOSSE *au comte.*

Eſt-ce tout ?

LE COMTE *ſe levant.*

Comment tout ? Seigneur...

M. JOSSE.

Et cætera.
Cette tirade-là jamais ne finira.

LE COMTE.

Mettez, & autres lieux, en très-gros caractere.

ISABELLE *à Liſette.*

En lettres d'or.

LISETTE *à Iſabelle.*

Paix donc.

ISABELLE *à Liſette.*

Je ne ſaurois me taire.
Je ne puis me prêter à tant de vanité.

LISETTE *à Iſabelle.*

C'eſt le foible commun des gens de qualité.
Leurs titres bien ſouvent font tout leur patrimoine.

M. JOSSE *à Liſimon.*

[*Il lit.*]
A vous préſentement, Monſieur. Meſſire Antoine
Liſimon...

LE COMTE *d'un air ſurpris.*

Antoine ?

LISIMON.

Oui.

LE COMTE.

Quoi ! C'eſt là votre nom ? Antoine ! Eſt-il poſſible ?

LISIMON.

Eh ! Parbleu, pourquoi non ?

LE COMTE.

Ce nom eſt bien bourgeois !

LISIMON.

Mais, pas plus que les autres. Je croi que mon patron valoit bien tous les vôtres.

LE COMTE *d'un air dédaigneux.*

Paſſons, Monſieur, paſſons. Vos titres. C'eſt le point Dont il s'agit ici.

LISIMON.

Qui, moi ? Je n'en ai point.

LE COMTE.

Comment donc ? Vous n'avez aucune ſeigneurie ?

LISIMON.

Ah ! Je me ſouviens d'une. Écrivez, je vous prie. [*Il dicte.*] Antoine Liſimon, Écuyer.

LE COMTE.

Rien de plus ?

LISIMON.

Et Seigneur ſuzerain... d'un million d'écus.

LE COMTE.

Vous vous moquez, je croi ? L'argent eſt-il un titre ?

LISIMON.

Plus brillant que les tiens. Et j'ai dans mon pupitre Des billets au porteur, dont je fais plus de cas, Que de vieux parchemins, nourriture des rats.

M. JOSSE.

Il a raiſon.

LE COMTE.

Pour moi, je tiens que la nobleſſe...

M. JOSSE.

Oh! Nous autres bourgeois, nous tenons pour l'eſpece.
[*à Liſimon.*]
Ça, ſtipulons la dot.

LISIMON.

Le gendre que je prens
M'engage à la porter à neuf cens mille francs.

M. JOSSE *au comte.*

Voilà pour la future un titre magnifique,
Et qui ſoutiendra bien votre nobleſſe antique.

LE COMTE *à M. Joſſe, bas.*

Monſieur le garde-notte, oui, l'argent nous ſoutient;
Mais nous purifions la ſource dont il vient.

M. JOSSE.

Et quel doüaire aura l'épouſe contractante?

LE COMTE.

Quel doüaire, Monſieur? Vingt mille francs de rente.

LISETTE *à part.*

Mon frere eſt magnifique. En tout cas, je ſai bien
Que s'il donne beaucoup, il ne s'engage à rien.

M. JOSSE *au comte.*

Sur quoi l'aſſignez-vous?

LISIMON.

Oui.

LE COMTE *dictant.*

Sur la baronie
De Montorgueil.

M. JOSSE *ſe levant.*

Voilà votre affaire finie.

LISIMON.

Signons donc maintenant. La nôce ſe fera,
Auſſi-tôt qu'à Paris ton pere arrivera.

LE COMTE.

Mon pere, dites-vous ? Il ne faut point l'attendre.
Jamais en ce pays il ne pourra se rendre.
La goutte le retient au lit, depuis six mois.

LISETTE *à part.*

Mon frere, en vérité, ment fort bien quelquefois.

LE COMTE.

Mais nous irons le voir après le mariage.

LISIMON.

Avec bien du plaisir je ferai le voyage.

## SCENE DERNIERE.

LES ACTEURS PRÉCEDENS, LYCANDRE.

LE COMTE *à part.*

AH! Le voici lui-même. O ciel! Quel incident!

LISIMON *à Lycandre.*

Que voulez-vous ? Parbleu, c'est Monsieur l'Intendant.

LYCANDRE *au comte.*

Je viens savoir, mon fils...

VALERE & ISABELLE.

Son fils!

LE COMTE *à part.*

Je meurs de honte.

LISIMON.

Vous m'aviez donc trompé ? Répondez, mon cher Comte.

LE COMTE *à Lycandre.*

Eh quoi! Dans cet état osez-vous vous montrer ?

LYCANDRE.

Superbe, mon aſpect ne peut que l'honorer.
Mon arrivée ici t'alarme & t'importune ;
Mais apprens que mes droits vont devenir ta fortune.
Rens-leur hommage, ingrat ; par un plus tendre accueil.

LE COMTE.

Eh ! Le puis-je au moment...

LISIMON.

Baron de Montorgueil,
C'eſt donc là ce ſuperbe & brillant équipage
Dont tu faiſois tantôt un ſi bel étalage ?

LYCANDRE *à Lyſimon.*

L'état où je parois, & ſa confuſion,
D'un exceſſif orgueil ſont la punition.

[ *au comte.* ]

Je la lui réſervois. Je bénis ma miſere,
Puiſqu'elle t'humilie, & qu'elle venge un pere.
Ah ! Bien loin de rougir, adoucis mes malheurs.
Parle ; reconnois-moi.

ISABELLE *à Liſette.*

Vous voilà tout en pleurs,
Liſette ?

LISETTE *à Iſabelle.*

Vous allez en apprendre la cauſe.

LYCANDRE *au comte.*

Je vois qu'à ton penchant ta vanité s'oppoſe ;
Mais je veux la domter. Redoute mon courroux,
Ma malédiction, ou tombe à mes genoux.

LE COMTE.

Je ne puis réſiſter à ce ton reſpectable.
Eh bien, vous le voulez ? Rendez-moi mépriſable.
Jouiſſez du plaiſir de me voir ſi confus.
Mon cœur, tout fier qu'il eſt, ne vous méconnoît plus.

Oui, je ſuis votre fils ; & vous êtes mon pere.
Rendez votre tendreſſe à ce retour ſincere.

[*Il ſe met aux genoux de Lycandre.*]

Il me coûte aſſez cher, pour avoir mérité
D'éprouver déſormais toute votre bonté.

LISIMON *à Lycandre.*

Il a, ma foi, raiſon. Par ce qu'il vient de faire,
Je jurerois, morbleu, que vous êtes ſon pere.

LYCANDRE
*releve le comte, & l'embraſſe.*

En ſondant votre cœur, j'ai frémi, j'ai tremblé.
Mais, malgré votre orgueil, la nature a parlé.
Qu'en ce moment pour moi ce triomphe a de charmes !
Je dois donc maintenant terminer vos alarmes,
Oublier vos écarts qui ſont aſſez punis.
Mon fils, raſſurez-vous. Nos malheurs ſont finis.
Le Ciel enfin pour nous devenu plus propice,
A de mes ennemis confondu la malice.
Notre auguſte Monarque inſtruit de mes malheurs,
Et des noirs attentats de mes perſécuteurs,
Vient, par un juſte arrêt, de finir ma miſere.
Il me rend mon honneur ; à vous il rend un pere
Rétabli dans ſes droits, dans ſes biens, dans ſon rang ;
Enfin dans tout l'éclat qui doit ſuivre mon ſang.
J'en reçois la nouvelle. Et ma joie eſt extrême
De pouvoir à préſent vous l'annoncer moi-même.

LE COMTE.

Qu'entens-je ? Juſte ciel ! Fortune, ta faveur
Au mérite, aux vertus, égale le bonheur ;
Oui, tu me rens mes biens, mon rang, & ma naiſſance ;
Et j'en ai déſormais la pleine jouiſſance.

LYCANDRE.

Devenez plus modeſte, en devenant heureux.

LISIMON.

C'eſt bien dit. Je vous fais compliment à tous deux.
Je n'ai pas attendu ce que je viens d'apprendre,
Pour choiſir votre fils en qualité de gendre,
Parce qu'à l'orgueil près, il eſt joli garçon.
Voici notre contrat ; ſignez-le ſans façon.

LYCANDRE.

Quoique notre fortune ait bien changé de face,
De vos bontés pour lui, je dois vous rendre grace ;
Et pour m'en acquitter encor plus dignement,
Je prétens avec vous m'allier doublement.

LISIMON.

Comment ?

LYCANDRE.

Pour votre fils, je vous offre ma fille.

VALERE *à Liſette.*

Je ſuis perdu.

LISIMON.

L'honneur eſt grand pour ma famille.
Très-agréablement vous me voyez ſurpris.
J'accepte le projet. Mais eſt-elle à Paris,
Votre fille ?

LYCANDRE.

Sans doute. Approchez-vous, Conſtance ;
Et recevez l'époux...

LISIMON.

Vous vous moquez, je penſe ?
C'eſt Liſette.

LYCANDRE.

Ce nom a cauſé votre erreur.
Venez, ma fille. Comte, embraſſez votre ſœur.

LISIMON.

Sa ſœur, femme de chambre ?

LYCANDRE *au comte.*

Une telle aventure
Des jeux de la fortune eſt une preuve ſûre.
Grace au ciel, votre ſœur eſt digne de ſon ſang.
Sa vertu, plus que moi, la remet dans ſon rang.

VALERE.

Quel heureux dénouement ! Je vais mourir de joie.

ISABELLE *à Liſette.*

Je prens part au bonheur que le Ciel vous envoie.

LISETTE *au comte.*

En me reconnoiſſant, confirmez mon bonheur.

LE COMTE.

Je m'en fais un plaiſir. Je m'en fais un honneur.

LISIMON *à Lycandre.*

Et moi, de mon côté, je veux que ma famille
Puiſſe donner un rang ſortable à votre fille :
Car avec de l'argent on acquiert de l'éclat ;
Et je ſuis en marché d'un très-beau marquiſat,
Dont je veux que mon fils décore ſa future.
Dès ce ſoir, Monſieur Joſſe, il faudra le conclure.
Allez voir le vendeur ; & que demain mon fils
Ne ſe réveille point, ſans ſe trouver Marquis.
[*au comte.*]
Etes-vous ſatisfait ?

LE COMTE.

On ne peut davantage.

LISIMON.

Bon. Nous allons donc faire un double mariage.

ISABELLE *au comte.*

Mon cœur parle pour vous ; mais je crains vos hauteurs.

LE COMTE.

L'amour prendra le ſoin d'aſſortir nos humeurs.
Comptez ſur ſon pouvoir ; que faut-il pour vous plaire ?
Vos goûts, vos ſentimens feront mon caractere.

LYCANDRE.

LYCANDRE.

Mon fils eſt Glorieux, mais il a le cœur bon :
Cela répare tout.

LISIMON.

Oui, vous avez raiſon.
Et s'il reſte entiché d'un peu de vaine gloire,
Avec tant de mérite on peut s'en faire accroire.

LE COMTE.

Non, je n'aſpire plus qu'à triompher de moi ;
Du reſpect, de l'amour, je veux ſuivre la loi.
Ils m'ont ouvert les yeux ; qu'ils m'aident à me vaincre.
Il faut ſe faire aimer ; on vient de m'en convaincre.
Et je ſens que la gloire & la préſomption
N'attirent que la haine, & l'indignation.

FIN.

UNIV. C...
FEB 12 1913